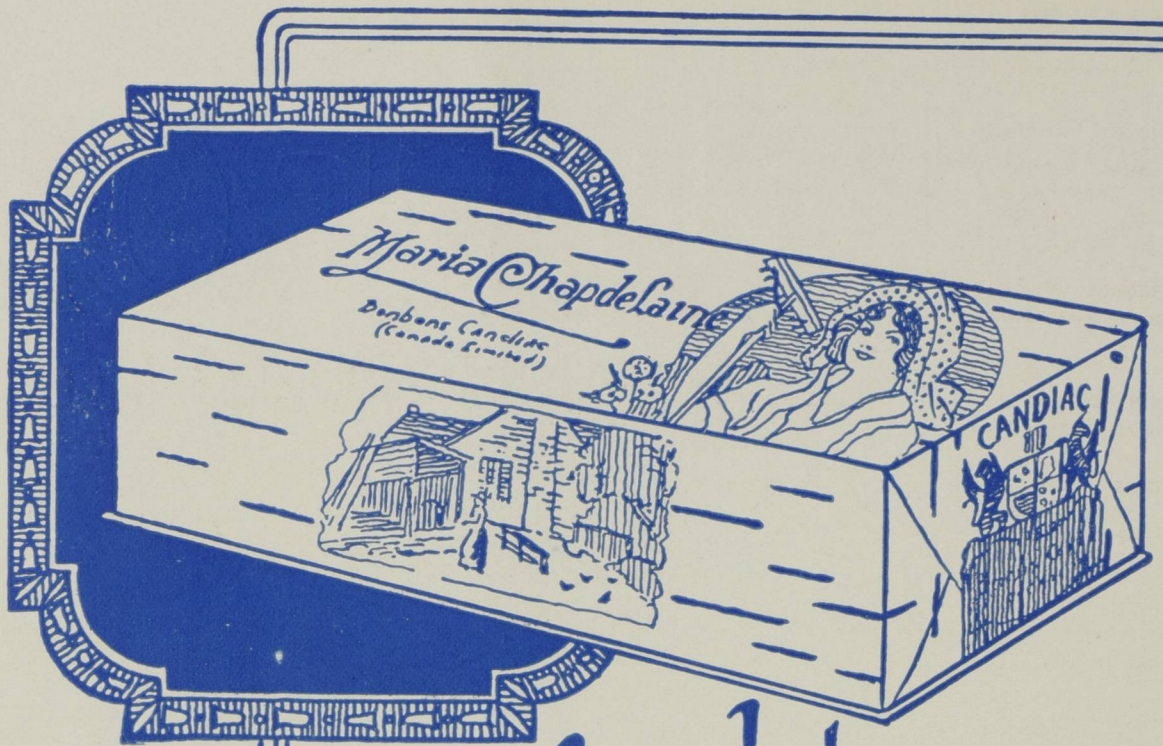


LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



Vue à vol d'oiseau de la Vallée de la Matapédia, l'une des plus belles régions de la province.



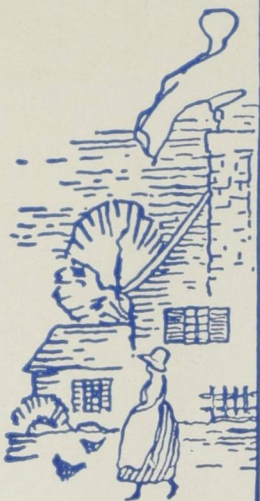
Les Chocolats Maria Chapdelaine

Renommés pour leur qualité supérieure, tout comme leur nom signifie excellence littéraire.

Noix et fruits, nougats et fondants tous dans une même boîte! Quelles friandises délicieuses, quel choix exquis!

Ces chocolats surfinis sont en vente dans tous les établissements sérieux, - parce qu'ils sont supérieurs et possèdent un cachet d'originalité très marqué.

Bonbons Candiak
- (Canada) Limitée -



LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

Le Terroir, Limitée

EUDORE CARON, Président

Bureau: 108, St-Joseph,

Téléphone 2-1229

QUEBEC

Administration:

Melle F. DIONNE
Secrétaire

M. GEORGES BELANGER
Représentant Général
à
MONTREAL
5462, ESPLANADE
Téléphone: CRESCENT 113

Rédaction:

ALPHONSE DESILETS

Rédacteur en chef

G.-E. MARQUIS

Gérant de la rédaction

EMILE BOITEAU, N.P.

Secrétaire de la rédaction

DAMASE POTVIN

HORACE PHILIPPON

PRIX D'ABONNEMENT:

1 an: Canada: \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Un abonnement comptera pour une année entière s'il n'est pas refusé régulièrement par avis postal dès le premier numéro reçu.—Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée, et adressés à 108, rue St-Joseph, Québec.

COLLABORATION

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuille, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Gérant de la Rédaction: G.-E. MARQUIS, No 88, avenue Lockwell, Québec.

Sommaire

	Page
Respect à la Cité	La rédaction 9
D'un mois à l'autre	Damase Potvin 10
Nos poètes	12
Le mouvement régionaliste	Alp. Desilets 13
L'Hiver pittoresque à Québec	H. G. de Champris 14
Le livre français au Canada	G. E. Marquis 16
L'Ile-aux-Basques	Damase Potvin 19
Numéro de Noel	La rédaction 23
La fête de l'Arbre	André Dumas 25
Vues de Québec	28
L'écho musical et artistique	H. Philippon 29
Les notaires en congrès	Emile Boiteau 30
Congrès Montréalais	31
Chez nos membres	32
Bibliographie	33

GERMAIN

LEPINE

LIMITÉE

(Maison fondée en 1845)

EMBAUMEURS ET
DIRECTEURS DE
FUNERAILLES

**

Chambre mortuaire à la
disposition des familles.

**

AMBULANCE
MODERNE

Service d'automobile
privée

**

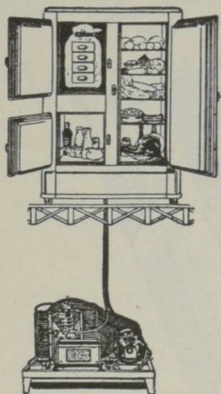
Service de jour et de nuit

TELEPHONE 2-2119-j

**

283, ST-VALIER

QUEBEC



LE CHOIX DE PLUS DE

7,500,00

CLIENTS SATISFAITS

Il n'y a qu'un seul

FRIGIDAIRE

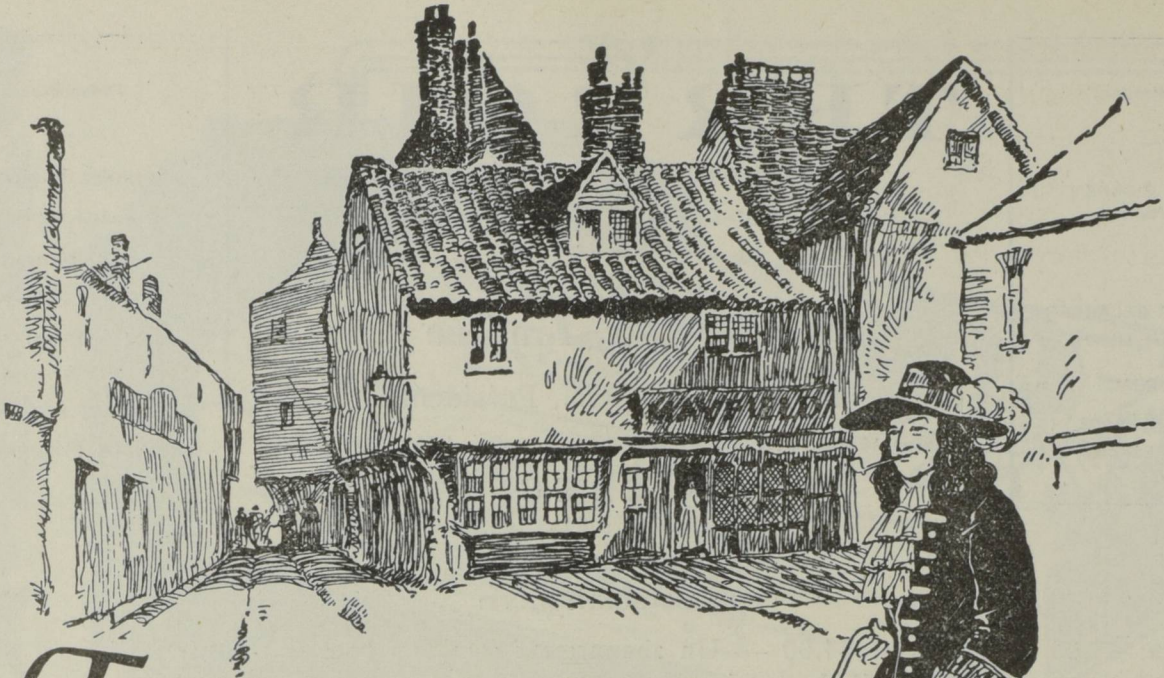
Produit de General Motor

Vendu et installé
par

GOULET &

BÉLANGER LTÉE

8 DE LA COURONNE
Tél.: 6101-6102



Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR
ROULER DES CIGARETTES

Les paquets contiennent des certificats échangeables
contre des paquets de Cartes à Jouer.

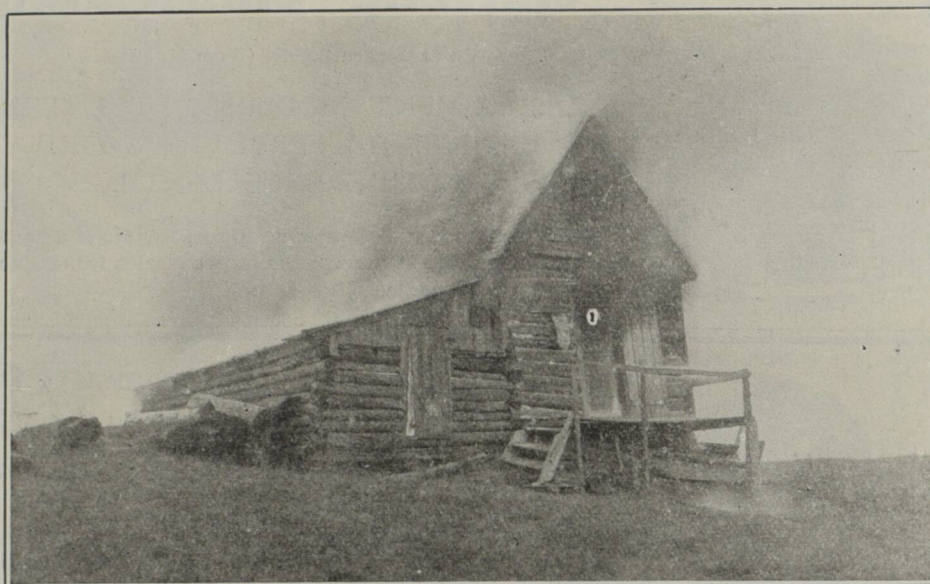
ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED
QUEBEC

M96



MAYFIELD

Tabac à Fumer



Un établissement de colons, en pays de colonisation.

Vous bâtissez sur le sable...

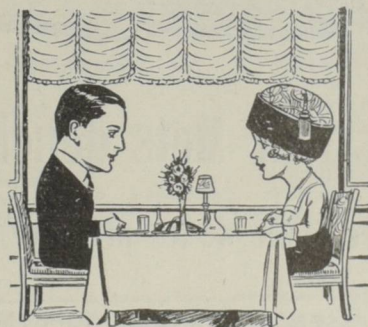
... Si vous négligez de mettre en règle votre succession et vos dispositions testamentaires.

Laissez-nous vous aider à le faire. Sur ce point, notre Société vous donnera sécurité, compétence et permanence.

SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION ET DE FIDUCIE

Exécutrice Testamentaire Fiduciaire

MONTREAL	QUEBEC
5 Est, rue St-Jacques	72, côte de la Montagne
Tél.: HArbour 4192	Tél.: 2-1139



Restaurant BERTANI

Cuisine Française et Italienne

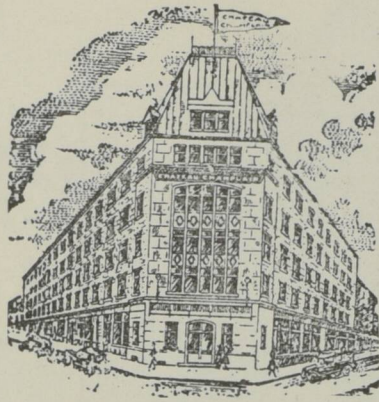
* *
REPAS A LA CARTE
ET TABLE D'HOTE

* *
Spécialité: Service à Domicile

66, RUE ST-JEAN -- QUEBEC

TELEPHONE: 2-3356

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



CHATEAU CHAMPLAIN

En face gare C.P.R. (Gare Union)

ABSOLUMENT MODERNE ET ENTIEREMENT A L'EPREUVE DU FEU
CUISINE EXCELLENTE

Nos Spécialités: Banquets de noces, Réunions d'hommes d'affaires.—Charcuteries et pâtisseries françaises livrées à domicile.



Recettes pour Mets délicieux

(Manière facile de les préparer)

SIROP A L'ESSENCE D'ERABLE "SUPREME"

Ingrédients

- 2 tasses sucre granulé
- 1 tasse d'eau
- ½ cuillerée à thé d'essence d'érable "Suprême".

Manière de procéder

Faire bouillir l'eau, ajouter le sucre, retirer du feu et ajouter l'essence quand le sirop est à moitié refroidi.

BLANC-MANGER A L'ERABLE OU A LA VANILLE

Ingrédients

- 2 tasses de lait
- ½ tasse de sucre
- 3 cuillerées à soupe de fécule de maïs (cornstarch)
- 1 cuillerée à thé de vanille
- 1 oeuf
- ½ cuillerée à thé de sel
- Essence de vanille ou d'érable "Suprême" au goût.

Manière de procéder

Faire dissoudre le cornstarch, le sucre et le sel dans un peu d'eau froide, ajouter au lait bouillant et remuer constamment jusqu'à consistance épaisse, ajouter l'oeuf légèrement battu et faire cuire encore quelques minutes. Retirer du feu, ajouter l'essence et verser dans un moule.

TARTE AUX POMMES A L'ERABLE

Ingrédients

- 2 pommes
- 1 tasse de sucre
- 4 cuillerées à table de beurre
- 2 cuillerées à table de farine
- 3 cuillerées à thé d'essence d'érable "Suprême"

Manière de procéder

Couvrir le fond d'une assiette profonde d'une bonne croûte à tarte. Peler, enlever le coeur et trancher les pommes. Saupoudrer de sucre et mêler l'essence d'érable "Suprême" aux 3 cuillerées à thé d'eau et arroser les pommes, le sucre et le beurre. Saupoudrer de farine, recouvrir d'une couverture de pâte perforée et mettre au fourneau.

PUDDING A LA REINE

Ingrédients

- 3 tasses de pain rassi
- 3 tasses de lait
- 3 oeufs
- ¾ tasse de sucre
- 1 cuillerée à thé d'essence de citron "Suprême"

Manière de procéder

Déposer le pain coupé dans un plat de granit et jeter dessus le lait brassé avec les oeufs, le sucre et l'essence de citron. Mêler le tout et faire cuire au fourneau environ une heure. Servir avec crème et sirop à l'essence d'érable "Suprême".

GATEAU AU CITRON OU A L'ORANGE

Ingrédients

- 3 jaunes d'oeufs
- ¾ tasse de sucre
- 3 blancs d'oeufs
- ¼ cuillerée à thé de sel
- ½ tasse de fleur
- ¼ cuillerée à thé crème de tarte
- ½ cuillerée à thé d'essence "Suprême", d'orange ou de citron

Manière de procéder

Battre les jaunes d'oeufs, mêler la farine, le sucre, le sel et la crème de tarte. Battre les blancs d'oeufs, ajouter l'essence et mêler aux autres ingrédients. Faire cuire environ cinquante minutes dans un four modérément chaud.

CREME A LA GLACE A L'ESSENCE D'ERABLE "SUPREME"

Ingrédients

- 2 tasses de crème
- 1 tasse de lait
- 2 cuillerées à soupe de gélatine
- 1 tasse de sucre
- 2 cuillerées à thé d'essence d'érable "Suprême".

Manière de procéder

Délayer la gélatine et le sucre avec un peu d'eau chaude, laisser refroidir, ajouter la crème, le lait et l'essence bien mélangés et congeler.

(Suite au verso)

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



(Suite)

SUCRE A LA CREME A L'ESSENCE D'ERABLE OU A L'ESSENCE DE VANILLE "SUPREME"

Ingrédients

- 2 tasses de cassonade brune
- 1 tasse de lait
- 2 cuillerées à thé de beurre
- ¼ tasse de noix hachées
- 1 cuillerée à thé d'essence

Manière de procéder

Mettre le sucre, le beurre et le lait dans une casserole. Brasser jusqu'au point d'ébullition. Laisser cuire sans remuer jusqu'à ce qu'il forme des boules dans l'eau froide. Laisser refroidir un peu, ajouter l'essence et brasser jusqu'à transformation en crème et verser dans une assiette beurrée.

PUDDING AU CHOCOLAT

Ingrédients

- 2 tasses de lait
- ½ tasse de cornstarch
- ¼ tasse de sucre
- ¼ cuillerée à thé de sel
- 2 cuillerées de chocolat
- 1 cuillerée à thé de vanille "Suprême"

Manière de procéder

Faire bouillir le lait, ajouter le cornstarch, le chocolat, le sucre et le sel délayé avec un peu d'eau. Ajouter au lait bouillant et laisser bouillir jusqu'à ce que ce soit épais. Mettre la vanille et verser dans un moule.

FUDGE A L'ERABLE

Ingrédients

- 2 tasses de sucre
- 1 tasse de lait
- 4 cuillerées à soupe de crème
- 1 pincée de sel
- 1 cuillerée à thé d'essence d'érable "Suprême"

Manière de procéder

Mettre tous les ingrédients dans une casserole, sauf l'essence. Faire bouillir doucement jusqu'à ce qu'une boule molle se forme dans l'eau froide. Ajouter l'essence.

CREME POUR GATEAU A L'ESSENCE "SUPREME" D'ERABLE, FRAISE, FRAMBOISE

Ingrédients

- 1 tasse de sucre en poudre
- ¼ tasse de lait
- 1 cuillerée à thé de beurre
- 1 cuillerée à thé d'essence

Manière de procéder

Délayer le sucre avec le lait, ajouter le beurre et l'essence, et étendre sur le gâteau.

PUDDING A LA VAPEUR

Ingrédients

- 6 cuillerées à table de beurre
- ½ tasse de sucre
- 1 oeuf
- 1 tasse de lait
- 2½ tasses de farine
- 4 cuillerées à thé poudre à pâte
- ½ cuillerée à thé d'essence d'érable "Suprême"
- ¼ cuillerée à thé de sel

Manière de procéder

Défaire le beurre en crème, ajouter le sucre, l'oeuf battu, puis le lait et la farine mêlée avec le sel et la poudre à pâte. Faire cuire environ 2 heures. Servir avec sauce à l'essence d'érable "Suprême".

SAUCE A L'ESSENCE D'ERABLE "SUPREME"

Ingrédients

- 1 tasse d'eau
- 3 cuillerées à table de cornstarch
- 1 tasse de sucre
- 1 cuillerée à thé d'essence d'érable "Suprême"

Manière de procéder

Faire bouillir l'eau et y ajouter le sucre, le cornstarch délayé avec de l'eau froide. Laisser bouillir pendant environ cinq minutes et ajouter l'essence.



AVEZ-VOUS DES ENNUIS
au point de vue de LUMIERE, CHALEUR et CUISSON ?
UTILISEZ les produits "COLEMAN" !

Des années d'expérience et l'abondance de clients satisfaits
ont prouvé leur efficacité.
MINIMUM de TRACAS — MAXIMUM de SATISFACTION
— Voyez-les fonctionner chez —

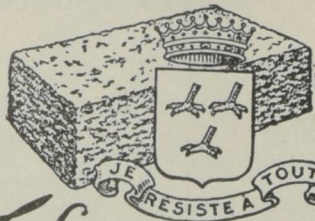
SAMSON & FILION. Ltée

FERRONNERIE — QUINCAILLERIE — ARTICLES DE SPORT, ETC.
343, rue St-Paul (En face gare C.P.R.) QUEBEC



Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Une
Brique
de Tuf.



12
Nuances
diffé-
rentes.

*La
Frontenac*

Nos briques sont fabriquées de tuf pur contenant en même temps les éléments chimiques qui, en se décomposant par la cuisson, leur donnent ces tons riches et veloutés.

**Brique Rustique — Brique Commune
Terra Cotta**

Cotations et échantillons Gratis sur Demande

BRIQUE FRONTENAC, LIMITÉE

140, rue St-Jean, QUEBEC

TEL. 2-0980

P.-A. GALARNEAU, - - Gérant-Général

Partout au Canada

Encerclant le continent américain de l'Atlantique au Pacifique — atteignant chacune des neuf capitales provinciales — desservant toutes les localités importantes et tous les ports de mer — traversant les majestueuses Montagnes Rocheuses et aboutissant aux plages les plus pittoresques — le Chemin de Fer National du Canada s'identifie avec le Canada lui-même.

Le Chemin de Fer National du Canada déroule un double ruban d'acier sur une longueur qui dépasse vingt-trois mille milles atteignant toutes les parties du territoire; il traverse même la frontière pour pénétrer aux Etats-Unis.

Parallèle à ces lignes, est le service du Télégraphe National du Canada et des Messageries du Canadien National.

Aux points stratégiques s'élèvent des Hotels de Distinction, administrés par le Chemin de Fer National du Canada.

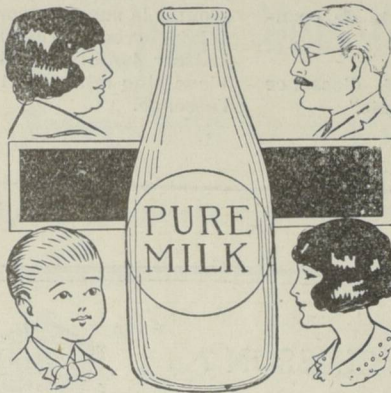
Le Canadien National est véritablement un précurseur en ce qui regarde le luxe et le confort dans les voyages. Il a été le premier chemin de fer au monde à installer la radiophonie dans ses wagons; il a aussi créé un service spécial de wagons-buffets à l'usage des enfants; il a inauguré les "chambrettes" (chambres privées) dans ses wagons-lits; il a également établi, sur ses trains, des solariums, des wagons-buffets avec fontaines à soda.

C'est encore le Chemin de Fer National du Canada qui a inauguré les premiers trains tout en acier, les trains mûs par l'électricité et les locomotives dites "automotives" qui, par une ingénieuse machine actionnée par l'huile minérale, produisent l'électricité qui les met en mouvement.

En un mot, le Chemin de Fer National du Canada est synonyme de confort et d'agrément, quand il s'agit de voyage.

*Que votre voyage soit long ou court,
que ce soit un voyage d'affaire ou un
voyage de plaisir; voyagez par ce che-
min de Fer National du Canada.*

LE LAIT PUR



de saveur douce et agréable, est le bien des enfants, pourvu qu'il soit

**CLARIFIÉ
ET
PASTEURISÉ**

Protégez votre famille et tous ceux qui vous sont chers en demandant toujours la

**MARQUE
FRONTENAC
LAIT, CREME,
BEURRE,
CREME GLACEE**
Fournisseurs de la Goutte de Lait et du Château Frontenac.

La Laiterie Frontenac Limitée

142, de l'Église,

QUÉBEC

TÉL. 7175 - 7176

BELANGER, SAVARD & BOURGET

Arpenteurs et ingénieurs Forestiers
Arpentage, exploration, inventaire, délimitation de concessions forestières, subdivisions, expertises et autres.
PHOTOGRAPHIE et EXPLORATION AERIENNE.

Edifice "BELANGER"

86, Côte de la Montagne — TÉL.: 2-5180 — QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Nos vieilles demeures seigneuriales



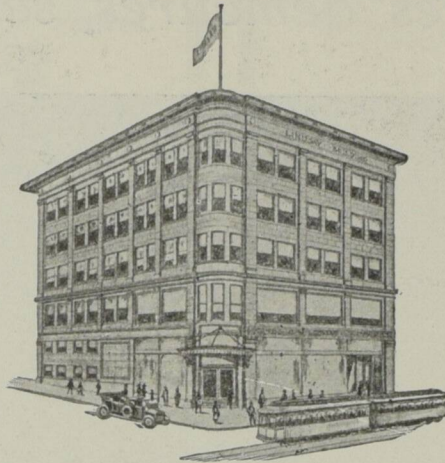
*Un coin charmant, dans le grand salon d'une demeure seigneuriale
canadienne-française*

MONTRÉAL — OTTAWA — TROIS-RIVIÈRES — CORNWALL — KINGSTON — CHICOUTIMI — QUÉBEC

Le Centre de la Musique de la Province de Québec

Les Plus Grands Marchands
de Pianos, Phonographes,
Records, Radios de
l'Est du Canada depuis
1878

Patronage de
Son Exc. Lady Bying de Vimy



The Largest
Piano Dealers
in Eastern Canada
since
1878

Patronage of
His Exc. The Duc of Devonshire

Pour de plus amples détails et informa-
faciles de paiements, veuillez suivre nos
L'Action Catholique, L'Événement,
The Gazette,



tions au sujet de nos prix, conditions
annonces sur les journaux: Le Soleil,
The Telegraph, La Presse, La Patrie,
The Star.

C. W. LINDSAY & CIE, Limitée

ou adressez le coupon ci-dessous à:

Tél: Magasin 2-1389
201-203 rue St-Jean

WILLIE J. FOURNIER
ASSISTANT-GERANT
QUEBEC

Tél: Résidence 6289
77, Ave. Murray

et pour le nom d'un prospect non déjà enregistré, nous vous récompenserons suivant les règlements de notre maison.

M. W. J. FOURNIER,
77, Ave. Murray,
QUEBEC.

Veuillez m'envoyer gratuitement, sans aucune obligation de ma part, un de vos catalogues: 1o—Pianos Lindsay, Heintzman, Steinway & Co. 2o—Phonographes: Lindsay, Brunswick, etc. 3o—Radios: Lindsay, Brunswick, Fada, De Forest Crosley, Stewart-Warner, Radiola, etc., et veuillez trouver les noms d'acheteurs probables de pianos, pianos-automatiques, phonographes ou radios, que je suis heureux de vous envoyer suivant les conditions de votre maison.

NOM	ADRESSE	INSTRUMENT
.....
.....
.....

**CUISINEZ AU
GAZ**

Chaque jour il se consacre à l'ordinaire bien des heures dans des cuisines chaudes à étouffer. Pourquoi ne pas moderniser sa cuisine en y faisant installer un poêle à gaz. Il suffit alors d'approcher du brûleur une allumette enflammée et tout est prêt pour la cuisson.

PAS DE POUSSIÈRE,
PAS DE CENDRES,
PAS DE MISÈRE.

QUEBEC POWER Company

PICARD FURS LIMITED

FOURRURES DE LUXE

Avant de vous décider pour l'achat de vos vêtements de fourrures, une visite est sollicitée.

Coupe et travail garantis.

49, rue St-Jean, - - - Tél.: 2-3390
QUEBEC

Nous achetons toutes
les fourrures vertes.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUÉBEC

Vol. XI, No. 6

— BUREAU : 108, rue St-Joseph, QUÉBEC —

Novembre

Respect à la Cité...

Notre âme se façonne au décor qui l'entoure. L'insulaire qui s'éloigne de ses plages tranquilles, pour se perdre dans la houle humaine des grandes villes, éprouve à certaines heures de mortelles nostalgies. L'habitant des forêts et celui des campagnes, habitués aux grands spectacles de la nature toujours nouvelle, regrettent leurs horizons et s'écoeurent, tôt ou tard, des artifices accumulés sur les boulevards des métropoles.

Et l'homme qui grandit dans le décor harmonieux d'une vieille cité de province ne voit pas sans quelque répugnance se dresser des édifices modernes, qui changent ses horizons et rompent le charme des profils qui encadraient son paysage familial.

Notre vieux Québec, de jour en jour, s'altère et se modifie. La Cité proprement dite, celle qui est ceinte de remparts et de tours, renferme les plus belles maisons qui furent témoins de la domination française. Elle devrait garder tout son cachet de ville ancienne et continuer le souvenir de sa vie simple d'autrefois. Ses rues étroites, ses toits pointus, ses portes cochères, ses fenêtres à menus carreaux, ses potences à fanaux, et le style harmonisé de tous ses édifices, constituent la beauté de sa physionomie unique sur le continent américain.

Ce qui attire chez nous le visiteur de plus en plus nombreux c'est cet ensemble conservé dans la Cité "intra muros". Et l'édification de gratte-ciels ou d'édifices cubiques viendra gâcher ce pittoresque caractère qu'avait hier encore notre Québec tant aimé. Déjà nombre de familles, qui y vivaient depuis des générations, laissent le cœur de la cité pour se réfugier vers les quartiers concentriques.

Or, nos édiles et leur commission d'urbanisme, manqueraient-ils de prévoyance ou de culture? Seraient-ils imprudents à ce point de vouloir, sous prétexte de progrès, tout démolir pour reconstruire sur plans américains?... Québec n'est ni une grande ville industrielle, ni un Wall Street, ni un Broadway. C'est une cité française, une capitale de province, un évêché métropolitain et un quartier universitaire. Et le cœur de la ville, la Cité du moins, devrait être gardée intacte.

Il y a amplement d'espace dans la banlieue et les quartiers d'affaires pour établir des parcs d'autos et pour édifier des boîtes à dix et vingt étages. Pourquoi permettre qu'on gâte ainsi les attraites de la vieille Cité?...

LA REDACTION.

D'UN MOIS A L'AUTRE

par DAMASE POTVIN

Que sera l'hiver qui s'en vient? Des météorologistes nous le prédisent rude; d'autres doux et tempéré. Nous voilà bien avancés. Au reste, ces météorologiste n'en font jamais d'autres. Très souvent, il faut prendre le contraire de ce qu'ils disent ou prédisent.

On sait que ces messieurs avaient déconseillé le départ à Charles Linbergh quand il a fait son héroïque traversée de l'océan. Or, "Lindy" déclarait à son arrivée au Bourget que le temps qu'il avait subi après son envol du sol américain était précisément le contraire de celui qui lui avait été indiqué par les savants et les météorologistes.

N'importe, en ce qui regarde l'hiver, nous en sommes tout de même venus à souhaiter le règne de ce que l'on appelait les "bons vieux hivers d'autrefois". Ceux des dernières années nous ont fait particulièrement plaisir sous ce rapport, du moins à Québec.

Ces "bons vieux hivers d'autrefois" sont peut-être maintenant d'autant plus appréciés qu'avec de l'initiative et un peu d'argent-réclame nous pouvons porter à notre actif cet article national que nous laissons en permanence au compte Profits et Pertes sous la rubrique de "Morte-Saison".

Notre hiver canadien est un grand méconnu; du moins, il l'a été trop longtemps. Dès l'époque où l'on en a entendu parler, on a commencé à le calomnier atrocement. Mais il faut dire qu'il n'a été calomnié que par ceux qui ne le connaissaient pas. Ils en ont parlé à distance comme nous parlons, nous des "si-mous" du désert de Sahara.

Voltaire même a formulé son dédain sur nos arpent de neige sans savoir même de quoi il parlait. Les autres ont suivi et se sont cru dispensés de se renseigner davantage. Ce fut la punition de Kipling de constater qu'en plein mois de décembre sa "Lady of the Snow" en avait moins, de neige, que certains états américains; n'en avait pas même pour les affaires et les amusements.

* * * *

Pour notre part, en ce qui regarde les opinions sur notre hiver en général, nous préférons les témoignages sincères de ceux qui l'ont réellement connu et ont su l'apprécier à sa juste valeur. Par exemple, nous aimons mieux croire le toujours regretté Lord Dufferin qui écrivait avant son départ du Canada: "Je ne me ferai jamais à la pensée que je n'habiterai plus la citadelle de Québec; que je ne reverrai plus les beaux hivers canadiens."

Quel touchant témoignage en faveur de notre hiver québécois!

Nous aimons mieux également le témoignage de Lord Middleton qui, en 1907, revenait nous voir à vingt-cinq ans d'intervalle, et qui confessait avoir beaucoup d'affection pour l'Inde où il avait séjour-

né pendant plusieurs années, mais qui ajoutait, non sans amertume: "India has no winter".

Enfin, nous aimons mieux ce précieux témoignage de Sir Wilfrid Laurier qui, dans un de ses beaux mouvements oratoires, au milieu d'un discours qu'il prononçait à Toronto en 1910, s'écriait: "L'hiver est une des gloires du Canada!"

Où, nous aimons mieux ces témoignages désintéressés en faveur de nos hivers que ces maïseries qui ont été débitées par certains étrangers qui n'ont jamais connu notre pays ou qui n'y ont fait que passer, comme celui qui, parlant de notre hiver, a écrit: "C'est la saison des engelures qui transforment les mains en pattes de homard; du coriza qui change le nez en robinet de fontaine; des rhumatismes qui donnent à leurs victimes des airs de clowns ankylosés; des rhumes, des inflammations de poitrine, des maux de gorge qui changent la voix humaine en aboiements et les asthmatiques en geysers en éruption."

Voilà bien de l'esprit pour rien!

Parmi nous qui connaissons mieux que personne notre hiver, qui a jamais vu tant de calamités dues à lui? Sans doute, ce chroniqueur fantaisiste a voulu parler de l'automne européen. Nous sommes le peuple le plus en santé. C'est donc que, malgré notre hiver, nous ne nous en portons pas plus mal.

* * * *

Quoiqu'il en soit, les gens d'affaires de Québec ont trouvé qu'il était important de profiter des bonnes dispositions de notre "bon vieil hiver d'autrefois" revenu, pour en tirer le meilleur parti possible. Il est parfaitement vrai, il a été prouvé, d'ailleurs, qu'avec un peu d'argent, de l'initiative, l'application de quelques méthodes d'affaires, nous pouvons porter à l'actif de nos richesses nationales l'hiver entier avec son classique "triste cortège." Grâce à l'esprit d'entreprise de quelques Québécois avisés qui ont fondé l'Association des Sports d'Hiver, l'hiver québécois n'est plus la morte-saison. Notre bon hiver pousse même, on l'a déjà dit, les bonnes dispositions, jusqu'à organiser lui-même et sans le secours de personne de superbes "performances" qui ne sont pas, de certains touristes américains, les moins prisées du Carnaval.

C'est encore une fois que notre "hiver d'autrefois" n'était pas mort. Il n'était pas même malade. Il se cachait simplement pour venir soudain nous causer des surprises, même nous causer de la joie du moins à ceux qui veulent qu'il se prête aux exigences modernes et à l'utilisation qu'on en put faire pour le délassement de toutes les classes...

Où, à une certaine période, l'on a cru vraiment que notre hiver avait remisé au grenier des vieilles lunes ses grands froids et ses fortes "neigées", et l'on entendait souvent murmurer: "Mais où sont nos

hivers d'antan?"... Nous en étions presque rendus à ces hivers maquillés d'Europe, de Paris ou de Londres, faits de brouillard, d'humidité, de "neige pourrie". On craignait toujours qu'il n'y eut pas suffisamment de neige pour protéger le sol et en assurer les premières fécondations au printemps. Le commerce allait mal faute des bons et solides chemins d'hiver. Et l'on entendait toutes sortes de plaintes parfaitement justifiées.

Vraî, le rude hiver d'autrefois devait se dire en lui-même que pour les saisons comme pour les humains, il faut être mort ou moribond pour être apprécié et regretté.

* * * *

Quoiqu'il en soit, cette entreprise de l'Association des Sports d'Hiver est une initiative que les Québécois, tous sans distinction, ont le devoir d'encourager.

Et nous devons, d'ailleurs, d'autant plus encourager cette organisation que la réputation de Québec, comme ville intéressante à maints points de vue, gagne, chaque année, davantage. Sir Michel Sadler, l'année dernière, nous ne nous souvenons plus en quelle occasion, n'a-t-il pas déclaré Québec la seule vraie belle ville des deux Amériques dans une liste des vingt plus intéressantes villes du monde?

Au reste, l'on reconnaît, et cela depuis longtemps, que Québec, assis sur son promontoire, dans son pittoresque décor hivernal, est merveilleusement située pour obtenir, dans une organisation de cette nature menée sérieusement, de très vifs succès et de très heureux résultats, même sur notre développement économique. Les charmes naturels dont se parre notre ville attirent irrésistiblement le touriste en toute saison. Sa situation topographique, la magnifique hôtellerie qui couronne notre terrasse, unique au monde, tous ces vieux souvenirs historiques qui nous entourent ces remparts, ces bastions, ces tourelles, le tout couronné d'une citadelle qui donne au promontoire québécois l'aspect belliqueux d'un Gibraltar, ses parcs de style naturel, ses rues archaïques... tout cela constitue autant d'attraits que recherchent les étrangers, et nous avons le devoir, dans l'intérêt de tous, de tirer parti de tous ces moyens que nous avons à notre disposition pour souscrire un capital que nous devons faire fructifier.

Durant l'été, le courant touristique se dirige naturellement vers nous sans qu'il nous en coûte le moindre effort et le moindre capital. Nous n'avons qu'à nous laisser faire, à nous laisser vivre naturellement, parmi nos souvenirs et notre merveilleux décor pour que les gens de toutes les parties du monde nous trouvent intéressants. Mais il y a quelques efforts à faire pour maintenir cet intérêt durant l'hiver alors que l'on est un peu moins enclin aux ballades à travers l'Amérique du Nord. Il faut des attractions spéciales et notre population est intéressée à les voir entreprendre.

* * * *

La victoire de notre jeune compatriote Roch Pinaud dans le récent concours international d'élo-

quence n'est pas, à la vérité, un de ces événements qui décident du sort d'une nation, mais, ajouté à tant d'autres, il est significatif. Et ces choses-là se répètent maintenant assez souvent en notre faveur et un peu dans tous les domaines. Notre nationalité s'affirme, prend de l'importance, parmi les autres, dans la république des lettres comme ailleurs.

Voici maintenant que nous avons des nôtres dans les chaires de la Sorbonne. Nous écrivons des livres qui sont remarqués en France et ailleurs. Il n'y a pas bien longtemps, l'un des nôtres, un savant, présidait un grand congrès international de chimie en plein Toronto. A peu près dans le même temps un autre des nôtres méritait la plus haute distinction qui peut échoir à un membre de notre académie canadienne, la Société Royale du Canada.

Encore une fois ce sont là des petits faits assez significatifs.

Et pourtant, il n'y a pas encore tout à fait cent ans, le 27 mai 1838, un gouverneur anglais du Canada débarquait à Québec qui, un peu plus tard, allait écrire dans un mémoire un jugement bien injuste contre nous et que l'avenir, heureusement, a fort démenti.

* * * *

Ce gouverneur était John-George Lampton, Lord Durham qui, dans un mémoire qu'il présentait à la cour pour proposer l'union des deux Canadas et la création d'un gouvernement responsable écrivait à notre sujet :

"Les Canadiens Français ne sont que les restes d'une ancienne civilisation... Quoiqu'il arrive, quelque soit le gouvernement sous lequel ils seront placés, ils ne peuvent concevoir aucune espoir pour leur nationalité... Ils sont un peuple sans histoire et sans littérature destiné à disparaître."

Triste jugement d'un homme pourtant bien intentionné.

Il n'y a pas encore cent ans de cela, avons-nous dit. L'idée de Lord Durham était évidemment l'anglicisation en masse et à brève échéance des Canadiens Français. Si le noble Lord revenait sur la terre et plus particulièrement dans la province de Québec, il constaterait que tout bon diplomate qu'il était et tout rempli de bonnes intentions qu'il ait pu être à notre égard, il s'est trompé.

Avant même de mourir, s'il a suivi quelque peu les gestes de nos ancêtres, il a dû constater son erreur. Il aurait même dû l'avouer car il était assez franc et assez courageux dans ses opinions. On sait que dans une proclamation qu'il avait publiée à Québec, il avait dit aux Canadiens: "Je vous prie de me considérer comme un ami et un arbitre prêt en tout temps à écouter vos griefs, vos vœux et parfaitement déterminé à agir avec la plus stricte impartialité."

Lord Durham était, on le voit, animé des meilleures intentions du monde. Mais il était passionné et fort irritable. Ce caractère, aggravé par le désaveu à Londres d'une de ses proclamations, ce qui fut cause probablement de sa démission, avait quelque avait si hâtivement porté sur nous.

NOS POÈTES

L'automne

L'automne est triste cette année,
Plus triste qu'il ne fut jamais ;
Mon âme est plus abandonnée
Loin du bel été que j'aimais...
L'automne est triste cette année.

Le soleil a changé son cours
Et n'égaye plus la nature ;
Ils sont tôt finis les beaux jours,
Sur cette terre où rien ne dure...
Le soleil a changé son cours.

Tout porte à la mélancolie :
Le vent du nord transit les coeurs ;
Les pauvres amours qu'on oublie
S'en iront où s'en vont les fleurs...
Tout porte à la mélancolie.

Les nids d'oiseaux sont désertés ;
Plus de chants et plus d'hirondelles.
Je rêve à de divins étés
Où les oiseaux sont plus fidèles.
Les nids d'amour moins désertés.

Hélas ! ma pauvre main frissonne
Et les lourds pensers que j'écris
Je les prends dans un ciel d'automne
Tout chargé de nuages gris...
Hélas ! ma pauvre main frissonne.

EVA HENRY-DOYLE

de la Société des Poètes

Le même Décor

J'erre silencieuse, au hasard des sentiers
Qui sillonnent, discrets, les grands bois familiers.

Tout est là de jadis, mêmes parfums agrestes,
Mêmes nids dans la mousse et mêmes fleurs modestes.

Et je retrouve encor les vieux saules pleureurs,
Confidents attentifs de mes premiers bonheurs.

Penchés sur le ruisseau, l'air protecteur et tendre ;
Mes arbres, je le sens, sont restés pour m'attendre.

J'avais gravé des noms, autour d'un bouleau blanc
Qui semblait redresser plus haut son front tremblant.

Ici... tout mon passé s'éveille et veut revivre
Au sein de ma forêt, comme dans un beau livre !

Ce sont mes premiers chants qui remontent vers moi,
Intensément joyeux et tout vibrants d'émoi.

Ce sont mes rêves fous, mes désirs, ma jeunesse
Qui bruissent au vent dont le souffle caresse.

Et lentement revient, en songeant au passé
L'essaim des souvenirs si longtemps dispersé ;

Les souvenirs heureux, les souvenirs moroses,
Tout ce qui reste, hélas ! des moments gris ou roses !

Berthe GUERTIN.

Joliette 1929.

Nuit d'Automne

Or, j'entendis l'appel qui montait de la Terre : —
"Viens, mon fils, je connais la ferveur de l'amour
Dont ton coeur est rempli pour mes charmes austères
Et je sais l'éclat puissant de donner en retour.

J'ai revêtu pour toi ma parure royale,
Mon visage est teinté d'une fraîche rougeur
Et je sens se rouvrir dans la nuit automnale,
Mon âme où tu goûtas l'oubli consolateur.

Je souffre en ce moment de ce mal qui préside
Au destin douloureux de la création,
Mais je veux te montrer par une mort splendide,
Le fier espoir qui naît d'une immolation.

Pour que soit accompli le secret où s'exprime
Le miracle éternel des renouvellements,
Il faut que la douleur dans mon être s'imprime
Et qu'une fin prochaine achève mes tourments.

Malgré le vent du Nord qui crispera ma face,
Sous le linceul fatal où mes splendeurs mourront,
J'étreindrai le désir surhumain et vivace,
Que sous le ciel, un jour, mes forêts renaîtront.

Je verrai les produits de la sève féconde,
Par leur seule vertu, de mon flanc reverdir,
Et je savourerai la joie âpre et profonde,
D'avoir vaincu la mort à force de souffrir."

Albert LEMIEUX.

LE MOUVEMENT RÉGIONALISTE AU CANADA FRANÇAIS

Par Alphonse DÉSILETS

C'est une nation jeune qui a beaucoup vécu. La Nouvelle-France de 1534 et de 1608 n'a pas gardé toute la fraîcheur de son visage ni toute la grâce de son esprit jusqu'à nos jours. Les passionnés de l'histoire feuilletent avec délices les vieux albums et s'attardent aux vieilles estampes où sourient les élégantes et les beaux esprits dont s'entouraient, en terre canadienne, les lieutenants de François 1er et de Louis XIV.

Comme celle des gens, la physionomie des villes, des maisons et des champs s'est un peu altérée. La joie de vivre n'est plus demandée aux mêmes habitudes de simplicité et de naturel. Le matérialisme américain alourdit nos conceptions de la vie. Nous subissons, malgré nous, et jusque dans nos mouvements d'idées, la pression de l'acier et la poussée irrésistible de l'électrodynamisme.

L'élément français, d'âme et de pensée latines, ne serait pas loin de perdre ses caractères distinctifs, malgré la lutte généreuse qu'une race d'élite a soutenue trois siècles durant. L'assimilation lente, mais fatale, n'est-elle pas le partage des groupes assujettis aux régimes politiques de la démocratie moderne ?

Si, d'une part, nous avons des motifs de redouter les lendemains, il nous reste des espoirs, dont la base éprouvée explique l'enthousiasme et l'opiniâtreté de nos éducateurs, de nos penseurs et de nos écrivains. Nous continuerons de prier, de penser et d'écrire, dans la langue de notre mère, de la France immortelle, qui ne peut cesser d'être ce qu'elle fut et demeure : le cerveau et le cœur du monde civilisé. Ce sont nos Lettres qui nous sauveront.

Parce que le Canada français est une province intellectuelle de la France ; parce que nos cousins de Paris, comme ceux de Saintonge, de l'Anjou, du Poitou, de Bretagne, de Normandie, et des autres provinces, nous recherchent dans notre originalité ethnique ; il convient et nous est agréable de penser et d'écrire, en canadien-français.

Le régionalisme littéraire canadien n'est en aucune sorte un problème à débattre. Si la littérature d'un peuple est l'image de son âme, l'expression de sa culture et de ses sentiments ; si elle raconte son passé, ses luttes, ses victoires et ses ambitions d'avenir, les livres canadiens n'auront d'intérêt véritable qu'à condition d'être canadiens, dans leur inspiration et dans leur forme. C'est en cela, et en cela seulement, que l'écrivain canadien-français peut être utile à son pays et à ceux qui s'y intéressent.

Le trésor commun des Belles-Lettres s'enrichira peut-être, tôt ou tard, d'une oeuvre transcendante, de conception universelle, qu'une plume canadienne-française aura signée. On ne cherchera guère l'origine de l'auteur. Et le service qu'il aura rendu à l'humanité rapportera à son pays moins de gloire et de mérite que le livre plus modeste de l'écrivain qui contribue à faire connaître et à faire aimer sa petite patrie.

Si notre vie sociale canadienne, dans ses manifestations extérieures, présente moins d'intérêt aux yeux de nos cousins de France, parce qu'elle se confond avec la vie américaine, notre vie domestique, rurale

et villageoise, nos moeurs de terroir, conservent un cachet de noblesse, de beauté et de sobriété que les psychologues, les chercheurs et les analystes prendront en lisant nos livres de bons crus. Car ceux-ci gardent une saveur particulière que la littérature, poésie et roman modernes, ne savent plus offrir à la généralité des lecteurs.

Le Canada français d'hier revit dans les oeuvres, immortelles pour nous, de Philippe-Aubert de Gaspé, les Anciens Canadiens, dans le Jean Rivard, d'Antoine Gérin-Lajoie, dans les Contes vrais de Pamphile Le May, les Conteurs canadiens de Massicotte et Le Chien d'Or de Kirby, comme dans les récits et les légendes de Louis Fréchette et de Faucher de Saint-Maurice.

Car le roman régionaliste est la pierre angulaire de notre édifice littéraire. Et ce n'est point un château élevé sur le sable. Il est tels de nos livres inspirés par un décor et des moeurs qui sont l'inaltérable image d'une civilisation, d'un idéal national ou d'une mission providentielle. Tout comme la Maria Chapdelaine de Louis Hémon, il faut lire les romans de Boucherville et de Marmette, les récits d'Arthur Buies, de Napoléon Legendre et d'Hector Fabre ; le Chez nous d'Adjutor Rivard, les Pionniers canadiens de Casgrain, les Propos de Mgr Camille Roy, les Rapaillages de l'abbé Lionel Groulx, La Terre d'Ernest Choquette, et les beaux livres d'Ernest Myrand, de Jules-Paul Tardivel, d'Ernest Gagnon, d'Hector Bernier, de Damase Potvin, du Père Adélard Dugré et du Dr Joseph Cloutier. Toute cette littérature, dont la sève abondante et nutritive coule des sources les plus pures de notre poésie populaire, tous ces beaux livres nous racontent comme nous sommes et comme nos valeureux ascendants ont rêvé de nous faire, pour la survivance de leurs ambitions et pour la gloire de l'esprit et de la pensée française en terre américaine.

Il existe, chez nous comme ailleurs, de splendides ambitions de gloire littéraire, aux visées universelles et aux espoirs infinis. La culture intellectuelle s'enrichit rapidement des influences du milieu, de plus en plus propice à l'éclosion des beaux livres et des oeuvres dramatiques bien tissées. L'avancement des beaux-arts s'accroît et se popularise. Le prestige universitaire se traduit par une recrudescence d'intérêt à tout ce qui est arts, sciences et Belles-Lettres. Et nous ne sommes plus loin, en vérité, d'atteindre au plein pouvoir d'expression de notre pensée nationale, dans des oeuvres qui attirent l'oeil et appellent l'analyse des maîtres de la pensée.

Mais nous avons conscience que nous intéresserons surtout par ce qui nous raconte nous-mêmes, c'est-à-dire par notre histoire, notre poésie descriptive et épique, par notre légende et notre roman régionalistes. On nous l'a redit tant de fois : c'est par ce qui est canadien-français, dans la langue et dans la coutume, dans les moeurs et dans la tournure de pensée, que les écrivains canadiens seront aimés en pays de France. Et c'est pourquoi toute une légion de littérateurs de chez nous s'entraînent à raconter ce qui fait le charme et l'attrait de notre vaste et cher pays, la Nouvelle-France d'Amérique.

L'HIVER PITTORESQUE À QUÉBEC

Par H. GAILLARD DE CHAMPRIS

“Les arpents de neige” produisent aujourd’hui une abondante récolte de dollars et contribuent à la formation d’une population saine, vigoureuse et accueillante.

Nous reproduisons avec plaisir, du “Correspondant”, l’article ci-après de M. Gaillard de Champris, professeur de littérature française à l’Université Laval, depuis quelques années.

La campagne que poursuit, depuis cinq ans, l’Association des Sports d’Hiver, est à la veille de produire des fruits savoureux et abondants en établissant à Québec, sur de solides bases, le tourisme d’hiver, qui ne serait que le prolongement de celui d’été, déjà bien assis et florissant.

Nos voisins du sud, dont plusieurs sont riches et friands de spectacles nouveaux, possèdent à leurs portes, à bien dire, les scènes pittoresques que procure l’hiver avec tous les amusements sains auxquels celui-ci donne lieu, sans avoir à traverser l’Atlantique.

Le mot de Voltaire perd de la vogue, puisqu’aujourd’hui un autre Français, M. H. Gaillard de Champris, un fin lettré et un ami sincère de Québec, vante les beautés de notre hiver québécois et déclare que les sports qui s’y développent y “attirent beaucoup d’Américains.”

* * * *

Les sports d’hiver sont en grand honneur à Québec. Autant que le climat, la topographie de la ville leur est propice. Partout des côtes favorables aux glissades, sauts, dégringolades de toutes espèces. Pour les gamins, qui semblent nés des patins aux pieds, pas besoin de patinoires soigneusement entretenues : la rue leur suffit. Insoucieux des voitures et des piétons, des croisements et des tournants, ils vont, viennent, pivotent, pirouettent, lançant, pour obtenir place libre, un cri rauque auquel tout le monde obéit. Armés d’une longue crosse avec laquelle ils poussent devant eux un palet de caoutchouc, une pierre ou une boule... animale gelée, ils sont les rois de la chaussée.

Ils ne quittent leurs patins que pour s’installer sur leur traîneau. Les plus sages s’assient correctement ; les autres se couchent une jambe repliée sous eux, l’autre, tendue, servant, au départ, de moteur, puis, en cours de route, de gouvernail et de frein. Ainsi lancés la tête en avant, dans d’étroites rues en pentes, bordées de poteaux, on tremble de les voir buter contre un obstacle, ou se jeter sous les roues d’une auto, sous les pattes d’un cheval. Mais leur traîneau leur obéit comme une monture docile, et les rares accidents qui pourraient refréner leur ardeur, ils les ignorent.

Leur traîneau sommaire et intrépide est devenu, d’ailleurs, un moyen de transport commercial. Pour servir leurs clients éloignés, le boucher, l’épicier, ont voiture ou auto ; mais pour circuler dans le quartier, pas tant d’affaire ! Sur un traîneau d’enfant, une caisse de bois blanc ; dans cette caisse, beurre, oeufs,

fromages, viande et légumes sont entassés ; et le garçon “embarque”. Sur les voies planes, il pousse son véhicule ; mais à la moindre pente, il s’installe à l’arrière, donne sur le sol un coup de talon, et le voilà lancé... Quel piéton ne céderait le pas au gamin qui, d’un jeu, a fait un service public ?

On le lui cède encore quand, en pleine rue, il paraît debout sur ses skis. Le jour, il est vrai, ce ne sont guère que skis d’enfants. Mais, la nuit venue et avec elle la solitude, des jeunes gens, des jeunes filles qui ne se soucient guère d’aller chercher un peu loin les côtes propices, s’installent tout bonnement au cœur escarpé de la ville ; et, sous votre fenêtre, ce n’est pas seulement le crissement du ski sur la neige dure, ce sont les cris, les rires de la troupe joyeuse...

Tant à Québec le sport est chose familière, et dont les grincheux eux-mêmes accueillent avec bonhomie les indiscretions innocentes !

* * * *

Mais, à côté et au-dessus de ce sport bon enfant, il y a le sport organisé, le sport officiel. C’est, par exemple, la double entreprise du Château Frontenac. Au pied de la citadelle historique, au-dessus du fleuve gelé, face au vaste confluent du Saint-Charles et du Saint-Laurent, devant la chaîne bleutée des Laurentides, c’est la “Terrasse Dufferin”, ou mieux, “la Terrasse”. Là, deux patinoires enguirlandées, le soir de lampes électriques multicolores ; et surtout, s’agrippant au rocher, une triple glissoire vertigineuse. On y hisse de longues traînes, souples, capitonées, garnies de clochettes ; sur ces traînes, on s’installe, trois, quatre, cinq, six ; nombreux, on s’assied, bien serrés les uns contre les autres ; on se couche à plat ventre, et hop ! on se trouve précipité sur une piste étroite, longue de 3 ou 400 mètres, et les cris suraigus des jeunes filles, les rires des jeunes gens se mêlent au grincement de la traîne sur la glace, au tintinnabullement des clochettes dans l’air pur. Tout cela est frais, joyeux et sain ; tout cela se déroule sous un ciel profond, criblé d’étoiles, devant les rives où jadis d’humbles bateaux à voiles apportaient pour la première fois le nom de la France.

Et tout cela attire beaucoup d’Américains.

Pour les attirer davantage encore, une association s’est constituée, l’Association des Sports d’Hiver, que présida d’abord le commandeur Henri Gagnon, un des plus sincères, un des plus dévoués amis de la France. De son programme sportif, je n’ai rien à dire ici ; je voudrais signaler son effort pour ajouter encore au pittoresque naturel de l’hiver canadien.

Depuis deux ou trois ans, l’habitude s’est prise d’édifier à travers la ville des monuments de glace. Les uns n’avaient d’autre fin que décorative : colonnes, pylônes, portes dressées au seuil d’un édifice, voire jetées au-dessus d’une rue escarpée et tortueuse ;

d'autres, plus utilitaires, servaient à la réclame commerciale.

L'Association des Sports d'Hiver entreprit de les multiplier et d'en faire vraiment une des curiosités de la ville. Sans avoir obtenu peut-être tous les résultats espérés, elle a, du moins provoqué des efforts intéressants. Voici, devant un magasin d'ameublement, un bambin tendant, de son berceau, les bras à sa maman; cet ours se dresse à la porte d'un fourreur; cet attelage de chiens passe devant l'Association des Sports d'Hiver; naturellement, c'est la Canadian Pacific Railway Co. qui, devant la gare du Palais, a campé ce magnifique wagon de glace, éclairé le soir à l'électricité. Et je ne parle pas des pipes qui ont orné, çà et là, le seuil des marchands de tabac. Sans doute, ces monuments entravent un peu la circulation, mais leur ensemble constitue certainement une rareté *in the world*.

Cependant, la grande curiosité de notre carnaval sportif fut naguère la "Convention des Raquetteurs."

Fixée solidement sur l'avant du pied, et le talon restant libre, la raquette sert à marcher sur la neige, hors de tout chemin frayé. Elle est indispensable au colon, au défricheur, a missionnaire du Nord, qui, sans elle, enfonceraient jusqu'à s'engloutir. Tout naturellement, ce moyen de locomotion est devenu l'instrument d'un sport. Clubs, associations, organisent des promenades et des courses; les uns font de la vitesse, les autres du fond; et certes, il est fatigant de courir avec de tels appareils; mais couvrir, même sur route, plusieurs centaines de kilomètres en raquettes, cela demande autant d'habileté que d'endurance. C'est le tour de force que réalisait récemment un club de Lewiston, Maine, E.-U., qui pour venir à Québec, a parcouru 288 milles, soit près de 500 kilomètres.

A Québec, ils trouvèrent des centaines de camarades arrivés d'un peu partout, et leur rencontre fut fort pittoresque. Tout de laine habillés, le pompon du bonnet tombant sur l'oreille, bien sanglés dans leur ceinture, la jambe arrondie par de gros bas, le pied souple dans des mocassins ou des souliers sans talon, ils arrivaient derrière leur bannière armoriée, leurs petits clairons au souffle court, leurs tambours plats aux résonnances grêles, leur grosse caisse martelée des deux bras; et bientôt, rouges, bleus, gris, blancs ou beiges, ils formèrent devant l'Hôtel de Ville l'assemblage le plus divertissant. Cris, chants, batteries, fanfares se répondaient avec plus de ferveur que d'harmonie. Puis, soudain, un grand silence. Sur les épaules de quatre vigoureux agents de police, grave comme à un service religieux, une clef immense, dorée, s'avancait. — C'était la clef, — toute symbolique, — de la Cité! Un échevin la remit solennellement aux visiteurs: ceux-ci étaient bien chez eux. Dans leur joie, ils saisirent la gracieuse tambour-major qui conduisait les raquetteuses de Lewiston, ils la hissèrent sur la clef, et chargés de leur double fardeau, les agents de police partirent avec le cortège. Cortège unique où, à la variété des couleurs, s'ajoutait la diversité des types: jeunes gens imberbes et roses, hommes mûrs au poil gris, coureurs élancés, marcheurs dodus à grosses lunettes rondes, et, çà et là, alertes, gracieuses, les cheveux fous sous le bonnet de laine, les raquetteuses, toutes fières de voir leur chef juchée sur une clef de bois doré. Parade amu-

sante et touchante où les athlètes eux-mêmes laissaient voir une joie d'enfants.

Autre événement annuel, le *Derby des chiens*. Par attelages de cinq, six ou sept, gros chiens à poils ras ou petits chiens aux longs poils, au nez court, des régions glacées, doivent, trois jours de suite, effectuer un parcours de 65 à 70 kilomètres, tirant un traîneau léger et son conducteur. Pour peu que le trajet soit accidenté, pour peu qu'il vente, pour peu que la neige tombe, facilement aveuglante, les courageuses bêtes doivent fournir un rude effort. Le conducteur descend parfois, pour courir ou marcher près d'elles; mais lui-même ne peut faire à pied une pareille course. Forcé lui est de se faire traîner. Alors il arrive qu'une partie de l'équipe s'abat à bout de souffle. Exténuées ou mortes, les victimes sont déposées sur le traîneau, et, de nouveau, en route! Défense de les remplacer; l'équipe éprouvée doit, le lendemain, partir telle quelle ou renoncer.

Dans la ville et dans la campagne avoisinante, ces courses provoquent une ardente curiosité. On suppose les chances, on pointe, on discute, on parie. Les curieux s'échelonnent sur le parcours, s'entassent près de l'arrivée. Pour assurer aux concurrents le champ libre, des commissaires circulent à cheval. Une équipe est-elle en vue, des policiers montés la précèdent, le public encourage les chiens, le conducteur; leurs amis les acclament ou les plaignent; un loustic lance un lazzi. Oui, c'est, sur la neige, une course de chiens attelés, mais l'âme du spectateur, l'âme du joueur, est la même que sur la piste du Parc des Princes ou sous les frondaisons du Bois de Boulogne...

Prière

Je dépose à vos pieds, Seigneur, ma vie entière,
C'est le premier fardeau que vous m'avez confié.
Merci de vos pardons dans mes routes austères,
Merci de votre amour et de votre pitié!

Je dépose à vos pieds ma peine et ma misère,
Tribut que paye en tout notre cœur estropié;
C'est nous votre limon de cendre et de poussière,
C'est nous votre portrait défait, mal recopié.

Môn âme est fatiguée et je suis solitaire,
Je veux puiser en vous ma force et ma fierté,
Indiquez-moi, Seigneur, vos ordres sur la terre,
Que votre aube grandisse avec votre clarté!

Soyez cet ostensor de l'aurore éternelle
Qui soutient le regard des plus faibles humains,
Eclairez de vos feux les âmes immortelles,
Eclairez notre vie au long de ses chemins!

Que vos commandements brillent dans nos demeures,
Que se gravent en nous vos saintes volontés,
Pour soutenir nos jours, jusqu'à la dernière heure,
Pour mieux franchir le seuil de votre éternité!

Louis-Joseph DOUCET.

Le livre français au Canada

Par G.-E. MARQUIS

L'étude que nous fournissons dans les lignes suivantes a pour but de faire connaître comment a pénétré chez nous et s'est répandu le livre français, tout d'abord celui que nous avons importé de la Mère-Patrie et, deuxièmement, celui de production indigène.

Pour les initiés de chez nous, au mouvement littéraire, quelques-uns des développements qui apparaissent dans les paragraphes suivants sembleront quelque peu puérils, mais pour les étrangers, c'est-à-dire pour ceux qui sont nés en dehors de la province de Québec, il est bon, croyons-nous, de refaire brièvement l'histoire de nos luttes, de notre séparation d'avec la Mère-Patrie et des difficultés que nous avons dû surmonter pour arriver à créer, ici même, une littérature canadienne, quoiqu'en pensent et quoiqu'en disent certains exotiques, qui ont le monde entier pour patrie : des citoyens de la Terre.

Notre littérature nationale est encore dans son enfance et nous n'avons pas la prétention d'avoir atteint le perfectionnement des productions françaises de la vieille France, mais il y a un commencement partout et c'est en nous inspirant de ses meilleurs auteurs, en étudiant bien les richesses dont la nature nous a doués et en nous efforçant de mieux comprendre la nouvelle mentalité canadienne que nous arriverons à créer une littérature digne de celles qui ont déjà un développement de plusieurs siècles.

Mais, pour cela, il faut que les nôtres soient encouragés, et nous constatons avec plaisir que, de plus en plus, cet encouragement se manifeste non seulement de la part des individus, mais des pouvoirs publics, et que les sociétés, entr'autres, qui ont pour but le perfectionnement de notre langue, parlée et écrite, sont bien vues du public et de l'Etat, qui ne leur ménagent pas leurs sympathies.

Le "Terroir" s'est donné pour tâche de travailler à cet épanouissement, et l'étude suivante a pour but de renseigner sur cette question les lecteurs francophones, fraîchement débarqués ou de l'extérieur, qui sont parfois portés à nous juger trop sévèrement, parce qu'ils ignorent tout de notre histoire et de nos siècles d'épreuves. Encore quelques années de travail, d'application, d'étude, et nous serons en mesure de nous suffire à nous-mêmes et par nous-mêmes, mais, pour y arriver, il faut croire en notre étoile, avoir foi dans notre avenir et confiance dans nos forces.

* * * *

Le Canada, colonie anglaise depuis au delà d'un siècle et demi, est un vaste pays habité par une population très clairsemée : soit environ 10,000,000 d'âmes éparpillées sur un territoire aussi grand que l'Europe entière, ou tout près.

La France y serait contenue dix-sept fois et la Grande-Bretagne vingt-huit.

Il se compose de neuf provinces, dont huit où la

majorité est de langue anglaise et une, celle de Québec, où les trois-quarts des habitants sont d'origine française.

L'émigration française au Canada, qui s'appelait jadis la Nouvelle-France, commença au début du 17^e siècle, pour se terminer à bien dire au commencement du 18^e.

Pendant ce siècle, quelques milliers de souches françaises, entre 5,000 et 7,000, s'implantèrent sur les bords du St-Laurent et ses principaux tributaires, et les ramifications qui sortirent de ces souches s'étendent aujourd'hui un peu partout, dans l'Amérique du Nord.

Dans la province de Québec, les francophones ne sont pas loin de 2,500,000 et il y en a environ un demi-million dans les autres provinces du Dominion du Canada.

L'on estime qu'il y a aujourd'hui, aux Etats-Unis, surtout dans l'est, c'est-à-dire dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre, une population d'origine française qui dépasse le million. De sorte que l'on compte au moins 4,000,000 de descendants français dans l'Amérique du Nord.

* * * *

Au lendemain de la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre, après les luttes héroïques de la Guerre de Sept-Ans, une partie de la noblesse retourna en France et les 60,000 paysans qui restèrent se groupèrent autour du clocher de leur village, sous la houlette presque unique du prêtre.

Les maisons d'éducation étaient rares à cette époque, si l'on en excepte le Séminaire de Québec et le Couvent des Ursulines, tandis qu'à Montréal les Sulpiciens et les Soeurs de la Congrégation Notre-Dame étaient à peu près seuls à donner l'éducation à la jeunesse de l'époque.

Dans les campagnes, il n'y avait pas, à bien dire, d'institution d'enseignement, et des maîtres d'écoles ambulants enseignaient les éléments aux enfants qu'on voulait bien leur confier.

Bien plus, de 1760 à 1855, soit pendant tout près d'un siècle, toutes relations entre les habitants de langue française de la Nouvelle-France et de la Mère-Patrie, furent interdites : pas d'échange commercial, pas de livres, pas de journaux, pas de revues, pas même de correspondance suivie entre les parents que séparait tout un océan.

Puis la lutte pour obtenir le respect des garanties constitutionnelles fut longue et âpre. Le vainqueur voulait asseoir sa suprématie par l'écrasement du vaincu.

Il s'accapara de toutes les places et de tous les postes importants dans le commerce, l'industrie, la finance, le gouvernement, la justice, etc.

Nos compatriotes luttèrent vaillamment et arrachèrent des lambeaux de justice. Il serait trop long de

faire l'énumération de ces luttes. Qu'il suffise de dire que, de 1760 à 1867, soit plus d'un siècle, la lutte constitutionnelle fut constante et les esprits s'échauffèrent tellement qu'à un moment donné, en 1837, le sang coula, l'échafaud fut dressé pour réprimer la révolte de nos compatriotes et qu'un bon nombre furent condamnés à l'exil. L'Angleterre s'émut et, mieux renseignée que jadis, elle nous accorda bientôt des libertés constitutionnelles plus grandes, jusqu'au jour où quatre provinces canadiennes formèrent une confédération à laquelle s'ajoutèrent, depuis 1867, cinq autres provinces.

* * * *

C'est donc à partir de la Confédération que nous avons pu songer à nous organiser et à fonder des institutions d'enseignement.

Ce n'est pas à dire, toutefois, que nos ancêtres étaient tous des illettrés, puisqu'au lendemain de la visite de la "Capricieuse" (1855), première frégate française qui remontait le St-Laurent depuis la conquête du pays, l'on verra se fonder une école littéraire dont les activités se signaleront d'une façon tout à fait remarquable, à partir de 1860.

Un historien, entre plusieurs, avait même commencé, avant cette époque, à lire nos annales, afin d'en faire une synthèse. Je veux parler de François-Xavier Garneau qui, au cours de la période s'étendant de 1845 à 1852, a écrit notre histoire nationale. D'autres l'ont suivi, comme plusieurs l'avaient précédé, mais aucun ne s'est élevé à sa hauteur.

De 1860 à 1900, soit pendant 40 ans, nous voyons une foule d'écrivains de chez nous produire des oeuvres littéraires remarquables pour l'époque. Mais cette production se ressent beaucoup de nos luttes passées et des souffrances de nos ancêtres. Ce n'est pas une littérature que ces écrivains présentent, mais une suite d'événements plutôt tragiques qui mettent en lumière les nombreuses injustices dont furent victimes nos pères, de même que les revendications que firent entendre nos hommes politiques, pour obtenir les libertés constitutionnelles dont nous jouissons tout particulièrement depuis la Confédération (1867).

Avec le siècle en cours, une nouvelle école voit le jour et notre littérature présente aujourd'hui des pages plus variées, mieux ciselées et renfermant davantage l'âme canadienne, vue sous ses aspects les plus variés.

* * * *

Nous avons des écoles de tous genres et il n'y a plus, à bien dire, d'illettrés, dans la province de Québec.

Les écoles primaires sont fréquentées par toute la population de 7 à 14 ans, puis nos collèges classiques, au nombre de 22, donnent l'enseignement secondaire à plus de 10,000 jeunes gens, pendant qu'un grand nombre d'écoles supérieures, dirigées par des religieuses, forment les jeunes filles.

Nous comptons 4 universités, dont 2 catholiques et 2 protestantes. Plus de 3,500 étudiants fréquentent ces universités.

Outre ces trois catégories d'écoles, la province de Québec possède encore un grand nombre d'institutions variées, fréquentées par des milliers d'étudiants, sans compter les chaires nombreuses dans lesquelles

se font entendre des professeurs de chez nous ou des professeurs empruntés d'universités étrangères.

Nos bibliothèques contiennent bon nombre de volumes et c'est surtout le volume français, d'origine canadienne ou française, qui y domine.

Il n'est pas possible de donner un chiffre, même approximatif, au sujet des bibliothèques privées, mais nous possédons des statistiques assez récentes sur les *bibliothèques publiques, paroissiales et scolaires*, grâce à l'Office de la Statistique qui poursuit une enquête à ce sujet, tous les cinq ans.

Sous le régime français, il y eut bien peu de bibliothèques chez nous, car nos ancêtres étaient plus occupés à se défendre contre les Indiens et à défricher le sol, qu'à écrire de belles pages.

Du jour où le drapeau fleurdelysé replia son aile pour retourner en France, jusqu'à la venue de la "Capricieuse", nos ancêtres ne possédaient qu'une poignée de livres français, à bien dire, qu'ils se prêtaient les uns les autres et, dans les écoles, les principaux manuels étaient copiés à la longue main, pendant que le livre classique imprimé reposait sur un appui, et seul le maître était autorisé à en tourner les pages, quand les élèves avaient appris leurs leçons.

Le français que nous avons conservé, que nous parlons et que nous écrivons, n'a pas évolué aussi rapidement, chez nous, que dans la Vieille-France, si l'on en excepte quelques milieux cultivés et qui se tiennent en contact constant avec le mouvement littéraire français de là-bas.

Toutefois, il y a une chose que nous pouvons affirmer avec fierté : c'est que si nous parlons sans accent particulier, nous avons une langue uniforme et les Canadiens de langue française, qu'ils soient d'une province ou d'une autre du Canada, de la Nouvelle-Angleterre, de la région de la Louisiane ou de l'Etat de Washington, sur le Pacifique, ont une même langue et se comprennent parfaitement lorsqu'ils *s'abordent*, comme nous disons encore.

C'est donc la tradition orale qui s'est propagée chez nous et c'est elle qui nous a conservé le verbe français, bien qu'un peu chargé d'archaïsmes, plutôt que le livre, la revue ou le journal importés de France.

* * * *

Les productions littéraires sont nombreuses, au Canada-français, si l'on tient compte de notre population et du fait que plus de 50 % de cette population vit à la campagne, où, à bien dire, à part le journal, le livre est peu répandu.

Le gouvernement de la province de Québec encourage la littérature de plusieurs façons et se fait un devoir de propager les livres de nos écrivains.

Les commissions scolaires sont aussi tenues de consacrer une partie de leurs fonds destinés aux récompenses, à l'achat de livres canadiens.

Les importations de livres français sont nombreuses et l'on peut trouver, dans nos principales villes comme Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sherbrooke, St-Hyacinthe et bien d'autres encore, des libraires qui en importent des quantités considérables et qui tiennent sur leurs rayons les *derniers parus* de notre ancienne Mère-Patrie.

Il serait difficile d'établir dans quelle proportion se vendent, chez nous, le livre français d'importation et le livre français de création indigène. Quoi qu'il

en soit et quelque différence qu'il y ait entre les deux, nous pouvons affirmer qu'au Canada français, de plus en plus, l'on s'adonne à la lecture; que nos bibliothèques publiques sont de plus en plus fréquentées, et qu'à chaque jour l'on voit se fonder des bibliothèques paroissiales et scolaires, où vont puiser les populations rurales, pour se recréer et s'instruire, surtout pendant les longues soirées d'hiver.

Il y a environ cinq ans, l'inventaire dressé par l'Office de la Statistique établissait que nous avions alors, dans la vieille province française du Canada, 15 grandes bibliothèques publiques, dont 6 à Montréal, 7 à Québec, une à Sherbrooke et une dernière à Shawinigan.

Ces 15 bibliothèques renfermaient au-delà d'un demi-million de volumes reliés, sans compter de nombreuses brochures.

Les bibliothèques paroissiales, c'est-à-dire sous la haute surveillance des curés, étaient alors au nombre de 225 et contenaient plus de 140,000 volumes et plusieurs milliers de brochures. Ces bibliothèques avaient encore souscrit des abonnements à 228 revues.

Enfin, les bibliothèques scolaires, dans les universités, les collèges classiques, les écoles normales et autres institutions d'enseignement, étaient au nombre de 1,659 et possédaient plus de 3,000,000 de volumes.

Résumons : l'on comptait donc, à cette époque, dans la province de Québec, près de 1,900 bibliothèques publiques, de sociétés, paroissiales ou scolaires, qui renfermaient près de 4,000,000 de volumes reliés et de brochures.

Nous pouvons affirmer de façon assez positive que, sur ce chiffre, les livres français de chez nous ou de l'ancienne Mère-Patrie comptaient pour plus de 3,000,000.

L'on se demandera peut-être comment nous nous comparons avec les autres provinces, au sujet des bibliothèques, et quel est le rang occupé par notre voisine de l'ouest, la province d'Ontario, qui contient un demi-million de plus de population, province qui s'intitule modestement "The Banner Province", c'est-à-dire la province qui tient la bannière et qui marche à la tête des autres unités de la Confédération.

Dans les bibliothèques publiques de la province d'Ontario, l'on comptait, il y a cinq ans, 2,208,757 volumes et, dans les bibliothèques scolaires, 1,106,489 volumes, formant un grand total de 3,315,246. La province de Québec avait donc, à cette époque, plus d'un demi-million de volumes de plus, dans ses bibliothèques ouvertes au public que la "Banner Province."

* * * *

Des pages intéressantes pourraient être écrites sur les débuts de l'imprimerie dans la Nouvelle-France, mais cet exposé mènerait trop loin. Qu'il suffise de dire que pendant tout le régime français, il n'y eut pas de presse à imprimer, dans la Nouvelle-France, et que ceux des nôtres qui tentèrent de publier des journaux, après 1760, pour soutenir nos défenseurs dans les luttes politiques qui se livraient jadis, furent opprimés, emprisonnés et leur matériel d'imprimerie saisi.

Le premier journal qui ait vu le jour au Canada, la "Gazette de Québec", fut fondé en 1764 et, l'année suivante, paraissait le premier "Almanach de Québec". Les imprimés de chez nous, antérieurs à 1820, constituent nos incunables; on en compte envi-

ron 140, et encore sont-ils de peu de valeur, au point de vue littéraire et historique. Le premier roman de langue française écrit au Canada, sur un sujet canadien et imprimé au pays, fut "Le Chercheur de Trésor", par Philippe-Aubert de Gaspé, fils, livre publié en 1837.

Comme on le voit, nos premières productions littéraires remontent à moins d'un siècle, et il n'est pas étonnant que notre peuple n'ait pas encore la culture de celui qui avait déjà atteint son plein épanouissement il y a plus de trois siècles.

On m'a souvent demandé, lors d'un voyage que je fis en France, il y a quelques années, si nous avions des journaux français publiés dans la province de Québec, et, à chaque fois, j'ai énuméré les principales publications quotidiennes qui renseignent la population de langue française du Canada sur les différents événements qui ont cours au pays même ou à l'étranger.

Nous avons non seulement de grands journaux de langue française, mais ceux-ci sont en relations constantes, au moyen d'agences, avec tous les pays du monde. Ces grands journaux sont abonnés à ces agences et ils reçoivent d'elles des dépêches qui leur permettent de tenir leurs lecteurs au courant des faits et gestes de tous les peuples de la terre.

Montréal, la grande Métropole canadienne, dont la population atteindra bientôt le million, possède quatre quotidiens; Québec, la capitale, dont la population touchera bientôt 150,000, possède trois quotidiens de langue française, et dans plusieurs autres villes, comme Trois-Rivières, Chicoutimi, Sherbrooke, St-Hyacinthe et ailleurs, il y a un journal publié, chaque jour, dont la circulation se répand dans les villages et les campagnes avoisinantes.

Nous avons encore de nombreuses revues littéraires et une foule de petites revues religieuses.

Nous recevons de l'ancienne Mère-Patrie grand nombre de journaux, surtout ceux qui contribuent le plus à former l'opinion publique et publiés dans la grande Capitale, de même que les principales revues littéraires et les volumes qui sortent des imprimeries, nombreux chaque jour.

C'est donc à dire qu'il y a, chez nous, une élite parfaitement au courant des idées qui ont cours en France, et qui suit attentivement ses mouvements politique, littéraire et religieux.

Si nous n'avons pas, dans la province de Québec, de ces philanthropes, millionnaires américains, qui ont doté les Etats-Unis de riches bibliothèques publiques, nous entretenons au moins l'ambition de voir la race dont nous sommes, continuer à maintenir allumé, sur la terre canadienne, le flambeau que notre Mère-Patrie n'a cessé de faire briller d'un si vif éclat sur tous les problèmes qui intéressent le bien-être de l'humanité, depuis des siècles, ce qui lui a acquis, dans le monde, cette réputation d'intellectualité dont elle est si fière à bon droit.

Nous sommes fils de son sang et nous voulons, de plus, être les enfants de sa pensée limpide, de son verbe harmonieux et de son cœur généreux, en communiant le plus possible à la source vivifiante et abondante de son patrimoine littéraire, afin que le livre canadien de langue française, lui aussi, s'apparente de plus en plus avec les nombreux chefs-d'œuvre de la pensée française.

—Québec, Novembre, 1929.

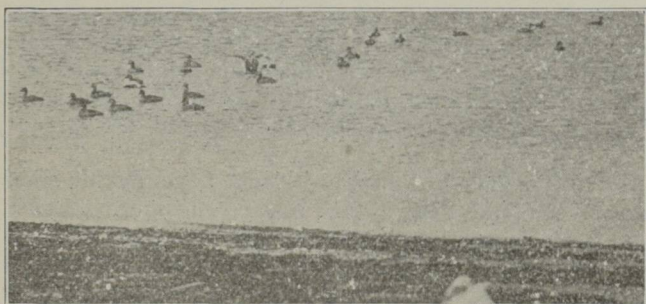
L'Île-aux-Basques

Histoire d'une petite île du fleuve Saint-Laurent

Par DAMASE POTVIN

Aucune histoire ne devrait être plus intéressante que celle des îles du fleuve et du golfe Saint-Laurent. Les petites aussi bien que les grandes. Que de faits historiques se sont passés sur ces petits coins de terre isolés et dont on connaît à peine le nom ! Et de combien de gracieuses et de terribles légendes n'ont-elles pas aussi été le théâtre ?

Nous possédons l'histoire de nos plus grandes îles,



Remarquable photographie prise de l'Île-aux-Basques d'un groupe de canards Eiders prenant leurs ébats dans le fleuve.

(Photo de L. Terrill, naturaliste de Montréal.)

comme l'Île d'Anticosti, l'Île-aux-Coudres, l'Île-aux-Grues, l'Île d'Orléans, et déjà cette histoire nous donne comme un avant-goût de celle des autres, les plus humbles, les plus petites, les ignorées, et qui n'ont pas encore été écrites.

L'on connaît à peine, disons-nous, le nom de la plupart de ces îles. On ignore où elles sont précisément situées, et pourtant, d'un grand nombre d'entre elles il est fréquemment question dans l'histoire nationale.

Que de choses il y aurait à raconter, par exemple sur l'Île-Verte, l'Île-Madame, la Grosse-Île, l'Île-Rouge, l'Île-aux-Basques, l'Île-aux-Oeufs, l'Île-aux-Massacre, les îles du Bic et tant d'autres jusqu'aux confins du Labrador, au Détroit de Belle-Île...

Voilà un peu plus d'un an l'on a beaucoup parlé d'une île minuscule perdue aux extrémités du Labrador. On ignorait, jusques-là, même le nom de la petite Île-Verte où a atterri le premier avion qui ait traversé l'océan de l'Ouest à l'est, le fameux "Bremen". Et pourtant, avant cet événement mondial dont elle servit de scène, la petite "Greenly Island" devait avoir une histoire puisqu'elle a possédé déjà un très important établissement de pêche dirigé par des Terreneuviens.

Ainsi en doit-il être de toutes les îles laurentiennes. Nous sommes sûrs que chacune, étudiée à part, fournirait matière à un très intéressant côté de la petite histoire. L'historique peut être courte, c'est vrai, mais chacune ne rappellerait-elle qu'un fait, une légende, qu'elle a droit de cité dans l'histoire nationale.

Voici, pour un autre exemple, les petites îles des

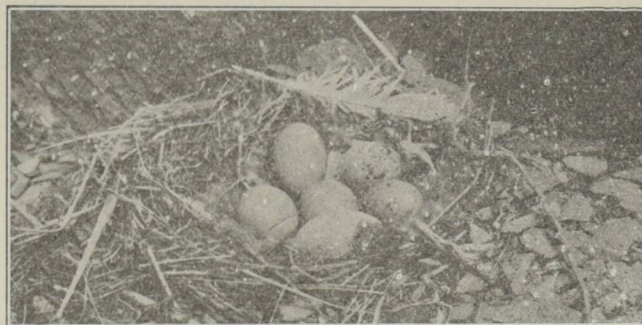
Razades situées en face de Trois-Pistoles. L'année dernière, l'on y installait une croix commémorant un événement qui fit grand bruit dans le temps — 1839 — alors qu'à peu près toute la population mâle de Trois-Pistoles à la chasse aux loups-marins sur les glaces, faillit périr quand ces dernières se mirent en mouvement vers le large, et fut sauvée sur les petites Razades. Voici également la petite Île-Saint-Barnabé, en face de Rimouski, où a vécu pendant trente-neuf ans, un original ermite, Toussaint Cartier, dont on ne sut jamais le secret de la vie. Mais nous n'en finirions pas de ces rappels de la grande et de la petite histoire dans les îles du fleuve et du golfe Saint-Laurent.

En voici une autre cependant sur laquelle nous voulons nous arrêter quelque peu. C'est une petite île de un mille et quart de longueur par 400 verges de largeur et dont la plus grande hauteur est de 130 pieds. Elle est située à la hauteur de l'embouchure du Saguenay, du côté nord, et non loin de Trois-Pistoles, du côté sud.

C'est l'Île-aux-Basques.

* * * *

Le 24 juin 1929, la Société Provancher d'Histoire Naturelle de Québec achetait de M. S.-C. Riou (1) avocat de la Rivière-du-Loup, cette historique petite Île-aux-Basques. La Société tenait à en faire l'achat à cause de ses souvenirs historiques et pour en faire un refuge d'oiseaux. En effet, cette île qui est très richement boisée, possède une faune qui a attiré l'at-



Un nid découvert sur l'Île des Razades, vis-à-vis Trois-Pistoles, et dans lequel, fait très rare en histoire naturelle, se trouvent des oeufs de goéland et des oeufs de canard Eider.

(Photo de L. Terrill, naturaliste de Montréal.)

tention des naturalistes. Parmi les oiseaux qui la fréquentent, on remarque le corbeau du nord, le pinson fauve, la fauvette rayée, tous oiseaux assez peu communs dans l'est du Canada.

Nous devons au Dr A. Déry, de Québec, l'un des plus dévoués animateurs de la Société Provancher, d'intéressantes notes historiques sur cette Île-aux-

(1) M. Riou est décédé à la Rivière-du-Loup le 12 courant.

Basques qui est très probablement le coin de terre du Canada dont l'histoire remonte au plus haut des temps.

L'Île-aux-Basques fut d'abord baptisée Ile-de-la-Guerre par Alphonse de Saintonge, pilote royal sous François Ier. Ses contours apparaissent pour la première fois sur la mappemonde d'Harlean en 1536, aussi sur celle de Descelliers en 1546, sur la mappe de l'Amérique du Nord publiée par Vallard en 1547, sur le planisphère de Descelliers en 1560, sur la mappe de Méreator en 1569, enfin, sur la carte de Samuel de Champlain "capitaine pour le Roy en la Marine", carte en son "vray méridien" faite par Champlain lui-même en 1632.

Sur la carte de la Nouvelle-France par N. Bellin, ingénieur hydrographe de la Marine sous le ministre Maurepas, 1744, l'Île-aux-Basques et l'Île-aux-Pommes sont nommées pour la première fois et bien réperées.

Voilà donc une petite île du fleuve Saint-Laurent qui a attiré de fort bonne heure l'attention des anciens cartographes et des découvreurs. Jacques Cartier en parle également dans les relations de ses voyages.

Disons qu'elle fut appelée Ile-de-la-Guerre parce que des sauvages de Donacona, — a raconté Donacona lui-même à Cartier — furent massacrés sur cette île par les indiens Toudamens, tribu des Etechemins qui habitait la rive sud, d'après Lighthall.

Pourquoi fut-elle appelée Ile-aux-Basques? Parce que les Basques, avant Cartier et du temps de Champlain, occupaient cette île pour y dépecer les baleines qu'ils capturaient à la hauteur du Saguenay et y extrayaient leur huile. Ces Basques ennuyaient même beaucoup le fondateur de Québec qui de concert avec la Compagnie de Montmorency chargea Raymond de la Ralde de les poursuivre et de les forcer à respecter leurs contrats.

Le Père Henri, S.J. dans la Relation des Jésuites, parle d'une touchante mission qu'il fit dans l'Île-aux-Basques. Ce missionnaire raconte, entre autres choses: "J'ai pris plaisir à visiter les fourneaux qu'ils — les Basques — y ont basté pour faire leur huyle. On y voit encore tout auprès de grandes costes de baleines qu'ils ont tuées."

Si, aujourd'hui, l'on ne voit plus de ces "costes de baleines", on peut y constater encore trois des fourneaux en pierre que les Basques "ont basté" et qui sont très visibles aujourd'hui. C'est ce qui donne à cette petite île une grande valeur historique. Elle a été reconnue comme telle, d'ailleurs, par la Commission des Monuments Historiques de Québec qui a fait placer sur la route nationale à Trois-Pistoles, une plaque sur laquelle on lit l'inscription suivante: "Sur l'Île-aux-Basques, on voit les vestiges des fourneaux construits par les Basques. Le Père Nouvel et ses néophytes Papinachois se retirèrent sur l'Île-aux-Basques, en 1664, pour se protéger des Iroquois."

En quittant les Ilets Saint-Jehan — Vieux Bic, — lors de son second voyage en 1535-36, Jacques Cartier mentionne dans ses relations: Biggar archiviste en chef fédéral en Europe, page 144:

"Nous appareillâmes dudit hable le premier de septembre pour aller vers le Canada. Et envyrons quinze lieues du dit hable à l'ouais surouaist, y a trois isles au parmy dudit fleuve le travers desquel-

les y a une rivière fort profonde et courante qui est le chemin du Royaume et Terre du Saguenay."

Par cette simple mention de Cartier, il est facile de reconnaître l'Île-de-la-Guerre, l'Île-aux-Pommes et l'Île-Verte, toutes trois en effet, à la hauteur de l'embouchure du Saguenay.

Egalement dans la relation du second voyage du Découvreur du Canada, on lit ce qui suit: — Biggar, page 177:

"Et fut par le dit Donacona montré au dit capitaine les peaux de cinq têtes d'hommes estendues sur des bois comme peaux de parchemins; et nous dit que c'étaient des *Toudamens* (Iroquois) de devers le Su qui leur menaient continuellement la guerre. Outre nous fut dit qu'il y a deux ans passés que le *Toudamens* les vinrent assaillir jusques dedans le dit fleuve à une "isle qui est le travers du Saguenay", où ils étaient à passer la nuit, tendans à aller à *Honguedo* (Gaspé) leur mener la guerre avec envyron deux cents personnes, tant hommes, femmes qu'enfants lesquels furent surpris en dormans dedans un fort qu'ils avaient fait, où mirent les dits *Toudamens* le feu tout alentour et comme ils sortaient les tuèrent tous, réserve cinq qui échappèrent."

M. J.-C. Taché, dans ses "Trois Légendes de mon Pays" prétend bien à tort que ce massacre raconté par le chef Donacona à Cartier eut lieu dans l'Île du Bic. M. l'abbé J. Michaud soutient cette prétention dans son "Histoire de la Métapédia", tandis que feu Charles A. Gauvreau, ancien député de Témiscouata, dans son opuscule "Au Bord du Saint-Laurent", prétendant rectifier l'erreur de M. Taché, soutient que ce massacre eut lieu dans l'Île-Verte. Ce serait plus certain que dans l'Île du Bic, mais ce n'est pas encore exact.

Cette Isle "qui est le travers du Saguenay" et dont parle Jacques Cartier a été parfaitement localisée comme étant l'ancienne Ile-de-la-Guerre, suivant la Boussole Géographique de Jean Fonteneau dit Alphonse de Saintonge, capitaine-pilote de François Ier. Or, l'Île-de-la-Guerre telle que précisée par Alphonse de Saintonge, ne peut être autre que l'Île-aux-Basques.

Dans sa "Cosmographie avec l'Espère et Régime du Soleil et du Nord", complétée le 24 mai 1544. — Appendice 2, page 292, "Voyages de Jacques Cartier", par Biggar, — Alphonse de Saintonge dit:

"L'Isle de Raquelay — L'Île du Bic — et l'entrée du Saguenay sont l'est et l'ouest, l'île-de-Raquelay et l'Île-de-la-Guerre sont l'est norest et ouest sur-ouest et y a en la route 12 lieues."

A la page 293 du même ouvrage, on lit encore:

"L'entrée du Saguenay et l'Île-de-la-Guerre sont nord norouest et su suest; et y a de l'un à l'autre trois lieues."

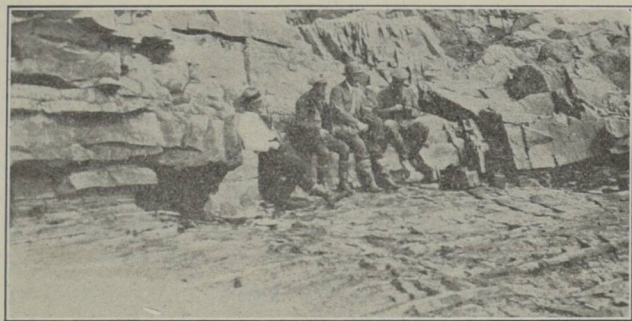
Preuve de la justesse des observations faites par ce pilote consciencieux qu'était Alphonse de Saintonge, l'Île du Bic gît dans le fleuve par le 48ème degré 25, et Saintonge, avec les primitifs instruments du temps, donne 48 degrés 1/2 de la hauteur du Pôle arctique.

Or, c'est dans ces parages que longtemps avant Jacques Cartier et du temps du Découvreur comme, plus tard, du temps de Champlain, les Basques venaient chasser la baleine. Dans "Gens de Mer" publié dans le "Canada Français" — 1888 — par feu le Dr N. E. Dionne, on lit ce qui suit:

"Vers 1620, les Basques, "gens sans aveu" étaient

rois et maîtres dans le Saint-Laurent, à la hauteur du Saguenay; traite à la fourrure illégale, chasse à la baleine avec felouque armée, à tel point que Champlain en était fort ennuyé. La Compagnie de Montmorency chargea de concert avec Champlain, Raymond de la Ralde de faire respecter leur charte et il se mit à leur poursuite."

Dans son Histoire de la Nouvelle-France, le Père Charlevoix dit:



Un aspect des bords de l'Ile-aux-Basques qui est située vis-à-vis l'embouchure du Saguenay du côté nord, et vis-à-vis Trois-Pistoles, du côté sud.

(Photo de L. Terrill, naturaliste de Montréal.)

Vol. 5, page 97:

"Tout ce pays — les parages du Saguenay, — est plein de marbre mais sa plus grande richesse serait la pêche à la baleine. En 1705, à la fin du mois d'août, étant mouillé avec le "Héros" dans ce même endroit, — Tadoussac — je vis quatre de ces poissons qui, entre tête et queue étaient presque la longueur de notre vaisseau. Les Basques ont fait autrefois cette pêche et on voit encore sur cette isle qui porte leur nom et qui est un peu plus bas que l'Ile-Verte, des restes de fourneaux et des costes de baleines."

Les Basques abandonnèrent, dit-on, la pêche à la baleine pour s'adonner exclusivement au commerce des pelleteries qui demandait moins de dépenses, moins de fatigues, où l'on courait moins de dangers et dont les profits étaient plus considérables et plus prompts.

Il serait possible aussi que les Basques aient abandonné cette chasse, du moins dans les parages du Saguenay, pour la bonne raison que les baleines elles-mêmes avaient, en partie, quitté ces lieux. Ils étaient pourtant si bien équipés sur l'Ile-aux-Basques et la chasse y était si facile. En effet, les baleines, tuées à la hauteur du Saguenay, étaient à peu près entraînées par le courant jusque dans une anse de l'île où l'on n'avait ensuite qu'à les dépecer.

La baleine a-t-elle été quelque peu éloignée des parages de l'Ile-aux-Basques par l'espadon? Ce serait possible. Ce poisson acanthoptère, que l'on ne voit plus nulle part, ni dans le fleuve, ni dans le golfe, faisait, au temps du Père Charlevoix, une guerre cruelle aux baleines qu'il forçait à fuir au loin quand il avait percé le dos du cétacé de son redoutable épéron. Le Père Charlevoix dans son "Journal d'un Voyage fait par ordre du Roy dans l'Amérique Septentrionale" publié en 1721, décrit même un combat entre une baleine et un espadon. Il prétend que le combat d'une façon générale, dure "jusqu'à ce que

l'espadon perde de vue la baleine qui bat toujours en retraite et qui nage mieux que lui à fleur d'eau".

Quoiqu'il en soit, les Basques abandonnèrent les parages du Saguenay et il n'apparaît pas qu'ils aient continué leur chasse dans le Golfe ou ailleurs dans le fleuve puisque, plus tard, des droits de pêche exclusifs à la baleine ont été concédés dans le Golfe non plus aux Basques, mais à des Canadiens, entre autres, à Hilaire Brideau, en 1733, par l'intendant Hocquart, et en 1747, à M. La Fontaine de Belcour, membre du Conseil Supérieur, homme de grande entreprise, mais qui manquait d'esprit de suite dans ses nombreux projets et qui obtint de MM. de la Jonquière et Bigot, les droits exclusifs de la pêche à la baleine "avec des rets" sur la côte du Labrador.

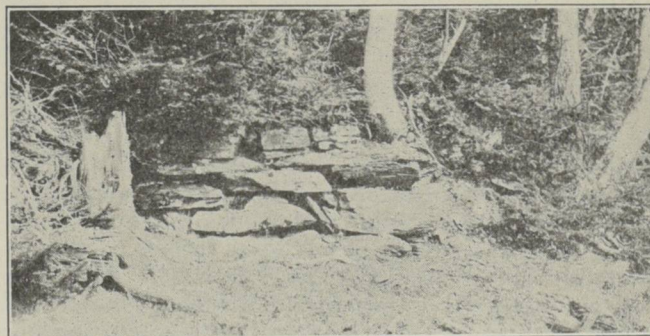
Mais revenons à notre petite Ile-aux-Basques.

* * * *

Un autre souvenir historique d'un ordre différent s'y rattache.

L'événement nous est raconté par le père Henri Nouvel, S. J., l'un des plus héroïques missionnaires jésuites de cette partie du Domaine du Roy, qui, dans la Relation des Jésuites de 1664 — page 10, — raconte:

"Le 22 avril, les glaces ayant fondu en partie, nous allâmes par terre où nous avons laissé notre chaloupe. Lorsque nous entrâmes dans les bois, nous la trouvâmes toute couverte de neige. Il fallut trois jours pour la mettre en état. En suite de quoi, nous nous embarquâmes pour l'Isle aux Basques où nous arrivâmes au travers des glaces, dans un jour. Cette isle qui n'est esloignée du costé du sud que de 2 lieues et de sept du costé du nord est bien agréable. Elle n'a qu'une lieue de longueur et demi-lieue de largeur; elle porte le nom de l'Isle aux Basques à



Vue extérieure de l'un des trois fourneaux de pierres que l'on voit encore sur l'Ile-aux-Basques et dans lesquels, au temps de Jacques-Cartier, les Basques qui venaient chasser la baleine à la hauteur de l'embouchure du Saguenay, extrayaient leur huile.

(Photo de L. Terrill, naturaliste de Montréal.)

raison de la pesche de baleines que les Basques y faisaient autrefois. J'ai pris plaisir à visiter les fourneaux qu'ils y ont basti pour faire leur huyle, on y voit encore tout près de grandes costes de baleines qu'ils y ont tuées.

"Et ce fut à cette isle où la Providence de Dieu nous conduisit pour y passer la quinzaine de Pâques et où nos sauvages ont donné des marques de leur piété. A peine eus-je marqué un lieu pour y dresser

une chapelle que d'abord les hommes courent à leurs haches pour couper du bois nécessaire à la fabriquer et les femmes et les filles ramassent les branches de pin pour la paver, tapisser et couvrir. Nous n'eûmes besoin que d'un jour pour la mettre en état d'y faire nos prières.

“Le Jour de Pâques au midi, il y eut grand festin à la sagamité faite de blé d'Inde bouilli que le père avait envoyé quérir sur l'Isle-Verte, laissé là au commencement de l'hiver, de graisse et de viande d'original fumé. On y mangea aussi un paquet de langues d'original, don d'un sauvage au père. Après chansons, sermon, harangues et réjouissances, il fallut sortir de l'Isle.

“Mais avant que de sortir de l'Isle aux Basques, pour passer du costé du Nord, je rendys les derniers devoirs au corps d'une petite fille qui était morte depuis deux mois. Son père qui était Montagnez fut bien aise qu'elle fut ensevelie dans nostre chapelle, et devant une grande Croix que nous avons plantée, vendredi Saint, vis-à-vis la porte.

Et le Père Nouvel, en route pour le Pays des Papinachois, sur la côte nord, continue :

“Ayant laissé les Montagnez qui avaient hiverné avec nous, dans l'Isle des Basques, je passay du costé nord avec les Papinachois, à la faveur d'un beau jour que Dieu nous donna pour faire nostre traite d'environ sept lieues. Nous abordâmes à Esseigou — les Escoumins — rivière célèbre à cause du grand nombre de saulmons qu'on y prend dans la belle saison de pesche.”

Le Père Henri Nouvel fut l'apôtre de cette partie du pays qui devait comprendre, un peu plus tard, la Seigneurie des Trois-Pistoles qui a été concédée à Denis de Vitré, le 6 janvier, 1687, spécialement pour la pêche, avec les îles des environs, y compris l'Isle-aux-Basques. Le Père Nouvel fit à l'Isle-Verte une importante mission au mois de novembre 1663, alors que cette île n'était qu'un endroit de pêche et de chasse connue des sauvages seuls, malgré que le Père Gabriel, un autre missionnaire Jésuite, y eut fait quelques courses apostoliques avant le Père Nouvel.

Quoiqu'il en soit, quand le Père Nouvel y arriva, le 24 novembre, 1663, il y trouva soixante-huit sauvages “tant Papinachois que d'autres nations” qui étaient enfermés dans un fort de pieux à cause de la découverte qu'on avait faite d'un “cabanage” d'Iroquois, non loin de là, sur la terre ferme. Cette mission sur l'Isle-Verte dura dix jours et le Père Nouvel raconte qu'il y éprouva de grandes consolations, ayant baptisé six enfants et un capitaine Papinachois “dans une petite chapelle qu'on y dressa”.

* * * *

Maintenant à quand remonte la colonisation de cette partie de la Nouvelle-France. Voici quelques notes à ce sujet extraites du “Bulletin des Recherches Historiques”, numéro d'août 1918 :

Le 6 janvier 1887, MM. de Denonville et Bochart de Champigny accordaient à M. Denys de Vitré “deux lieues de front le long du fleuve Saint-Laurent du côté du sud à prendre depuis la concession du sieur de Villemay (suivant son titre de l'Isle-Verte) en descendant le dit fleuve Saint-Laurent, la rivière des Trois-Pistoles comprise et les îles qui se trouvent dans les deux lieues de la présente concession sur

deux lieues de profondeur, même l'Isle-aux-Basques, si elle se trouve dans la dite quantité concédée.”

Le premier titre de propriété de l'Isle-aux-Basques date donc de 1687. La concession de la seigneurie des Trois-Pistoles était faite en fief, seigneurie et justice, selon les conditions ordinaires du temps. Le bref de confirmation de cette nouvelle seigneurie fut donné par le Roi le 1er janvier 1688. On l'appelait d'abord la seigneurie de la Rivière Trois-Pistoles, mais elle est devenue la Seigneurie des Trois-Pistoles.

Le 13 novembre 1688, M. Vitré louait sa propriété, aux charges, clauses et conditions portées dans son titre de concession, à Denis Riverin, directeur de la Compagnie du Nord, demeurant à Québec, “moyennant le prix et somme de cent livres de rente annuelle que l'acheteur s'engageait à payer par chacun an au vendeur en son hôtel à Québec.” Le contrat fut passé devant Mre Rageot et le loyer devait durer neuf années consécutives.

Le 15 mars 1696, M. de Vitré échangeait sa seigneurie des Trois-Pistoles avec Jean Rioux, habitant de l'Isle Saint-Laurent, (Isle d'Orléans) pour sa terre et habitation sise et située en l'Isle Saint-Laurent, paroisse Saint-François, de trois arpents de front sur le fleuve Saint-Laurent sur toute sa profondeur qu'elle pouvait avoir jusqu'au milieu de l'Isle. M. de Vitré cédait sa seigneurie avec tous les droits et obligations de l'acte de concession du 16 janvier 1687. Il s'engageait, en outre, à donner à Rioux une chaloupe biscayenne avec ses agrès, cables, voiles, grappins, prête à faire voile pour aller au dit lieu dans la rivière Trois-Pistoles. Cet acte d'échange fut passé devant Mre Chambalon à Québec, le 16 mars, 1696. (1)

Le nouveau propriétaire de la seigneurie de Trois-Pistoles arriva à ce dernier endroit le 10 juin 1697 pour y demeurer avec sa femme et ses fils. Il fut le premier colon et le fondateur de Trois-Pistoles.

L'Isle-aux-Basques porte le numéro 54 du cadastre seigneurial de feu Eloi Riou, seigneur primitif de Trois-Pistoles, Charles H. Têtu & Cie fut le premier censitaire du seigneur Riou avec rente annuelle de un louis, dix chelins et six deniers, ce qui en monnaie actuelle, représente \$6.10. Mais la Compagnie Têtu transféra l'Isle-aux-Basques à Magloire Dubé, de Trois-Pistoles. Celui-ci décida d'y établir une ferme avec maison et grange. Des animaux domestiques, vaches et moutons, y furent transportés et un M. Bernier fut le fermier de Magloire Dubé. Bernier y installa sa famille et y hiverna deux années. La maison était bâtie au “bout d'en haut” qui était défriché. Pour des raisons que l'on ne connaît pas, cette ferme fut abandonnée. Jusqu'en 1900, on allait visiter la maison de l'Isle-aux-Basques. C'était une grande construction blanche au toit en bardeaux peints en rouge. Elle servit longtemps de refuge aux chasseurs qui venaient à l'automne. On y voit encore l'emplacement que la brousse envahit de jour en jour de même que la partie défrichée de l'île.

Après Magloire Dubé, les divers propriétaires de

(1) Charles Denys, sieur de Vitré, de la Trinité, Conseiller du Conseil Souverain, est mort en 1703.

L'Ile-aux-Basques ont été Alice Gauvreau, de St-Jean-Baptiste de l'Ile-Verte, épouse séparée de biens d'Elias Mailloux. L'Ile fut ensuite vendue, le 27 juin 1888, par le shérif et le Dr Damase Rossignol de la Rivière-du-Loup en devint le propriétaire. Ce dernier la revendit à M. J.-Alphonse Lavigne, de Trois-Pistoles, le 5 septembre 1888; elle fut achetée de M. Lavigne par Louis Paradis, le 24 janvier 1907; puis, le 29 janvier 1907, elle fut vendue par M. Louis Paradis à M. S.-C. Riou, avocat de la Rivière-du-Loup.

Enfin, le 24 juin, 1929, M. S.-C. Riou vendait l'Ile-aux-Basques à la Société Provancher d'Histoire Naturelle de Québec. La vente était payable aux héritiers de feu Eloi Riou, ancien seigneur de Trois-Pistoles. Par un ordre en conseil passé par le Conseil Exécutif de la province, au mois de juillet de la même année, l'Ile-aux-Basques échappait à toute tentative de prospection au point de vue minier.

Par une coïncidence que nous tenons à signaler, l'abbé Provencher, patron de la Société du même nom, qui a acquis l'Ile-aux-Basques, a visité plusieurs fois cette île, alors qu'il était curé de Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-Verte.

Nous avons déjà rapporté que la Commission des Monuments Historiques de Québec a posé sur la route de Trois-Pistoles, une plaque signalant aux passants la valeur historique de l'Ile-aux-Basques. Nous ajouterons que les fourneaux des Basques que l'on voit dans l'Ile sont très bien conservés et qu'ils devraient être un objet de curiosité remarquable pour les touristes. Il n'y a pas de doutes que des fouilles dans cette petite île du Saint-Laurent conduiraient à la découverte d'intéressantes reliques dont l'origine remonte à la découverte du Canada. Aussi bien la pose d'une plaque historique dans l'Ile même s'impose si nous voulons attirer l'attention de nos visiteurs dans cette partie trop ignorée de la province.

NUMÉRO DE NOËL

A l'occasion de la Noël prochaine, "Le Terroir" publiera un numéro spécial augmenté, bien illustré avec page inédite de musique, — paroles et harmonisation de deux compatriotes, — contes de Noël, nouvelles exclusives, etc. Il sera livré au milieu de décembre et déposé à la même date, dans les dépôts de Montréal, Québec et ailleurs.

L'éditeur, de même que la rédaction du Terroir, veulent causer une agréable surprise à leurs lecteurs, à cette occasion. Que chacun y pense donc en temps voulu et qu'il s'en procure quelques copies de plus pour adresser aux parents et amis, qui n'y sont pas abonnés, afin de les amener à souscrire un abonnement à notre revue.

Notre province est envahie par les magazines étrangers, et notre mentalité se déforme graduellement. Il faut que nos populations aient un contrepoison. Le Terroir est cent pour cent canadien et il prêche l'attachement à nos coutumes, nos traditions, nos pratiques religieuses.

Notre oeuvre peut et doit s'améliorer. Pour y arriver, nous avons besoin de tous les amis de la bonne cause que nous soutenons.

Cet appui, nous le réclamons. Cette assistance, nous la demandons. De grâce, assistons-nous !

Un abonnement, c'est en somme, peu de chose, mais quand il est multiplié par des centaines et des milliers, alors il devient une force.

Pour nous affirmer dans tous les domaines il nous faut :

- 1o Avoir confiance en nous;
- 2o Augmenter nos connaissances;
- 3o Former des compétences.

Le Terroir, en plus, prêche la fierté nationale. Aidez-nous à être de plus en plus fier de notre oeuvre. Lisez notre numéro de Noël.

LA REDACTION.

Différents desserts à la gelée "SUPREME"

POUR FAIRE UNE GELÉE ORDINAIRE

Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" dans une chopine d'eau bouillante. Versez dans un moule et mettez dans une glacière, ou au froid. En été, réduisez de $\frac{1}{4}$ de tasse la quantité d'eau. N'employez pas de moules en fer-blanc. Quand la gelée est prise, placez le moule dans l'eau chaude un instant et renversez sur un plat. La gelée "SUPREME" conserve toujours sa qualité, même si elle durcit dans le paquet.

GELÉE AUX FRAISES

Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4 oz) de gelée aux fraises "SUPREME" dans une chopine d'eau bouillante. Versez dans un moule une partie de cette gelée et mettez au froid. Lorsque cette gelée est presque ferme, placez dessus une couche de fraises fraîches ou en conserves. Prenez le reste de la gelée et versez sur les fruits. Déposez sur un plat et garnissez de fruits frais. Servez seul ou avec de la crème fouettée, aromatisée à l'essence de vanille "SUPREME".

COCKTAIL AUX FRUITS

Coupez des fruits frais ou conservés, déposez dans des verres et saupoudrez de sucre. Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" à l'orange ou au citron dans une demi chopine de liquide. Quand la gelée commence à épaissir, versez-la sur les fruits et laissez refroidir. Mettez dessus de la crème fouettée et servez.

SALADE AUX FRUITS

Coupez en petits morceaux une orange, une banane, ajoutez-y quelques cerises. Mettez dans un moule et saupoudrez de sucre. Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" à l'essence désirée, mettez refroidir. Battez lorsque la gelée est froide mais encore liquide jusqu'à la consistance de la crème fouettée. Versez sur les fruits, mettez refroidir une demi heure et servez.

SORBET "SUPREME"

Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" aux framboises dans une chopine d'eau bouillante. Quand elle est refroidie mais encore liquide, remplissez aux deux-tiers, des verres à sorbets et mettez au froid. Faites alors dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4 oz) de gelée aux ananas, laissez refroidir jusqu'à la consistance de la crème fouettée, remplissez les verres, garnissez avec des noix hachées ou des cerises et servez.

DÉLICIEUSE GELÉE AUX ORANGES

Faites dissoudre dans une chopine d'eau bouillante $\frac{3}{4}$ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" à l'orange. Mettez-en la moitié dans un moule, laissez refroidir, couvrez de tranches d'oranges et versez de la gelée. Mettez refroidir de nouveau, enlevez du moule garnissez de tranches d'oranges et servez avec une crème fouettée aromatisée à l'essence d'orange "SUPREME".

GELÉE AUX ANANAS ET AUX FRAMBOISES

Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" au citron dans une demi chopine d'eau bouillante, ajoutez une demi chopine de jus d'ananas en conserves. Lorsque ce mélange sera froid mais encore liquide battez jusqu'à la consistance de la crème fouettée. Ajoutez en remuant légèrement deux ou trois tranches d'ananas coupées en petits morceaux. Versez dans un moule carré, le remplissant à moitié. Faites dissoudre, $\frac{3}{4}$ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" aux framboises dans une demi chopine d'eau chaude, ajoutez-y une demi chopine de jus de framboises fraîches ou en conserves, battez lorsque ce sera refroidi. Ajoutez les fruits. Versez dans le moule après que la gelée au citron sera devenue bien ferme. Servez avec de la crème fouettée aromatisée à l'Essence de Fraise "SUPREME".

Fabriquées par:

Les Essences "SUPREME", Enrg.

QUEBEC

La fête de l'arbre

Par ANDRÉ DUMAS

Qui tue un arbre tue un homme! dit la sagesse orientale, mais les hommes ont longtemps ignoré cet adage. Défricher, déboiser, leur semblait l'oeuvre essentielle de toute civilisation, et, pendant des siècles et des siècles, par millions et par myriades, les arbres ont été massacrés.

Excusons nos lointains aïeux qui, du jour qu'ils possédèrent une hache de pierre ou de bronze, livrèrent à la forêt une guerre sans merci. Quand leurs taillis ne leur suffirent plus, ils bâtirent leurs premières huttes, quand de chasseurs qu'ils étaient, ils devinrent cultivateurs et pasteurs, ils durent bien s'ouvrir de larges clairières pour éloigner les fauves, s'assurer des champs et des pâturages. Et, pour défendre un sol durement conquis, ils luttèrent, pied à pied, contre la forêt envahissante.

La guerre a continué, sans trêve, des temps antiques aux temps modernes. Alors même qu'il disposa de plus de terre qu'il n'en pouvait ensemer, l'homme resta l'ennemi de l'arbre par ignorance et par cupidité. Le déboisement des plaines gagna les vallées et les montagnes. La forêt, qui féconde le roc, préserve des avalanches, retient les neiges, attire les pluies, enfante les sources, régularise le cours des eaux, rend à l'atmosphère par ses feuilles l'humidité qu'elle puise par ses racines, absorbe l'acide azotique de l'air pour nous laisser l'oxygène, la vieille forêt ancestrale se vit condamnée à mort. Qu'un hobereau perde un peu trop d'argent sur le tapis vert, les chênes séculaires sont jetés à la scierie comme le bétail à l'abattoir. Résultat : les pays déboisés perdent leur richesse et leur parure. La mortalité s'accroît et la natalité diminue. Quelques millénaires encore de vandalisme et les derniers hommes périront avec les derniers arbres. Sec, aride et craquelé, notre vieux globe, chauve de toutes ses frondaisons, n'offrira plus qu'un paysage lunaire.

Chateaubriand, traversant un des sites les plus vantés jadis du Péloponèse, ne trouva que des sources tarries et des guérets abandonnés. Lamartine, ne découvrant de l'Acropole que des collines nues, songea tristement à la vue que Platon devait avoir quand les flancs des montagnes étaient tapissés de forêts. Renan ne rencontra qu'un pays désert dans la verte et riante Galilée, qui fut le vrai pays du *Cantique des Cantiques*. Golconde, qui fut la merveille de l'Asie, n'offrit à Pierre Loti qu'une plaine de cendres semée de pierres en déroute, d'éboulements de toutes sortes. Et, sans aller si loin, Michelet, du cirque de Julier, avait jeté un cri d'alarme, prévoyant l'écroulement futur de ce grand mur des Alpes. Pour lui, le grand coupable est l'homme, dont la hache a détruit la barrière vivante qu'ont longtemps respectée nos aïeux.

Frappés d'un péril que toutes les législations forestières n'arrivaient pas à enrayer, les Etats-Unis, en 1872, ont institué l'Arbor Day. Chaque année, chaque membre d'une ligue qui compte d'innombra-

bles adhérents doit planter un arbre de sa propre main. Des ligues et des fêtes analogues furent créées au Canada, en Afrique, en Italie, en Suisse, en Belgique, en Espagne, qui n'oublie point qu'un de ses rois défendit d'abattre un arbre avant d'en avoir planté deux. En France, les premières fêtes de l'arbre furent célébrées dans les Alpes, dans les Vosges et dans le Jura. Assez fréquentes, maintenant, dans nos provinces, elles sont, le plus souvent, des fêtes scolaires. Le culte de l'arbre, c'est aux enfants d'abord qu'il faut l'inculquer.

Rendons cette justice aux poètes : ne prenant à l'arbre que ses chansons et son ombre, ils ont toujours été ses vrais amis. Les frémissements du hêtre, la musique aérienne du sapin, l'odeur balsamique du tilleul, le petit bruit d'argent que fait le peuplier n'ont cessé d'inspirer nos Virgiles. Tous ont partagé l'indignation de Ronsard, maudissant les bourreaux de la forêt de Gastine :

Ecoute, Bûcheron, arrête un peu le bras!

Le poète des *Poèmes Barbares* s'est écrié à son tour, prophétisant la destruction même des forêts tropicales :

*O Forêt! Ce vieux globe a bien des ans à vivre;
N'en attends point le terme et crains tout de demain,
O mère des lions, ta mort est en chemin,
Et la hache est au flanc de l'orgueil qui t'enivre.*

*Comme une irruption de fourmis en voyage
Qu'on écrase et qu'on brûle et qui marchent toujours,
Les flots t'apporteront le roi des derniers jours,
Le destructeur des bois, l'homme au pâle visage.*

C'est un poète, André Theuriet, qui a dit : "Un peuple sans forêts est un peuple qui meurt." C'est un poète, Jean Lahor, qui fonda une Société pour la protection des paysages de France.

La plupart de nos vieilles chansons populaires sont nées, entre un bois et un verger quand l'aubépine verdoyait et qu'un rossignol chantait sur la plus haute branche :

*Derrière' chez nous, y a-t-un vert bocage.
Le rossignol il y chant' tous les jours.*

*Derrière' chez nous, y a-t-une fontaine
Où sur un frên' nos deux noms sont gravés.*

Et dans le refrain, ô gué! qui termine beaucoup de ces chansons, Chateaubriand crut voir une déformation du fameux cri : *O gué! l'an neuf!* dont les fêtes druidiques faisaient résonner les forêts.

Le Roman de la Rose et *Le Roman de Renart* se situent naturellement dans un verger et dans un bois. La forêt de Brocéliande fut l'asile enchanteur de Vi-

viane et de Merlin, et de tout temps, avec leurs clairs bouleaux, qui ont des blancheurs d'épaules, avec leurs bruissements de feuilles qui semblent des froissements de robes ou de longs chuchotements, les grands bois furent le domaine des dryades et des fées. La forêt est l'indispensable décor de nos contes les plus poétiques comme *Le Petit Poucet*, *Le Petit Chaperon Rouge* et *La Belle au Bois Dormant*.

Les poètes d'avant Malherbe, et même ses contemporains, ont aimé les arbres et les ont chantés. *Le Bocage Royal*, de Ronsard; *Les Jeux Rustiques*, de du Bellay; *Les Amours*, de Remy Belleau; *Les Bergeries*, de Desportes; *Les Foresteries*, de Vauquelin de la Fresnaye; *Les Soupirs*, d'Olivier de Magny; *Les Odes*, de Théophile de Viau, de Tristan L'Hermite et de Maynard, ont une exquise fraîcheur de bois et de fontaines. Tous ont dit, comme Saint-Amant :

*Que j'aime ce marais paisible!
Il est tout bordé d'alisiers,
D'aulnes, de saules et d'osiers
A qui le fer n'est point nuisible.
Les nymphes, y cherchant le frais,
S'y viennent fournir de quenouilles...*

A part La Fontaine, pour qui les arbres vivaient autant que les animaux, nos grands classiques n'étaient pas les poètes de la nature. Tous, pourtant, ont fait le même rêve :

Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais.

Boileau a fait cet aveu :

*Ce n'est que dans les bois, propres à m'exciter,
Qu'Appollon, quelquefois, daigne encor m'écouter.*

Et, dans le vers immense de Phèdre :

Dieu! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!

Racine exhale le même soupir que le bon fabuliste dans *Le Songe d'un Habitant du Mogol* :

Oh! qui m'arrêtera sous vos calmes asiles!

Au XVIII^e siècle, l'abbé de Chaulieu, le chevalier de Bernis, Gentil-Bernard, Ducis, Berquin, Florian, évoquant moins des bois que des bosquets, firent l'éloge des vertes solitudes et peignirent en vers aimables des paysages souvent conventionnels. Après eux, le divin et païen André Chénier aima les bois sacrés comme les avait aimés Théocrite.

Mais ses chantres les plus inspirés, l'arbre les trouva chez les Romantiques, qui devaient à Jean-Jacques un si profond sentiment de la nature. C'était parmi les *vastes asiles des bois*, dont il aimait le *silence austère*, que Vigny voulait rouler sa maison du berger. L'âme éolienne de Lamartine palpita à tous les souffles comme les cèdres du Liban, et son Jocelyn, parmi les forêts vierges de Valneige, se baigne aux sources de la vie. Victor Hugo, aussi bien que de la mer immense, est le poète de la forêt innombrable. Il capte tous ses parfums, tous ses reflets, tous ses mystères, toutes ses voix tendres ou solennelles. Les arbres de Villequier participent à son deuil comme ceux qui dominent la Bièvre furent les confidentes de ses amours.

C'est que ces grands lyriques ne peuvent croire à l'indifférence de la nature. La forêt, riante ou grave, qui chante au printemps et pleure à l'automne, a pour eux une âme presque humaine et s'associe à leurs émotions. Elle leur parle, les écoute et gardera leur souvenir. Musset ne demandait qu'un saule pour abriter son dernier sommeil; Victor Hugo n'espérait que quelques chênes et quelques hêtres :

*Forêt! c'est dans votre ombre, dans votre mystère,
C'est sous votre branchage auguste et solitaire
Que je veux abriter mon sépulcre ignoré,
Et que je veux dormir quand je m'endormirai.*

Le Parnasse, évoquant toute une végétation mystérieuse et pittoresque, nous conduisit, avec Leconte de Lisle et Léon Dierx, sous les baobabs, les silaos, les tamariniers et les lianes épaisses de pays inexplorés. Mais le sentiment de la nature se renouvelle avec les Symbolistes. Ils ne disent plus, comme les Romantiques, qu'elle partage nos joies et nos deuils, mais ils l'utilisent pour traduire leurs nostalgies confuses et leurs secrètes aspirations. Ces *forêts de symbolés* dont parla Baudelaire leur offrent un choix infini d'allégories et d'images pour, par *correspondances*, tout ce que les mots ne peuvent exprimer. C'est ainsi que M. Henri de Régnier nous ouvrit une merveilleuse forêt de songe, pleine de clartés subites et de mirages, frémissante et profonde comme son propre cœur.

L'école Romane, rompant avec le Symbolisme, s'éprend d'ordre, de mesure et de clarté, renoue la tradition grécolatine, s'inspire de Théocrite et d'Ovide, mais se plaît au jeu des archaïsmes, et ses clairs sous-bois sont un peu trop hantés de nymphes et de sylvains. Par bonheur, après avoir beaucoup cherché, le pur Moréas des *Stances* s'était défait de toute cette froide mythologie :

*Quand pourrai-je, quittant tous les soins inutiles
Et le vulgaire ennui de l'affreuse cité,
Me reconnaître enfin, dans les bois, frais asiles,
Et sur les calmes bords d'un lac plein de clarté!*

Mais, depuis que les poètes régionalistes, sans se réclamer d'aucune école, célèbreront simplement leur pays natal, la poésie de l'arbre a pris un accent plus personnel et plus intime. Venus de toutes les provinces, Rollinat, Fabié, Vicaire, Charles Frémine, Paul Harel, Lucien Paté, Pierre de Nolhae, Louis Mercier, Hugues Lapaire, Charles Brun, Arsène Vermeuzet, Auguste Dupouy et beaucoup d'autres ont chanté d'une voix émue leurs chênes, leurs pommiers, leurs châtaigniers, leurs frênes, leurs sapins et leurs oliviers.

A l'heure présente, les poètes de l'arbre sont plus nombreux qu'ils ne l'ont jamais été. Voici, parus d'hier, *Les Pins et les Cyprès*, de Louis Pize; *Les Foresteries*, d'André Mary; *Les Branches Lourdes*, de Léon Bocquet; *La Rumeur des Pins*, de Jean Lebrau; *La Forêt Enchantée*, de René Fernandat. Fernand Mazade nous donna *Les Arbres d'Hellade*; Joachim Gasquet, *L'Arbre et les Vents*. Presque aucun recueil où quelque sycomore ne se penche sur une rivière, où ne frissonne quelque érable aux feuilles tridentées. C'est peut-être que notre vie trop citadine nous donne la nostalgie de la forêt. Nous rêvons, sur

le pavé des villes, à la fraîcheur opaque des bois. Horace était scribe, à Rome, chez un prêteur, quand il soupirait avec mélancolie : "*O rus, quando ego te aspiciam?*"

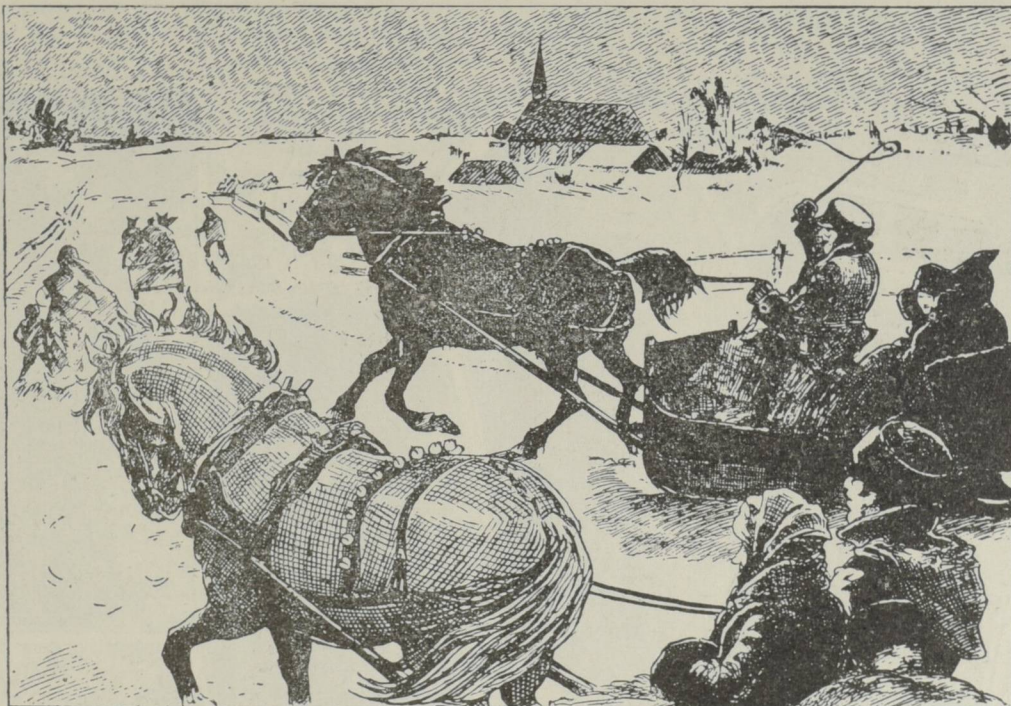
Colbert a dit, un jour : "La France périra faute de bois." Mais il songeait à ses navires. Les savants, les économistes défendent aujourd'hui nos richesses forestières par raison et par utilité. Les poètes aiment les arbres parce qu'ils symbolisent, comme la poésie, tout ce qui est peut-être le plus indispensable sans donner de profit immédiat. Ils les aiment parce qu'ils sont beaux, nobles, harmonieux et tout vibrants d'oiseaux et de feuilles. Ils les aiment parce qu'ils sont bons et donnent leurs fleurs, leurs fruits et leurs branches sans rien demander en échange. Ils les aiment parce qu'ils sont braves et se tiennent aux avant-postes, sous la tempête, pour nous préserver de l'ouragan. Ils les aiment parce qu'ils sont sages et vivent à l'écart de nos agitations et de nos haines dans la

tranquillité pensive des vieillards. Ils les aiment parce que les forêts ont été les premiers sanctuaires, que leurs hautes futaies ont l'élan des voûtes gothiques, que nous ne pouvons pénétrer sous leurs nefs sans ressentir un émoi religieux. Professeurs de patience, d'énergie tranquille et de recueillement, les grands arbres pacifiques ne donnent que de bons conseils. Ils apprennent à n'aimer que ce qui dure. Un pays sans arbres perdrait sa poésie et sa vertu.

Vérité enfin comprise! Les fêtes de l'arbre se multiplient. Cette semaine encore, le Congrès de l'Arbre et de l'Eau, avec le concours du Touring-Club, en donnait une dans le Limousin. Pour associer les Muses à ces fêtes, nous réunirions sans peine des bibliothèques de poèmes. Groupons au moins les hommages de quelques poètes contemporains.

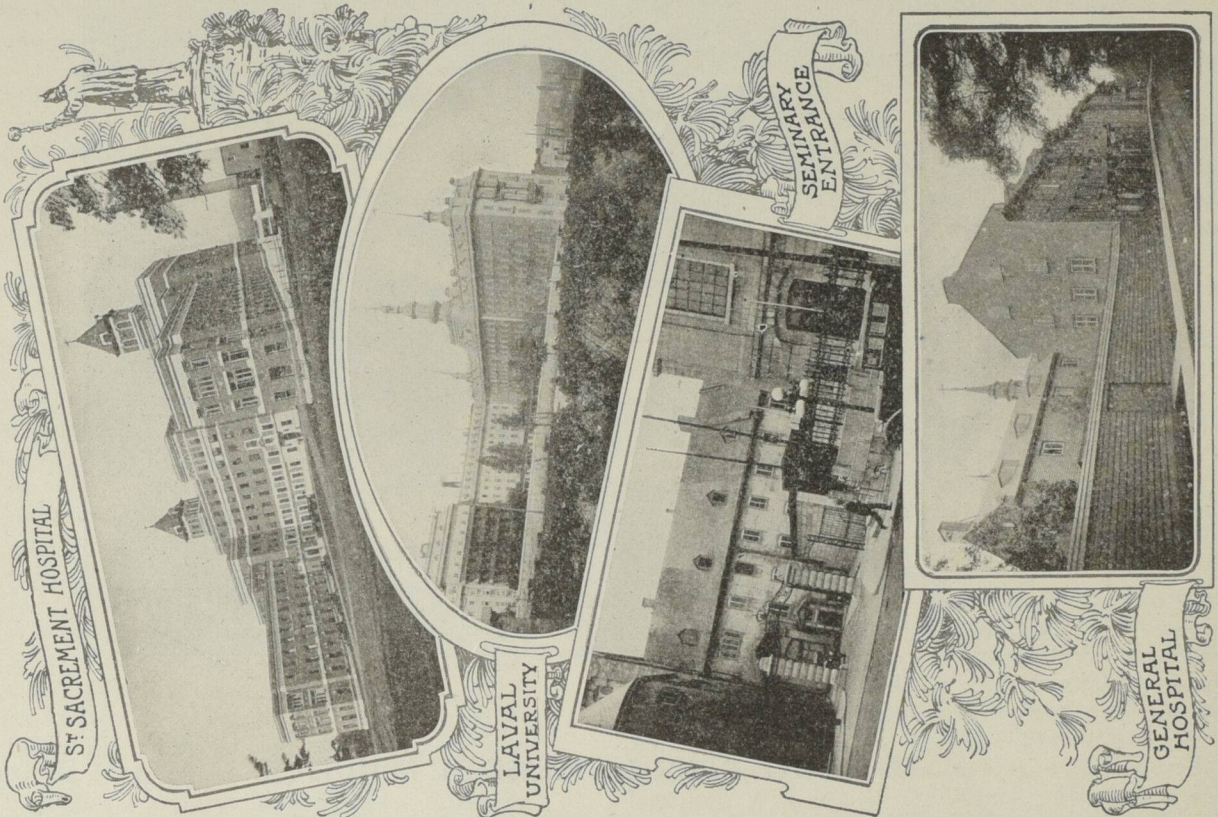
Notre frère arbre, comme disait le bon François d'Assise, on ne saurait trop le faire aimer.

DANS NOS CAMPAGNES

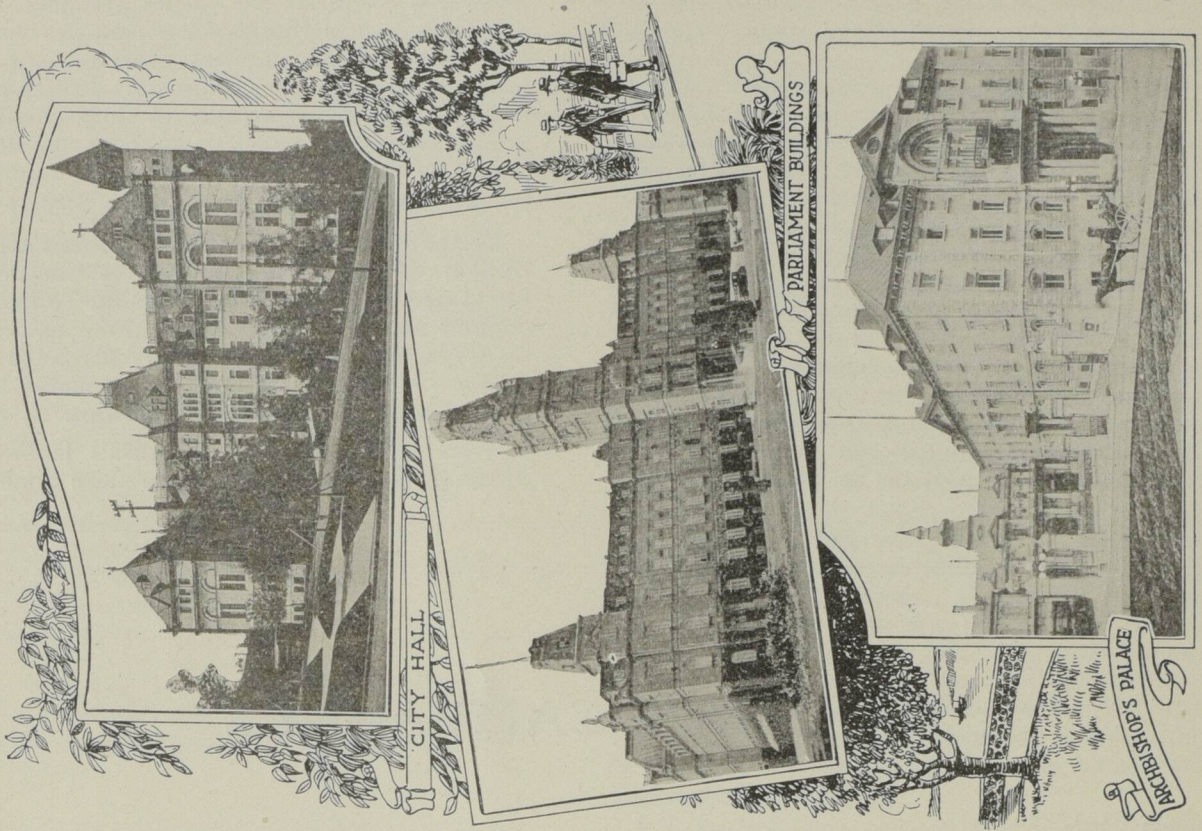


EN ROUTE POUR LA MESSE DE MINUIT

VUES DE QUEBEC



1.—L'Hôpital du S. Sacrement. — 2. L'Université Laval. — 3. L'Entrée du Séminaire. —



1. L'Hôtel de Ville. — 2. Les édifices du Parlement. — 3. Le Palais Archépiscopal.

L'Écho Musical et Artistique

Par HORACE PHILIPPON, *Avocat*

PROGRAMME TRES CHARGE :

La Société des Arts, Sciences et Lettres a commencé une nouvelle année sociale, et depuis sa récente élection à la présidence, M. le Chevalier J.-E. Corribeau a préparé un programme très chargé de conférences, de dîners-causeries, de concerts, de causeries du samedi, et plusieurs autres manifestations dont nous parlerons prochainement. Les membres auront donc grand intérêt à suivre les activités de notre Société, et ils sont priés de répondre nombreux aux invitations pressantes qui leur sont adressées, soit par avis du secrétaire ou avis dans les journaux. S'il est normal qu'une société ait un programme bien élaboré dès le début de son année sociale, il est en outre de première importance que le sociétaire prenne une part active à toutes les démonstrations qui composent ce programme : une société a toujours le droit, croyons-nous, de compter sur la présence et le concours de ses membres. Disons qu'à l'avenir, nous répondrons plus nombreux aux invitations qu'elle nous adresse.

PREMIERE CONFERENCE :

Le 30 octobre dernier M. H. Danel donnait à l'Hôtel de Ville, sous les auspices de notre Société une conférence sur le chanoine Le Dantec, célèbre inventeur français. M. Danel a fort intéressé son auditoire. D'autre part, la personnalité du conférencier, et le sujet dont il nous a entretenus auraient dû faire salle plus remplie. C'est vrai qu'il y avait à Québec, ce soir là, une foule d'attractions de premier ordre, qui partageaient avec la Société des Arts, Sciences et Lettres l'élite de notre ville. On aura regretté, sans doute, d'avoir manqué la première de nos manifestations publiques, et l'on assistera nombreux à celles qui suivront. Ajoutons qu'à cette occasion la chorale "Les Chanteurs de St-François" rendit avec brio le "Danube Bleu", suite de Valses Viennoises de Strauss. Cette pièce d'une fort belle venue, fut exécutée avec âme et intelligence par nos 110 chanteuses et chanteurs. Mademoiselle Marguerite Barbeau était au piano d'accompagnement et s'acquitta de sa tâche avec beaucoup de tact. A Monsieur le Professeur Roland-G. Gingras et aux artistes qu'il dirige si habilement, nos félicitations et nos remerciements sincères. Et nous ajoutons sans hésitations : revenez souvent.

PREMIER DINER-CAUSERIE :

Le 2 novembre, au club des Journalistes, M. Emile Asselin, gérant du Théâtre Canadien, donnait une causerie sur la "synchronisation de l'image et du son et sur la possibilité des vues parlantes comme propagatrices d'art local." M. Asselin possède bien son sujet et s'exprime avec facilité. Aussi nous a-t-il vivement intéressés.

Monter une vue parlante à Québec n'est pas chose facile. Elle est cependant réalisable, croyons-nous, avec le concours de toutes les bonnes volontés auxquelles s'adresse M. Asselin. Il est certain que le théâtre, a toujours été un moyen à la fois efficace et populaire de propager l'art. Et les motifs d'inspiration ne manquent pas chez nous, qui, étant adaptés à l'écran, donneraient à l'étranger une meilleure idée de notre histoire ancienne et présente.

Nos artistes y trouveraient également profits, puisque l'occasion leur viendrait tout naturellement de faire valoir à nouveau leurs talents. Pour le moment, souhaitons à M. Asselin de réaliser son projet. S'il réussit, il aura fort contribué aux progrès artistiques chez nous.

AU RADIO :

Les gens sensés doivent pourtant déplorer l'inconcevable bêtise de certains programmes de radio. Pourquoi une protestation générale, en bonne et due forme, ne serait-elle pas logée devant qui de droit à l'effet d'empêcher la radiodiffusion de certaines pièces vocales et musicales pour le moins insignifiantes?

Voilà que sous prétexte d'organiser des "Soirées du bon vieux temps" on exécute tout simplement, à propos de tout et de rien, des refrains ennuyeux, et souvent inspirés par la bêtise. Si l'on veut vraiment faire honneur au bon esprit gaulois de nos ancêtres, qu'on choisisse au moins, parmi leurs refrains, ceux qui en contiennent... Et de grâce, cessons de chanter pour le seul plaisir d'émettre des sons et sans souci d'exprimer des balivernes.

La chanson, — au radio comme ailleurs, — mais au radio surtout, doit être faite d'idées. Bien plus, elle doit contenir une leçon et un enseignement. Nous pouvons faire erreur, mais il nous semble que les organisateurs de programmes commettent une faute grave contre le bon renom de notre race lorsqu'ils permettent qu'on chante au radio des folies comme nous en entendons tous les soirs. Au moment où s'exécutent pareilles sottises, a-t-on pensé deux minutes que dans l'auditoire aux écoutes — le plus vaste qu'un artiste puisse attirer et retenir, — il peut y avoir des étrangers qui auront une singulière idée, sinon de notre culture artistique, au moins de la prédominance du goût qui dicte le choix de nos chansons.

De grâce encore, cessons d'étourdir nos oreilles par le tam tam américain, et par les pamoisons déprimantes dont il s'accompagne. Bref, au radio comme en public, si nous annonçons un programme musical, ayons la décence de faire exécuter des pièces qui soient musicales!

— Québec, novembre, 1929.

Les Notaires en Congrès

Par EMILE BOITEAU, V. C.

A la fin de septembre dernier, les 23-24-25 et 26, eut lieu, à Montréal, un important Congrès des Notaires de la Province de Québec.

Organisé par la Chambre des Notaires, le seul corps représentant officiellement la profession, ces assises ont obtenu un grand succès.

Elles ont prouvé de façon éclatante, la vitalité du notariat, permis aux membres de se mieux connaître et de discuter ensemble des "gens et des choses" d'une profession qui doit subsister à cause de son importance et de son utilité sociale.

Comme le faisait remarquer dans son discours d'ouverture, le digne et actif Président actuel de la Chambre, Maître Joseph Sirois, à qui incombait aussi la présidence du Congrès, ce n'était pas la première fois que les notaires de la Province se réunissaient. L'Association générale du notariat canadien avait déjà convoqué nos confrères à Montréal, à Québec, aux Trois-Rivières et à Terrebonne.

Le Congrès fut le premier tenu sous les auspices de la Chambre.

La France et la Belgique, sur l'invitation du notariat canadien, avait bien voulu déléguer au Congrès les éminentes personnalités suivantes: Me Thion de Chaume, président de la Chambre des Notaires de Paris; Me André Voituriez, président de l'Association nationale des notaires de France; Me André Pons, président de l'Association des congrès des notaires de France; Me Joseph Fobe, président de la Chambre des notaires de l'arrondissement de Gand et vice-président de la Fédération des notaires de Belgique; Me Grimard, notaire à Mons.

Ils ont été accueillis avec enthousiasme et se sont acquittés de leur tâche tous et chacun avec beaucoup de dignité et de talent.

Leur venue parmi nous resserrera de nouveau les liens étroits qui nous unissaient déjà au notariat français et qui nous uniront désormais au notariat Belge, tous deux si proche-parents du notariat canadien.

Déjà, au Congrès de l'Association, aux Trois-Rivières, nous avons eu la bonne fortune de recevoir pour la première fois au Canada, je crois, un notaire français, Maître Cotelle, ancien président de la Chambre des Notaires de Paris.

L'intérêt a été maintenu pendant les quatre jours qu'a duré le Congrès, grâce à un programme soigneusement élaboré par le Conseil de la Chambre, et qui joignait l'utile à l'agréable.

Les conféranciers furent, dans l'ordre des travaux:

Me Camille Paquet, de Montréal, ancien président, Me Donald M. Rowat, de Montréal et Me Armand Lavallée, notre jeune confrère de Joliette; Me Eudore Couture, de Rimouski; l'Honorable Cyrille F. Delâge, de Québec, Surintendant de l'instruction publique et Me. F. A. Labelle, de Hull, ancien président; Me Ernest R. Decary, de Montréal et Horace St-Germain de St-Hyacinthe.

Leurs travaux, dénotant une belle culture littéraire

et légale, ont été vivement appréciés par leurs collègues.

De l'excursion sur le fleuve, de la visite de la ville de Montréal, des banquets et des réceptions, nous garderons un vif souvenir.

* * * *

A l'occasion, faisons un peu d'histoire.

Sait-on que les notaires ont existé au Canada avant les avocats?

Les annales judiciaires de Québec nous apprennent que le plus ancien notaire fut Me Audouard qui exerça sa profession à Québec de 1636 à 1663.

De *l'histoire du Droit Canadien* de M. de Montigny nous extrayons le tableau suivant:

Québec: Audouard, de 1636 à 1663; Jean Guillet, 1637-8; Lespinasse, 1637; Martial Piraube, 1639-43; Tronquet, 1643-6; Vachon (Beauport), 1646-93; Beaucheron, 1646-67; Berment, 1647; Lecoutre, 1647-9; Claude Aubert, 1650-92; Roland Godet, 1652-3; Durand 1653-6; François Badeau (Beauport), 1655-66; J.-B. Peuvrette, 1653-9; Rouer, 1654-9; Romain Bequet, 1655-82; Duquet, 1659-87; Michel Filion, 1660-8; Gourdeau, 1662-3; Roy (Ste Anne de la Pérade) 1663-1720; Gloria 1663-64.

L'institution du notariat nous est venue de France et fut organisée ici par le Gouvernement Royal suivant les prescriptions de divers édits et ordonnances.

Le Notariat, qui est intimement lié au droit civil français, subsista, comme ce dernier, après la conquête.

Les notaires ne furent constitués en corporation qu'en 1847, en vertu de la loi 10-11 Vict., Chap., 21, laquelle loi accordait au notariat tous les droits d'un corps public autonome.

Cette loi fut souvent amendée pour former *le Code du Notariat* qui régit aujourd'hui la profession.

* * * *

Le Congrès, disions-nous, au début de cet article, a prouvé de façon éclatante la vitalité du notariat. En effet des six cents notaires environ pratiquant dans la Province de Québec, plus de quatre cents se sont rendus à Montréal, sur l'invitation de la Chambre, prouvant par ce geste le grand intérêt que portent à leur profession la grande majorité de nos confrères.

Plusieurs nous déclaraient que c'était la première fois, depuis de longues années, qu'il avaient consenti à quitter leur étude pour une aussi longue vacance.

C'est que tous étaient curieux de se rendre compte de l'état actuel de la profession et de se tenir au courant des projets qu'on forme à son sujet.

Ceux qui croient que la majorité des notaires, contrairement à leurs amis les avocats, sont pour la plu-

CROQUIS MONTRÉALAIS

Un guide de Montréal publié par le Pacifique Canadien.

La collection des publications de luxe du Pacifique Canadien s'enrichit d'un petit ouvrage qui fera la joie des amateurs de beaux livres, des touristes et de tous les Canadiens attachés à leur histoire et désireux de mieux connaître celle de Montréal, métropole du Canada et quatrième ville française du monde. On a beaucoup écrit sur Québec, mais trop peu sur Montréal. On cherchait en vain jusqu'ici un petit livre agréablement présenté qui pût servir de guide à l'étranger comme au Canadien, à travers la ville même, sa grande et petite banlieue. Avec les "CROQUIS MONTREALAIS", le Pacifique Canadien vient de combler cette lacune.

Les "CROQUIS MONTREALAIS" constituent une des plus intéressantes éditions de l'année. Format in octavo, quarante pages de texte et gravures et tous les exemplaires cartonnés. Le texte est de M. Victor Morin; les illustrations au nombre de quinze, sont du peintre Charles-W. Simpson, deux noms également connus dans le monde de l'histoire et des arts canadiens.

C'est au pastel que le peintre Simpson, de l'Académie Royale du Canada, l'un des meilleurs peintres de la province de Québec, élève de notre Henri Julien, traite ses diverses illustrations de Montréal : les vieilles tours de la Montagne, le Vieux Séminaire, le Château de Ramezay, l'église Notre-Dame, le Marché Bonsecours, l'Hôtel de la Place Viger, l'Université McGill, la gare Windsor, le Mont-Royal, l'église Bonsecours, la Banque de Montréal, la rue Sherbrooke, le Port, l'Oratoire Saint-Joseph, l'église de Sainte-Genève, et la Basilique, ce dernier pastel apparais-

sant sur la couverture. Ces illustrations hors-texte sont de véritables petits tableaux dans de magnifiques teintes d'automne, qui ajoutent aux "CROQUIS MONTREALAIS" une valeur inestimable. Nous devons faire remarquer ici que bien peu de maisons d'édition, tant au pays qu'à l'étranger, produisent des ouvrages comparables à ceux que publie le Pacifique Canadien. Ces ouvrages sont remarquables par le luxe de leur typographie comme par les renseignements qu'ils comportent au point de vue touristique. Ils contribuent efficacement à faire mieux connaître le Canada et les services de la grande compagnie de transport.

Les "CROQUIS MONTREALAIS" relatent la promenade d'un touriste dans Montréal et aux environs. M. Victor Morin retrace d'abord brièvement l'histoire de Montréal, depuis sa fondation par Paul de Chomedey de Maisonneuve, en 1642, jusqu'à nos jours. Puis, en quelques pages d'un texte d'une lecture agréable, il nous fait faire tout le tour de la ville, riche encore de pittoresques et touchants souvenirs historiques. Aucune ville d'Amérique, Québec exceptée, n'est plus intéressante à visiter. Combien de nous la connaissent véritablement? La ville visitée, l'auteur nous accompagne dans une randonnée autour de la métropole, dans les villégiatures des environs et dans tous les petits villages avoisinants où se déroulèrent quelques-uns des grands événements de notre histoire.

Les "CROQUIS MONTREALAIS" sont en vente dans les librairies et les kiosques de journaux du Pacifique Canadien.

part des êtres routiniers, sans esprit d'initiative, d'une science légale douteuse, incapables de figurer dans les réunions sociales de bon-ton, ceux-là, dis-je, auraient dû assister à notre dernier congrès.

Ils y auraient rencontré un groupe de citoyens très représentatifs, à l'esprit ouvert, mêlés à toutes les activités modernes, discutant des questions légales avec autorité et parfaits mondains.

Beaucoup de notaires, dans la grande famille légale, brillent au premier rang. N'avons-nous pas déjà eu deux confrères élevés au poste de lieutenant-gouverneur de cette province. D'autres furent députés, échevins, officiers en charge, dans le Service Civil, directeurs de banque, de compagnie etc.

J'allais oublier de mentionner l'Honorable Surintendant de l'Instruction Publique de cette province, dont les congressistes ont applaudi une causerie très documentée sur les emprunts scolaires.

Le notariat est très vivace en cette province parce nombreux et très actifs sont les professionnels qui le pratiquent, sous la direction de chefs qui, très soucieux de l'avenir de la profession, cherchent plus que jamais à le rendre digne de la confiance que le public lui a toujours témoignée.

Si des événements regrettables se sont produits ces

dernières années dans notre profession comme il en arrive dans toutes les professions, le public comprend que c'est l'exception et que la majorité des notaires, par leur intégrité professionnelle demeurent d'excellents serviteurs du public.

C'est ce qu'ont bien voulu souligner, lors du congrès, les grands journaux, souvent trop empressés à signaler la faute d'un notaire!

Aussi longtemps que nos lois civiles françaises ne seront pas abolies en cette province, aussi longtemps vivra le notariat, si utile à nos concitoyens, surtout dans les campagnes où les notaires sont les principaux représentants de la loi, comme l'a souligné au congrès, le Batonnier Général Me Louis St-Laurent.

Le Congrès a eu pour résultat pratique d'établir des relations entre notaires pratiquants en des endroits différents. Plusieurs se sont choisis comme correspondants les uns des autres, ce qui amènera dans le règlement d'affaires au dehors une efficacité plus grande et plus de promptitude.

Le jour où les notaires, plus unis, auront une action collective, la profession sera mieux en mesure de se protéger contre ses concurrents et elle pourra même songer à faire accroître ses attributions.

A quand le prochain Congrès?

CHEZ NOS MEMBRES

Simple notes d'actualité

L'élection de nos officiers, comme nos lecteurs l'ont vu dans le dernier numéro du "Terroir", n'a pas été sans écho. En effet, une fête intime réunissait, au Club des Journalistes, un grand nombre de membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, à la fin d'octobre, et, au cours de cette soirée, l'on dégusta de délicieuses malpecques. Le nouveau président, M. le Commandeur J.-E. Corriveau, et son épouse, recevaient, accompagnés des vice-présidents de la Société. Au cours de cette fête intime, une intéressante causerie fut donnée par M. Emile Asselin, membre de la Société et gérant du Théâtre Canadien, sur les films parlants et la possibilité d'en créer un à Québec, qui servirait à mieux faire connaître la capitale et les richesses artistiques qu'elle contient.

* * * *

Dans notre Société, l'étude alterne avec la récréation, comme le savent nos membres. Sur invitation de deux de nos membres, les directeurs prirent part à une couple de réceptions des plus charmantes, récemment. La première eut lieu à St-Jean de l'Île d'Orléans, à la villa d'été de M. et Madame Alphonse Désilets. La deuxième fut donnée par M. Napoléon Lavoie, deuxième vice-président de notre Société, et sa fille, Madame O. Leclerc, au manoir qu'ils habitent au village de L'Islet. Inutile de dire que les directeurs de notre Société s'en sont donné à coeur joie et qu'ils gardent un souvenir reconnaissant aux amphitryons qui leur ont offert si largement non seulement la porte de leur résidence, mais celle de leur coeur généreux.

* * * *

Nous avons appris avec infiniment de plaisir que l'un de nos directeurs les plus dévoués, M. L.-P. Morin, a été récemment nommé vice-président de la Corporation des Comptables Publics de la province de Québec, lors d'une assemblée tenue à Montréal. M. Morin est l'un des directeurs les plus assidus des réunions de la Société et il a déjà fait profiter celle-ci d'une intéressante causerie sur ses impressions du retour d'un voyage qu'il fit en Europe l'année dernière. Il nous fait plaisir de voir l'un des membres de notre Société et un compatriote occuper une charge aussi élevée dans le monde des comptables de la Pro-

vince. L'on pourrait dire que M. Morin n'est pas un homme de beaucoup de paroles, mais que les chiffres n'ont pas de secret pour lui et que, de plus, la science de la comptabilité ne connaît pas d'étudiant plus amoureux et mieux renseigné sur ses secrets.

* * * *

Quand le présent numéro paraîtra, la cinquième série de cours aux guides historiques aura été inaugurée. Les professeurs de ces cours sont choisis exclusivement parmi les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres. Ils sont au nombre d'une quinzaine, qui traitent chacun des sujets différents et conformes à des études personnelles. Au cours de la dernière saison, les guides historiques, au nombre d'une cinquantaine, ont été achalandés, et nombre d'étudiants, d'instituteurs et de jeunes gens sortant des collèges, ont put se faire un pécule rondet en conduisant les touristes étrangers lors de leur passage dans la cité de Champlain. La Société des Arts, Sciences et Lettres a pris l'initiative de ce mouvement, reconnu d'utilité publique par le Gouvernement, qui lui accorde une subvention substantielle. De plus, le département de la Voirie se fait un devoir de recommander ces guides dans ses publications et ses cartes destinées aux touristes. Comme les années dernières, ces cours se donnent au Club de Réforme et sont sous la direction de M. G.-E. Marquis, secrétaire de la Commission des Guides Historiques.

* * * *

L'honorable M. Hector LaFerté, ministre de la Colonisation, des Pêcheries et de la Chasse, a été l'objet, récemment, d'une fête intime de la part des fonctionnaires de l'Assemblée Législative dont il est encore l'Orateur, bien qu'il fasse partie du Conseil exécutif. Ses employés lui ont présenté une riche horloge dite "grand-père" et ont profité des circonstances pour lui exprimer des sentiments délicats, mérités par sa grande urbanité et sa distinction naturelle. Partout où il passe, l'honorable M. LaFerté ne laisse que de bons souvenirs et il sait se faire aimer et respecter dans tous les milieux. Nous sommes heureux de le compter comme l'un des membres les plus fidèles de notre Société.

BIBLIOGRAPHIES

Rosaire Dion

“*En égrenant le chapelet des jours*”, poésies, 168 pages, en librairie, 85 sous.

M. Rosaire Dion est un tout jeune poète qui obéit à l'impérieuse vocation des chantres du Beau et des aèdes du Rêve. Son premier recueil de poèmes, préfacé par Henri d'Arles, est une belle promesse d'avenir littéraire que l'auteur saura tenir. Car il est évident que M. Dion a le feu sacré de l'inspiration. Il se doit de perfectionner sa technique et de mettre un vers plus parfait au service d'idées originales et abondantes. Ce premier livre est déjà tout plein d'intérêt et contient de fort jolies pages d'observation, de description, et de sentiment patriotique. Les poésies de terroir que contient le premier réveil de ce jeune auteur sont parmi les meilleures qu'il ait faites jusqu'ici. Nous l'en félicitons et lui souhaitons plein succès dans ses oeuvres à venir.

A. D.

Le Guide des Jeunes Agriculteurs

Notre ami et co-directeur, M. Adrien Desautels, inspecteur des Cercles de Jeunes Agriculteurs, au Ministère provincial de l'Agriculture, vient de publier un magnifique ouvrage destiné à rendre de grands services aux groupements ruraux de jeunesse agricole. Membre de l'Association Catholique de la Jeunesse, M. Desautels a appris depuis longtemps à dévouer son talent, ses connaissances et son énergie aux oeuvres sociales. Attaché au Ministère de l'Agriculture, dans le Service de l'Horticulture que dirige notre ami, M. J.-H. Lavoie, M. Desautels a toujours mis à la base de son action professionnelle le sens social qui caractérise une élite de fonctionnaires. Il est un des spécialistes qui travaillent pour la cause agricole avec l'esprit d'apostolat qui garantit l'efficacité et la durabilité des résultats pratiques. C'est un idéaliste aux idées étendues comme sa culture technique et intellectuelle, et l'apport qu'il donne aux entreprises du Service officiel aura sa répercussion sur la mentalité des agriculteurs de demain.

Déjà en 1912 un groupe de Jeunes Cultivateurs, réunis à l'Institut Agricole d'Oka, jetaient les bases d'une Association qui s'est bouturée et qui survit

dans les Cercles de Jeunes Agriculteurs au service desquels M. Desautels s'est donné généreusement.

Le “Guide des Jeunes Agriculteurs” de notre confrère était indispensable à la direction, à l'administration et au bon fonctionnement des cercles de jeunesse rurale. Tous ceux qui de près ou de loin s'intéressent à l'avenir de la classe agricole; tous ceux qui veulent donner à celle-ci une mentalité vraiment coopérative, et tous ceux qui voient plus haut et plus loin que les seuls intérêts du présent, trouveront dans le groupement de la jeunesse des campagnes, le moyen d'inculquer et d'élaborer des principes, des convictions et des oraisons fructueuses; dont les cultivateurs de demain récolteront la moisson abondante pour leur bonheur familial et pour le bien général de la province.

Il faut vous procurer ce “Guide des Jeunes Agriculteurs” qui est un livre précieux. Il se vend 0.75 sous en librairie et chez l'auteur: M. Adrien Desautels, Service de l'Horticulture, Département de l'Agriculture, à Québec.

Alphonse DESILETS

Illusion

TOURNEZ, nos souvenirs, sarabandes légères!

Secouez devant nous vos oripeaux fanés!
 Vos sourires sont faux, vos attraits surannés,
 Et vos yeux sont brillants de lueurs mensongères.

Peuplez, ô souvenirs! de clartés passagères,
 L'ombre des jours vécus, à l'oubli condamnés!
 Vous ne sauriez tromper nos cerveaux acharnés:
 Autant que nos espoirs vous êtes des chimères.

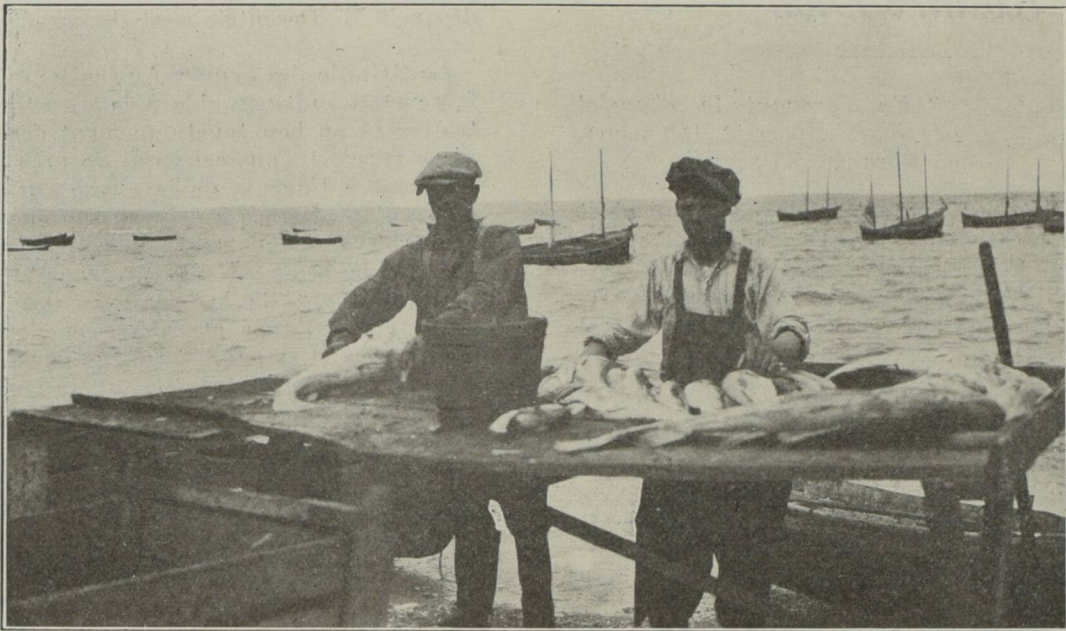
Nous avons grand ouvert et posé sur l'égal
 Ce qui fut notre amour et nos deuils et nos joies;
 Or, la joie était pâle et le passé banal.

Toujours à nos désirs nous servîmes de proies;
 Sur un obscur chemin poussant notre rocher,
 Quand le soleil brillait il nous fut étranger.

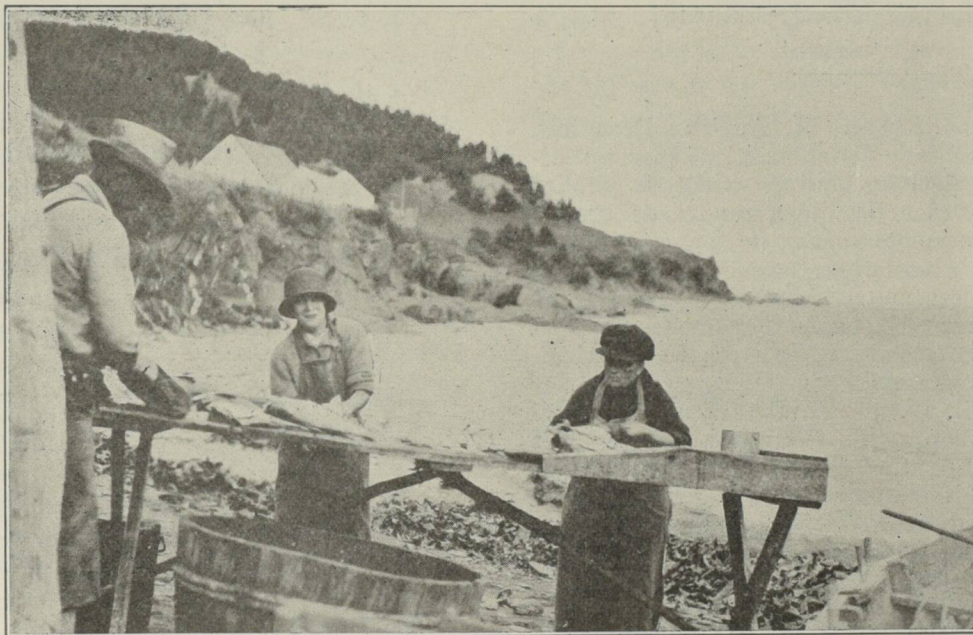
Ernest PEROCHON.

En marge de la péninsule gaspésienne

Toutes les photographies ici reproduites sont la propriété des Chemins de Fer Nationaux et nous ont été gracieusement prêtées par M. Claude Melançon, publiciste français de cette compagnie.



Morutiers de Percé au travail — curant le poisson.
(Cliché du C. N. R.)



Femmes nettoyant la morue à Grand-Etang.
(Cliché du C. N. R.)

600,000 FRANCS PAR MOIS

Par J. DRAULT

(Suite de la dernière livraison)

—Oui, Monsieur! répondit Galupin. Il est arrivé un accident il y a treize ans, le jour où ce moutard-là est entré dans ma famille, pour la punition de mes péchés!

L'inspecteur salua, sortit, et expliqua à une ouvreuse:

—Ce n'est rien, c'est une famille de fous! Le père tient des propos incohérents, un gosse pleure et les autres dorment. Quant à la mère, elle ronfle.

Le silence se rétablit. Bernard se mit à somnoler à son tour, renonçant à comprendre. Quant à Galupin, il bâillait de nouveau à se décrocher la mâchoire, répétant à M. Colchester:

—Du moment que c'est ce qu'il y a de plus cher à Paris pour passer une soirée en famille, j'ai rien à vous dire... J'avais pas le choix!... Mais tout de même c'est solide, comme prise de rhume!...

Enfin, les dernières vagues symphoniques montèrent de l'orchestre et semblèrent mourir avec la tombée lente du vaste rideau aux draperies peintes en rouge. Galupin réveilla Ernestine et les mioches et ordonna:

—Caltons! Hein? La "Grande Opéra" elle nous a vus! Et pour un bout de temps.

Dans un taxi, il s'empilèrent. Galupin, avant de donner au chauffeur l'adresse de la rue Coriolis demanda à M. Colchester:

—Où en sommes-nous?

—Voici! fit ce dernier, consultant son petit calepin à la lueur d'un des grands lampadaires électriques de la place de l'Opéra; nous en étions à 3,059 fr. 70 de dépenses. Nous avons en plus: 5 francs de taxi pour aller chez Jacob's, puis 430 fr. 15 de dîner et pourboire chez Jacob's, puis 100 francs prêtés à votre ami, le baron Truffard...

—Il n'est pas baron, Truffard, il est machiniste.

—Ça ne fait rien! Quand vous en parlerez — si vous avez occasion d'en parler — dites-le baron: vous êtes comte! Vous y gagnerez de payer plus cher.

—Bon! bon!... Mais ce que Truffard se tordrait, s'il savait... Et ensuite?

—Ensuite? Programme et pourboire aux ouvresses, 5 francs. Comptons tout de suite et d'avance ce taxi à 5 francs.

—Si vous voulez!

—J'additionne et je trouve 445 fr. 15.

—Seulement?

—Seulement!

—Mais la vie est pour rien!

—C'est ce que disent tous les milliardaires d'Amérique qui viennent à Paris. Si nous ajoutons 445 fr. 15 aux 3,059 fr. 70 de ce matin, nous trouvons 3,504 fr. 85. Il vous reste à dépenser d'ici minuit, pour être à jour, la somme de 32,630 fr. 05.

—Mais ça n'avance pas! clama Galupin exaspéré.

Ça n'avance pas! Et minuit, c'est dans deux minutes!...

—Et demain, en vous réveillant, poursuivait, implacable, M. Colchester, vous aurez à dépenser une nouvelle journée, soit 18,250 francs. Ajoutez donc, s'il vous plaît, au reliquat de 32,630 fr. 05 la somme de 18,250 francs, et vous vous rendrez compte que pour être à jour, demain, à pareille heure où nous sommes, il faudra que vous ayez dépensé la somme de 50,880 fr. 05... Quels sont vos ordres pour demain?

—Le train du soir pour Monaco, avec les places les plus chères!... Et au trot!... Misère!... 50,880 francs et 5 centimes... Les 5 centimes, encore, ça ne me gêne pas, mais...

—Pour Monaco et non pour Nice, avez-vous dit?

—Pour Monaco! Je veux mettre de l'argent sur un numéro plein, à la roulette!...

—On ne se repose pas, demain? demanda Ernestine.

—Se reposer?... clama Galupin. T'en as de bonnes, toi!... Je suis en train de perdre mon pari, tout bonnement!... Se reposer! Y s'agit d'en mettre! oui, et plus que jamais! Ah bien! se reposer!...

Il serra la main de M. Colchester et lui dit à l'oreille:

—Elle n'y coupe pas de son collier de 20,000 demain! Vous pouvez le noter d'avance!... Et puis, si le curé se figure qu'il s'en tirera avec les 500 francs qu'elle voulait lui donner! Non!... Il aura 1,000 francs!... Il faut qu'il y mette un peu du sien!... Il faut que tout le monde m'aide!... Je ne suis pas secondé!...

Il commençait à voir la vie à l'envers. Dans le taxi, Ernestine, femme simple eut un mot d'esprit:

—Galupin, mon ami, laisse-moi me reposer demain!

—Jamais!... Faut acheter!... Et toute la journée, sans débrider, nom d'une pipe!... Faut acheter à tour de bras.

—Tu vas me tuer! Je le sens!... C'est vrai que t'auras la satisfaction de pouvoir dépenser un bel enterrement, dis, Galupin?

Alors, Galupin craignit de passer pour un assassin.

—Non, Ernestine! Non, demain, repose-toi!

—Merci, Galupin! fit-elle joyeuse! Je pourrai donc aller au lavoir!...

Elle en était là déjà!... Elle aspirait au lavoir comme à un repos!...

IV

UN VOL DANS LE RAPIDE DE NICE

L'embarquement de Galupin eut lieu à 7 heures du soir, le lendemain, dans le Calais-Méditerranée. On avait dîné au buffet avant de partir.

Travesti en touriste étranger, perdu dans les plis d'un vaste pardessus flottant de couleur mastie, une

casquette en lainage clair enfoncée jusqu'au nez, Galupin n'avait été reconnu par aucun homme d'équipe, ni lampiste, ni graisseur. M. Colchester avait imaginé de concert avec Mme Galupin, ce travestissement sans lequel, tous deux le redoutaient, Galupin n'aurait pu se retenir d'aller boire le litron du départ avec ses copains de l'avant-veille. Il l'avouait déjà : ces petites fêtes prolétariennes le reposaient de la grande fête dont les horizons étaient trop vastes pour ses petites habitudes. De la grande fête, pourtant, que connaissait-il ? Rien que les abords. Des détails l'horripilaient !... Il fallait notamment se laver les mains avant chaque repas pour ne pas trop détonner avec les voisins du grand restaurant.

Trois compartiments d'un wagon-lit avaient été loués par le "comte Galoupine". L'administrateur des wagons-lits avait écrit le nom comme M. Colchester le prononçait. Et peu à peu, à l'insu de Galupin, un nouvel état-civil le détachait de son existence de la veille.

Galupin connaissait les wagons-lits pour les avoir graissés, époussetés et s'être glissé parfois dedans, après l'arrivée d'un train, pour y récolter un cigare oublié avec des illustrés abandonnés qu'il apportait à sa marmaille. Mais ladite marmaille, qui n'avait jamais entrevu ce genre d'habitation roulante que de ses fenêtres de la rue Coriolis, laissa un libre cours à sa joie. Des oh ! des ah ! admiratifs, des fusées de rire firent dire aux employés qui se promenaient sur le quai :

—Qu'est-ce que c'est que ces gens si bruyants ? Des Américains ? Des Anglais ?

—Oh ! non !... Plutôt des Espagnols ou des Sud-Amérique. Ça braille comme des cacatoès. Pourtant, on parle d'un comte russe...

Galupin distribuait les places. Le premier compartiment serait pour lui et pour son fils Bernard.

—Il a besoin d'être tenu à l'oeil, depuis la Grande Opéra ! insinuait-il en désignant son rejeton. Il couchera dans la couchette du haut et moi dans celle du bas !

Le deuxième compartiment était pour Mme Galupin, la petite Rose et le petit Fernand.

On coucherait les deux enfants, l'un à la tête, l'autre au pied dans la couchette du bas.

Le troisième compartiment était pour M. Colchester tout seul.

L'installation ne fut pas longue. Ernestine eut vite fait de coucher ses deux petits derniers après leur avoir fait faire leur prière. Cette prière n'alla pas sans quelques distractions. Un train en partance n'est guère un lieu de recueillement. L'idée qu'ils allaient passer une nuit, déshabillés et couchés dans de vrais draps, dans une chambre roulant à cent à l'heure et davantage tournéboulait l'entendement des deux petits dont l'atavisme sédentaire remontait à plusieurs siècles.

Mais ils dormaient déjà, avant que le train ne partît. Ernestine s'assit alors sur un pliant et les regarda dormir après les avoir bordés de ses mains encore rouges de la dernière séance au lavoir. Nous savons qu'elle avait tenu à y aller. Elle avait eu l'intention de raconter aux commères du quartier l'aventure inouïe qui était arrivée à son mari. Puis, elle n'avait point osé craindre de passer pour une folle ou d'être soupçonnée de masquer derrière le prétexte d'un pari tout à fait invraisemblable quelque acte blâmable de

soustraction de fonds. La langue est rapide dans les milieux populaires.

Galupin ayant déposé ses colis à mains dans son compartiment et s'étant mis en patoufles et en veston, selon ce qu'il voyait faire à M. Colchester, entra dans le compartiment d'Ernestine et lui dit :

—Le train part. Nous allons passer devant nos fenêtres de la rue Coriolis. Tu serais déjà prête à te coucher, si tu y étais restée, rue Coriolis.

—Oui, certes !

—Eh ben ! Pourquoi que tu n'en fais pas autant ici ?

—Ça me gêne de me déshabiller pour me coucher dans un lit qui marche !...

—Regarde les deux loupiots !... Ça ne les gêne pas eux !

—A cet âge !... Pardi !...

—Tu ne vas pas les reluquer toute la nuit, assise sur ton pliant !

—Et s'il y a un déraillement ?... Un accident ?... Je me trouverai donc en chemise en plein champ, la nuit, dans un pays inconnu ?

—T'es bête !... Qu'est-ce qui t'empêchera de te rhabiller en vitesse ?

—Et si mes habits sont perdus ? Ou tombés à l'eau ? Ou brûlés ?

—Ah ça ! mais ? Tu ne vois que des catastrophes ! Toutes les nuits, des trains transportent des gens couchés et auxquels il n'arrive rien !

—Je ne te dis pas !... Mais il ne faut qu'un coup ! Restant debout, je pourrai mieux sauver mes enfants et tout au moins les habiller. Qu'est-ce que tu veux, une catastrophe ne m'épouvante pas si je me sens habillée ! Mais une catastrophe quand on est en chemise de nuit, ça me fait dresser les cheveux sur la tête !...

—Ecoute, Ernestine, ça c'est du maboulisme ! Fais-moi le plaisir de te coucher !...

—Et toi ?

—Moi, je vais fumer un cigare entrêmement cher. Ça fera toujours un peu de dépense avant de terminer la journée. Et j'en offrirai un à M. Colchester. Si Bernard était plus grand, il en fumerait un aussi !... Ça ferait 7 fr. 50 de liquidés !... Il n'y a pas de petites dépenses !...

—Mais j'en fumerai bien un ! clama une voix enfantine à l'accent un peu traînard des faubourgs.

Bernard était à la porte de la cabine ouvrant sur le couloir du wagon et assistait à la conversation de son père et de sa mère.

—A ton âge ? protesta Galupin en coupant le bout d'un cigare de choix avec un joli petit canif qu'il tira de sa poche. A ton âge ?... Que je ne te voie jamais un cigare ou une cigarette au bec, n'est-ce pas ? Sans ça, une bonne claque !... De fumer, ça fait mal au coeur quand c'est qu'on n'a pas l'âge.

Il porta son cigare à sa bouche et tira d'une autre poche une petite boîte en or guilloché, pleine d'allumettes-bougie. Il frota une de ces dernières sur un des côtés rocaillieux de la boîte, alluma son cigare et en tira voluptueusement d'épaisses bouffées.

Bernard revint à la charge :

—Avec ça que j'ai pas fumé à l'école des lacets de soulier tortillés dans du papier de journal, et sans que ça me fasse mal au coeur, encore !

—Fume des lacets de soulier ! C'est de ton âge, dit Galupin. Mais pour du tabac, t'attendras.

—Où donc as-tu acheté encore cette boîte en or? demanda Mme Galupin.

—Chez le grand bijoutier où je t'ai acheté ton nouveau collier que tu as au cou.

—Et combien t'a coûté ce collier?

—15 fr. 75.

—Tu mens!

—T'occupe pas de ça et fais comme s'il coûtait 15 fr. 75, puisque tu ne peux pas te décider à la grande dépense!

Le contrôleur des wagons-lits passait dans le couloir. Il allongea la tête, ôta sa casquette, et demanda:

—Madame et Monsieur n'ont besoin de rien?

—De rien! Arthur! fit familièrement Galupin.

—Je m'appelle Adolphe, Monsieur! Ceci pour le cas où vous aimeriez appeler les gens par leur petit nom. Il y a des voyageurs qui préfèrent ça.

—Moi, j'aime mieux t'appeler Arthur! Et prends toujours ça comme acompte sur le pourboire.

Il lui mit dans la bouche un de ses énormes cigares bagués d'or. L'homme en demeura pantois.

—Je souhaite bonne nuit à Madame et à Monsieur! fit-il.

—Prends du feu, d'abord!... Ballot!... fit Galupin.

—Monsieur le comte me flatte! répondit le contrôleur qui s'éloigna en tirant d'énormes bouffées.

—T'as tort de parler comme ça à des gens qui te croient supérieur à eux! fit Ernestine.

—Je leur parle d'égal à égal, répondit Galupin, et je me force pour ça. Si je ne me forçais pas, je céderais à mon premier mouvement qui serait de les saluer militairement, vu qu'ils sont plus galonnés et qu'ils ont plus d'or et de rouge depuis leur coloquinte jusqu'à leurs croquenots que tous les colonels et commandants que j'ai salués pendant mon temps de service. Vaut mieux éviter ça et alors, je pousse à l'excès contraire et je tutoie tout de suite. Mais je t'assure qu'il me faut un effort terrible pour tutoyer un homme galonné. Sans cet effort, ma bonne, je serais devant lui comme un homme qu'a peur qu'on lui colle quatre jours... Comprends-tu, Ernestine, nous faisons un apprentissage... C'est comme toi, on finira par t'appeler Mme la comtesse.

—Moi?... Mais je vas croire qu'on se fiche de moi! Et si c'est un domestique, je suis capable de le calotter!

—Ça serait trop du premier coup... Contentée-toi de prendre des attitudes dignes, nobles, en z'yeutant les gens du haut en bas.

—Comme c'est commode!... C'est moins facile que de calotter!... J'étais si bien à mon aise, tantôt, au lavoir!... Qu'est-ce que c'est que cette idée de se dire comte et comtesse?

—Pour ça, faut pas m'en rendre coupable! C'est une idée à Colchester!... Ça fait mieux avec l'argent qu'on a à dépenser. La-dessus, couche-toi et dors, faut que je fasse mes comptes avec Colchester... Qu'est-ce que je vais encore apprendre!... Toujours j'ai des surprises désagréables... Il va me dire que j'ai 60,000 francs à dépenser demain. Heureusement, j'ai le filon à Truffard.

—Au baron Truffard! rectifia une voix dans le couloir.

Et Colchester, saluant Ernestine, dit à Galupin:

—J'ai du soda et du whisky dans ma valise. Venez donc boire tout en faisant nos comptes.

—C'est une bonne idée!... approuva Galupin.

Dans le compartiment réservé à Colchester, les verres de soda-whisky étant bien pleins et maintenus sur la tablette d'acajou à rabat par les mains des buveurs, pour éviter le renversement du liquide quand le train serait dans une courbe, ou un choc du wagon dont la vitesse s'accélérait, les comptes de la journée furent établis.

—Ce matin, comte Galoupine (M. Colchester y tenait), vous vous êtes levé avec l'obligation de dépenser 50,880 francs, si vous vouliez être à jour en vous couchant, ce soir.

—C'est bien ça!... J'ai acheté, dès ce matin, le deuxième collier de perles: 20,000 balles. Et j'ai couru donner au curé de ma paroisse, selon le vœu d'Ernestine, 1,000 balles pour ses pauvres, le culte et tout le tremblement, à sa volonté. Comme il m'aurait demandé d'où je tenais tant d'argent que ça et que je ne veux plus raconter l'histoire de mon pari qui me fait prendre par un tas de gens pour un fareur ou un dingo, je lui ai dit que c'était un don d'un riche Américain, qui était reparti pour son pays et qu'il n'y avait même pas besoin de le remercier. Ça fait bien 21,000!

—21,000! *Yes!*... Il y a maintenant le déjeuner chez Jacob's, et le dîner au buffet! 180 francs le déjeuner chez Jacob's.

—Oui!... C'est bien tout ce que j'ai pu dépenser! J'ai dit qu'on mette des truffes dans le homard à l'américaine, pour que ça coûte plus cher.

—J'ai vu!... Pas très bon, la truffe, dans le homard à l'américaine.

—Oui! mais c'est cher!...

—Vous avez, comte Galoupine, trouvé une recette qu'ils garderont certainement parce que c'est cher!... Et ça a beau être mauvais, tout ce qu'il y a de chic dans Paris le trouvera bon, ce homard, parce qu'il sera cher... Hé! Hé!... On l'appellera peut-être: *Homard à la Galoupine!* Comme on dit: *Riz à l'Impératrice!*

—Eh bien! Mais!... fit Galupin, fier, passant les pouces dans les entournures de son gilet et tirant d'énormes bouffées de son cigare.

Mais il ne put garder longtemps cette attitude avantageuse, un choc de roues du wagon sur les rails ayant répandu un peu du soda-wisky sur la tablette et manqué renverser le verre.

Il fit le geste de courir au secours de ce verre plein, manifestant un effroi réel qui trahissait chez lui le respect de ce qui se boit, empoigna le récipient avec respect, le vida d'un trait, et le reposa sur la tablette en murmurant:

—Y peut se renverser, à présent, c'est sans importance. La suite, maintenant, mon cher Monsieur Colchester!

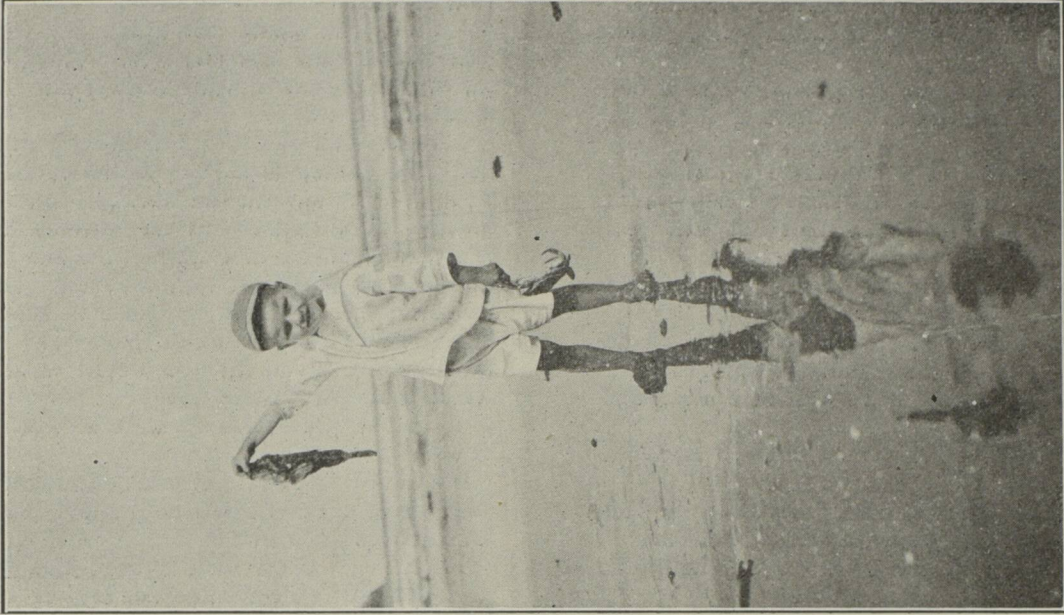
—La suite? Voici: Prix des billets pour Monte-Carlo, avec couchettes, excédents de bagages, taxis, porteurs, pourboires de toute espèce, et aussi le dîner au buffet, en tout: 1,026 fr. 85. La journée vous coûte 22,206 fr. 85...

—Bonne journée!

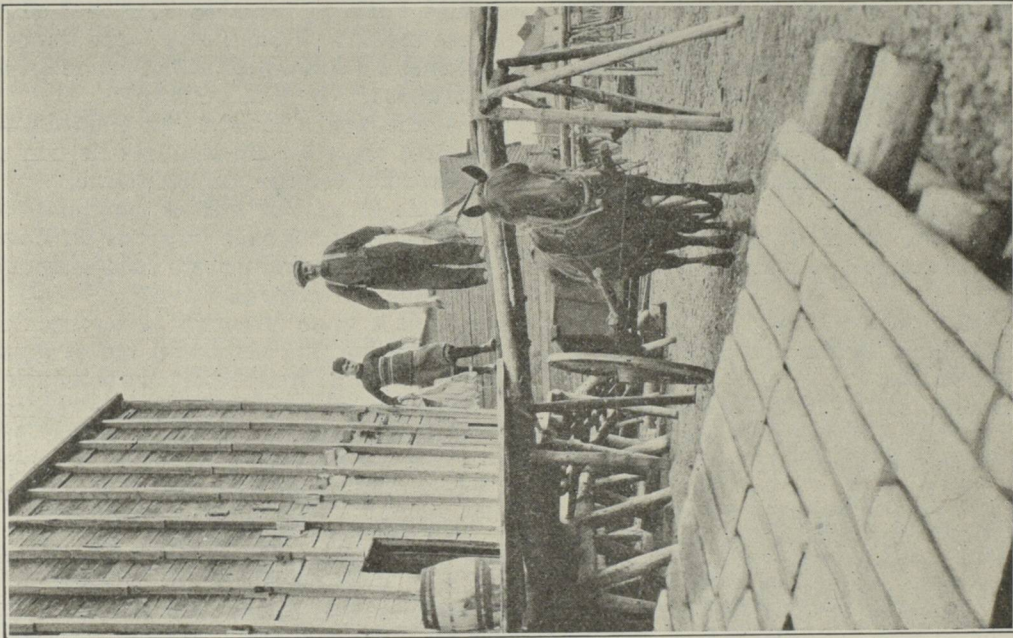
—Vous deviez pour être à jour, dépenser aujourd'hui 50,880 fr. 05.

—Les centimes me font rigoler...

—En soustrayant de 50,880 fr. 05 la somme de 22,206 fr. 20, comme reliquat à porter en compte, lequel reliquat ajouté aux 18,250 francs quotidiens que vous



Le fils d'un pêcheur de Mont-Louis.
(Cliché du C. N. R.)



Entrepôt où la morue préparée attend l'expédition.
(Cliché du C. N. R.)

devez dépenser pour gagner votre pari, vous oblige, si vous voulez être à jour demain soir, à dépenser, d'ici vingt-quatre heures, la somme de 46,923 fr. 10...

—Tant que ça, encore!... fit Galupin. Et j'ai acheté un collier de 20,000 balles! Et j'ai inventé un plat de homard coûteux et qui commence déjà à me détraquer l'estomac. Il n'y a pas! Faut que j'aie une auto. J'achèterai même peut-être un yacht. Et puis, enfin, il y a la roulette!... Oui!... Avec la roulette...

—Vous avez le droit! bien que ce ne soit pas jouer très franc jeu! Mais essayez! Vous avez le droit!...

—C'est surtout pour ma femme!... expliqua Galupin, un peu honteux, en manière d'excuse.

—Si on se couchait, Monsieur Galupin! Il n'y a rien à faire avant demain.

—C'est vrai! On ne peut rien dépenser, ici!... C'est le côté faible de ces voyages de nuit, Monsieur Colchester. Bonsoir!

—*Good bye!*...

Comme il gagnait le couloir, un choc lui projeta la tête contre le montant de la porte.

—Un caillou sur la voie? fit le secrétaire de John Durand.

—Non! Monsieur!... C'est le wagon qui est mal graissé... C'est de l'ouvrage à ce ballot de Pitanchet qui m'a remplacé. Ah! On voit bien que je n'y suis plus!...

Il trouva sa cabine pleine de fumée. Bernard avait chipé un cigare à son père et tenté de le fumer. Cela se voyait à son nez pincé. Et toute la nuit aurait été paisible sans cette désobéissance de Bernard. Il eut le mal de mer, eut à descendre plusieurs fois de sa haute couchette et provoqua les rugissements de Galupin chaque fois qu'il eut à y remonter. Le père, nous l'avons dit, logeait au rez-de-chaussée et le fils au premier. Le rebord de la couchette du père servait au gamin à grimper jusqu'à son aire d'aiglon malade et titubant...

A diverses reprises, au milieu de la nuit, dans le fracas du train lancé à 90 kilomètres à l'heure, on entendit Galupin clamer:

—Veux-tu parier que je me lève et que je t'administre une tatouille, dis?

A la troisième menace, Ernestine cria, de son compartiment:

—Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a donc?

Le train ralentissant à ce moment, Galupin put entendre la voix de sa femme et répondit:

—C'est Bernard!... Chaque fois qu'il regrimpé dans son plumard, il prend mon nez pour un marchepied!...

Quand le petit jour se leva, blême, sur les champs d'oliviers et la campagne provençale coupée de cyprès rangés en bataillon comme des grenadiers courbant le dos sous les coups du mistral, Galupin crut être victime d'une hallucination.

A Nice, M. Durand descendit, salua affablement la famille Galupin qui, elle, fit vingt-cinq minutes de chemin de fer de plus, pour ne descendre qu'à Monte-Carlo.

Leurs fronts collés aux vitres du couloir de leur wagon, du côté de la mer, les cinq Galupin ne pouvaient rassasier leurs regards du panorama sans cesse changeant que le train en marche semblait se complaire à fournir à leur curiosité émerveillée. Calme, toujours bleue, la mer semblait incendiée par endroits.

Des barques, dans les criques, voguaient dans de l'or liquide. Nice, en amphithéâtre, se détachait derrière eux, blanche, dans la verdure. Et le casino de sa jetée-promenade semblait un gros bateau massif relié à la terre par une passerelle.

Puis, parut le rocher de Monaco avancé dans la mer, formidable, supportant l'antique petite ville et son château qui semblait attendre, encore menaçant, une descente de pirates barbaresques, alors qu'il ne redoutait plus, en réalité, qu'un affaissement des recettes de la roulette.

La gare de Monaco passée, le train plana sur la Condamine, construite au ras de la mer, de l'autre côté du rocher, et formant un demi-cirque autour du port minuscule et de sa rade qui contient toute la marine militaire et marchande de la principauté: juste le yacht du prince, blanc et pimpant.

—Monte-Carlo!... crièrent les employés.

—Ouste!... fit Galupin. Nous voilà arrivés!... On aurait roulé comme ça jusqu'en Chine!... Quand le paysage en vaut la peine, pas vrai, on ne se lasse pas de voyager! Voyons! Où descendons-nous?

—Hôtel Americana!...

—Cher, votre hôtel?

—Le plus cher!

—N'hésitons pas! Et puis, tout de suite, à la roulette!...

—Ca ouvre à 10 heures.

—Ca va très bien! Juste le temps de se dégourdir les jambes, et puis, 6,000 francs sur un numéro plein!

—Vous ne pouvez mettre que neuf louis, 180 francs!... C'est le maximum.

—Saperlotte! C'est pas ce que Truffard m'avait dit!

—Le baron Truffard s'est trompé!...

—Alors, me faudra plus de trois coups pour perdre 18 000 francs!

—Il faudra peut-être trois heures, et à condition de perdre tout le temps!

—On mettra le temps qu'il faudra!... Et on y arrivera! Avec de la volonté, on arrive à tout! C'est parfait!... Au moins, ici, on pourra vivre, Ernestine!... Tu tiens ta petite maison à volets verts, avec élevage de canards, de poulets, et moi, cultiver des radis et pêcher à la ligne... Avec 250 francs par jour, on en aura encore de trop!

—Je crois bien! fit Ernestine.

Toute la famille était sur le quai. Des employés se saisirent des bagages à main. Un chasseur de l'Americana, qui était venu avec l'autobus de l'hôtel, se chargea de retirer les gros bagages. On s'empila dans le rutilant autobus qui partit, gravissant les courbes des rampes élégamment bordées de balustres de pierre blanche. Ces détours permirent à la famille de jeter, dans tous les sens, un coup d'oeil rapide sur les jardins du casino, sur les pelouses rasées, peignées comme un beau velours neuf et encadrant des corbeilles de fleurs rares qui forment des arabesques nuancées comme par le pinceau d'un peintre.

Les palmiers, trop soignés, épongés feuille par feuille, débarrassés de toutes leurs feuilles mortes, donnaient l'impression d'être peints de la veille. Le mimosa et les roses sentaient si bon, qu'on se demandait si les systèmes d'arrosage multipliés de ces jardins n'étaient pas les vaporisateurs géants d'une parfumerie-réclame!

Perché sur les hauteurs de Beausoleil, l'hôtel offrit aux yeux émerveillés des nouveaux riches le panorama splendide de la baie, de la ville blanche et de ses jardins aux caoutchoucs géants, descendant en escaliers jusqu'à la mer avec la terrasse du tir aux pigeons et le casino à tourelles, Trocadéro en réduction, modèle d'architecture pour expositions universelles.

—Que faisons-nous? demanda Galupin à M. Colchester...

—Je veux me promener! proposa Ernestine. C'est tellement beau!... Il fait si doux, si tiède!...

—Bien! approuva Galupin. Commandons les chambres, le déjeuner pour midi, puis louons une auto.

—On peut se promener à pied! fit Ernestine.

—Tu vas t'éreinter. Et puis, ce n'est assez cher!... décida Galupin. L'auto va nous balader un peu partout puisque nous ne connaissons rien. Puis, à 10 heures, il me déposera au casino avec M. Colchester, tandis que tu resteras dedans avec les gosses, toi, Ernestine, et que tu iras les balader où tu voudras. Rendez-vous ensuite à midi ici, pour la *bouffance*. Je mange du homard à l'américaine, comme d'habitude, avec des truffes dedans.

—Moi! décida Ernestine, je veux pour mes enfants et moi de la blanquette de veau. Je n'ai pas envie de m'incendier l'intérieur... Ca te jouera un sale tour, Galupin, ce régime.

—T'occupe pas, ma bonne!... J'ai l'estomac blindé. Et puis, il faut dépenser. Ca ne va pas me mener loin, ta blanquette!... Si encore on pouvait mettre pour 20 francs de truffes dedans!

—Je ne veux pas de truffes!

—A ton aise! Seulement, moi, je pense plus à toi que tu ne penses à moi!... Je vais perdre 18 000 francs au Casino pour qu'on n'ait plus à s'occuper que de 250 francs par jour et vivre dans une des petites maisons que tu ne peux voir sans pleurer.

Cette leçon donnée, Galupin traita avec un chauffeur. Pour 250 francs pour la journée, il eut à sa disposition une auto colossale. On aurait dit une voiture de dentiste forain d'autrefois.

Il y fit monter sa famille et M. Colchester. L'auto immense, aux phares brillants comme de l'or, descendit vers la mer, parcourut le littoral jusqu'à Menton, revint, et, suivant les ordres donnés, déposa Galupin et Colchester à 10 heures tapant devant le Casino.

Les formalités sur l'obtention de deux cartes provisoires d'entrée furent rapides. Galupin se répandit dans les salons à fresques et à dorures, cherchant où l'on pouvait perdre son argent à la roulette dans le délai le plus bref.

Il y avait peu de monde encore. Une seule table fonctionnait. Notre homme y courut et s'assit à gauche d'une vieille joueuse à cabas et à cheveux rouges, vêtue d'une robe jaune passée, à choux bleus, et tellement fardée qu'on aurait pu croire qu'elle avait prêté sa figure aux essais les plus audacieux d'un peintre cubiste. Il était à droite d'un jeune homme à monocle qui achevait de manger un héritage avonculaire recueilli quatre mois auparavant. Après, le jeune monocle finirait d'un coup de revolver, une nuit, dans les massifs embaumés, sous les roses, à moins que l'administration ne s'emparât de lui à temps pour le fourrer en chemin de fer avec un billet de retour pour

Paris, un billet de 1000 francs et l'interdiction de reparaître dans la principauté, auquel cas, très vraisemblablement, cet adolescent, amateur de vie joyeuse, perdrait ledit billet de 1000 francs dans un tripot de Nice, vendrait son billet de retour, en perdrait le prix au baccarat et se jetterait sous un train ou s'établirait cambrioleur. On aime la vie joyeuse ou on ne l'aime pas.

—Faites vos jeux! clamait le croupier.

—Monsieur Colchester!... dit Galupin. Je mets 180 francs sur un numéro plein!

—Lequel?

—Le 24! C'est l'âge où je me suis marié!...

Le croupier lança la bille dans un sens, sur le plateau rond portant les chiffres et les couleurs qui tour-lui-même dans le sens inverse.

—Faites vos jeux!... Faites vos jeux!...

Puis, soudain:

—Rien ne va plus!...

Les yeux des joueurs entourant la table guettaient l'arrêt de la bille et ceux de bien des curieux aussi stationnant derrière les joueurs. La mise maximum sur le numéro 24 avait drainé vers cette table tous les flâneurs du Casino.

—23, rouge, impair, passe!...

—J'ai eu chaud!... murmura Galupin, en admirant la dextérité avec laquelle le croupier, de son plateau de métal à la longue tige flexible de bois noir, amenait à lui tous les billets, louis, pièces d'argent dont était couvert le tapis vert divisé en cases numérotées.

Après quoi, furent payés les gagnants avec les dé-

ESSAYEZ LES

**Nouveaux
Charbons**

**"JEDDO-
HIGHLAND"**

Plus nets

Plus purs

Plus chauds

Plus luisants

Pas d'ardoise

Pas de mâchefer

Pas de charbons plats

Moitié moins de cendre

5 tonnes de "JEDDO"
équivalent à 6 tonnes
d'antracite ordinaire

Plus cher, mais plus
ECONOMIQUE

**E.-J. CHARTIER
& CIE**

Seuls distributeurs
pour Québec

22, RUE ST-ROCH

TEL. 2-6559

VOUS DESIREZ

UNE

Toilette

"différente"?

—

L'endroit est tout choisi
à notre magasin exclu-
sif pour dames, où pré-
dominent:

LE STYLE,

LE BON GOUT et

L'ORIGINALITE

Raoul Dionne

65 DE LA FABRIQUE

—

"L'Exclusif à prix
raisonnables"

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

pouilles des perdants, sur la masse restant à la caisse du jeu. Ce fut vite fait.

—Faites vos jeux! fut-il répété.

Docilement, les joueurs se conformèrent à l'ordre. La vieille aux cheveux rouges avait gagné 20 francs avec la rouge. Elle les relança sur la noire.

Galupin fit remettre neuf louis sur le 13, l'âge de Bernard, une idée.

—Rien ne va plus! cria le croupier.

Cette fois, la bille s'arrêta sur le 8. Gagnaient la noire et les numéros pairs :

—360 francs de partis, pensa Galupin rayonnant. Ca dégage! Ca dégage!... Truffard m'a tout de même donné le bon truc!...

—Faites vos jeux! cria le croupier.

Cinq fois de suite, Galupin mit neuf louis sur un numéro plein, et perdit 1 260 francs en dix minutes. Ah! ça devenait intéressant. Une huitième fois, il mit neuf louis sur un plein : le numéro 23. C'était le numéro qui avait gagné déjà la première fois. Il y avait de fortes chances pour qu'il ne gagnât pas une seconde fois en si peu de temps.

—Rien ne va plus!

La bille s'arrêta, et Galupin eut la sensation de voir trente-six chandelles, en entendant annoncer :

—23, rouge, impair, passe!...

Le râteau passait, mais respectait sa mise. Puis, au milieu du brouhaha des joueurs émerveillés, des yeux émerveillés, des yeux d'envie, des oh! des ah! qui saluent la chance d'un gagnant ayant fortement garni un numéro plein, Galupin se vit attribuer trente-cinq fois sa mise, soit 6 300 francs!...

—Qu'est-ce que la cagnotte prend pour son rhume! murmura la vieille dame aux cheveux rouges, en regardant Galupin avec une sorte d'admiration.

Ce dernier répondit, tandis qu'une pluie de billets de 100 francs en liasse tombait devant lui sans discontinuer.

—C'est moi qui prends!... Ah! comme tuile!

Ses mains tremblantes empilaient les billets. M. Colchester lui dit :

—Voulez-vous que je vous aide?

—Faites vos jeux!... criait le croupier.

—Prenez-vous encore un numéro plein, comte Galupine? demanda M. Colchester.

—Oui!... Faut bien reperdre tout ça.

Il plaça neuf louis sur le numéro 2 et ce fut le 2 qui sortit!...

6 300 francs lui furent jetés de nouveau par le croupier. Deux fois de suite encore, il gagna un numéro plein, chose inouïe dans les fastes de la roulette. Alors, il se figura qu'il gagnerait toujours.

A Colchester qui lui demandait :

—A présent, que prenez-vous?

Il répondit :

—La fuite!... Eh bien! Il m'en a indiqué un sale truc, Truffard!...

Il partit, furieux, ahuri, la tête vide, entre une haie d'admirateurs. C'est tout juste si la foule accourue pour contempler ce coup rare de quatre numéros pleins, sortant à la suite l'un de l'autre avec la mise maximum, ne lui fit pas une ovation. Dans un coin du salon de conversation, sous la fresque des *Grâces florentines* de Gervais, il dit :

—Monsieur Colchester. Établissons le bilan du désastre, voulez-vous?



TROPHEE De l'Exposition Provinciale, 1929

présenté à

L'École Technique de Québec,

par

LA BANQUE CANADIENNE NATIONALE,

pour l'exposition de divers travaux d'ajustage, forge, fonderie et menuiserie exécutés par les élèves de cette Institution.

**FONDATION DU GOUVERNEMENT
PROVINCIAL**

RETRIBUTION:

\$1.50 par mois en 1ère année

Des bourses sont accordées aux élèves méritants en 2ème et 3ème années.

DIPLOME OFFICIEL

Les cours sont
organisés comme suit:

1.—Cours Réguliers:

- a) Cours techniques, 3 années.
- b) Cours des métiers, 2 années.

2.—Cours abrégé:
mécaniciens d'auto,
5 mois.

3.—Cours du soir,
comprenant de
nombreux cours libres.

**Prospectus sur
demande.**

ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

**185, Boulevard Langelier
QUÉBEC**

PHILIPPE MÉTHÉ, Directeur

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

PHOTOGRAVURE

VIGNETTES
Pour impressions de luxe
Notre spécialité

S
E
R
V
I
C
E
R
A
P
I
D
E

Clichés de tous
genres
Photographie
Stéréos
Dessin artistique
Croquis
Artistes experts
Personnel
compétent

Ouvrage de première qualité garanti

Prix spéciaux pour contrat

DÉPARTEMENT DE PHOTOGRAVURE
L'ACTION SOCIALE
LIMITÉE

TELEPHONE: 2-8700

—Volontiers!

Sortant son petit calepin de sa poche, le secrétaire de John Durand exposa donc cette simple opération d'arithmétique qui rattachait au pied de Galupin le boulet d'or quotidien, dont ce dernier avait cru pouvoir alléger le poids par l'intercession bienfaisante de sainte Roulette.

—La somme totale à dépenser pour vous hier soir pour que vous soyez à jour, exposa Colchester, était de 46,923 fr. 10. Il faut ajouter les 18,250 francs de la journée qui commence.

—Et qui commence bien!... grogna Galupin.

—Soit 65 173 fr. 10.

—Ah! nom de nom!... Et comme dépenses, il n'y a que le café au lait du wagon-restaurant?

—9 francs avec le pourboire; reste à 65 164 fr. 10.

—Un beau résultat!

—Attendez!... Vous perdez d'abord, en sept coups, 1 260 francs à la roulette. Vous restez à 63 904 fr. 10.

—Mais je regagne 25 200 francs avec le numéro 23, le numéro 2, le numéro 5 et le numéro 5 encore. Ils sont gravés dans ma tête.

—Ce qui vous oblige, si vous voulez être à jour, à dépenser d'ici ce soir minuit la somme de 89 104 fr. 10.

—Simplement!... fit Galupin, lugubre. Tenez, voulez-vous que je vous dise? C'est à se tordre!...

—Que faisons-nous, présentement? demanda M. Colchester, en remettant dans sa poche le petit calepin...

—Marchons un peu à pied, voulez-vous? Quand on a reçu un pareil coup sur la coloquinte, il faut respirer à pleins poumons et prendre un peu d'exercice si on ne veut pas avoir un coup de sang... Elle m'a vu, la roulette, vous savez!

Ils quittèrent le Casino, se promènèrent sur la terrasse située derrière le Casino et qui domine la mer. Au delà du chemin de fer qui passe au pied de cette terrasse, s'étend le tir aux pigeons, qui avance dans la mer comme une gigantesque proue de navire. Puis, il descendit la rue en rampe qui conduit à la Condamine, en entraînant M. Colchester. Cette rue s'abaisse en pente rapide jusqu'au niveau de la mer, côtoie le port puis remonte en décrivant un arc de cercle de l'autre côté du port, vers le vieux Monaco perché sur son rocher.

—Où diable avions-nous dit que l'auto nous retrouverait? demanda Galupin, sortant d'une profonde rêverie.

Comme il posait cette question, tous deux se trouvaient à l'endroit où la rue, surplombée par des palaces neufs qui ont l'aspect de gigantesques pièces de pâtisserie et le ton suave de la crème fouettée, se trouve de niveau avec le petit port. A cet endroit, sur la droite, se trouve une crevasse dans la vieille colline rocheuse aujourd'hui bâtie. C'est l'entrée du joli vallon des Gaumates. Là, abritée, blottie sous des végétations grimpantes, se cache l'antique et modeste chapelle élevée à sainte Dévote, la patronne du vieux Monaco. Point de clocher, mais un campanile à l'italienne. Sa porte cloutée à deux battants est souvent ouverte, laissant apercevoir son autel illuminé par les cierges des pèlerins. Jadis, quand les palaces, les maisons meublées, les commerces de luxe, les jardins trop peignés n'existaient point, la petite chapelle semblait

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

veiller sur ce petit havre de pêche qui n'abrite plus guère que du matériel de régates. Elle s'élevait dans une solitude sauvage. On descendait de Monaco pour porter des cierges et des fleurs à sainte Dévote. On pouvait prier dans le silence et le recueillement. Aujourd'hui le tumulte des voitures, des autos et des lointaines musiques de la terrasse du Casino trouble le recueillement des pèlerins, dans l'humble chapelle qui, par surcroît, voit à chaque instant ses vitraux trembler dans leurs alvéoles de plomb. Au-dessus d'elle, mugit un tonnerre incessant : celui des trains du P.-L.-M. Nuit et jour, ils passent sur le viaduc qui sert à rejoindre les deux bords de l'orifice du vallon des Gaumates où la chapelle est comme blottie.

Telle quelle, Sainte-Dévote constitue un refuge contre les nouveaux barbaresques, en canotier et en pantalon blanc, ceux du jeu et du tourisme, ceux de la bourse pleine et de l'existence vide.

Devant le viaduc, et comme Galupin et Colchester se disposaient à longer la rue de la Condamine, pour remonter plus loin vers Monaco, le premier s'écria.

—Mais la v'là, l'auto que j'ai louée!...

Il s'approcha du chauffeur qui lisait le *Petit Niçois*, assis devant son volant, lui tapa sur l'épaule et lui demanda :

—Hé! Vieux! Qué que t'as fait de la bourgeoise et des mômes?

—Monsieur! répondit le chauffeur, en gardant ses distances, je leur ai fait faire l'excursion de la Turbie. Puis, en redescendant pour leur montrer Monaco et le palais du prince, Madame a vu la chapelle de Sainte-Dévote. Et en apprenant le nom de cette chapelle, elle est entrée y faire ses dévotions.

—Bien! fit Galupin, prenant un ton rogue et un peu vexé que le chauffeur n'ait pas répondu à sa cordialité par une cordialité de même qualité. Bien! Ernest!

—Je m'appelle Boniface.

—Ca ne vaut pas Ernest, comme nom. Enfin! Va pour Boniface. Je vais rejoindre la comtesse et mettre à sainte Dévote un cierge de 10 francs... Ensuite, vous nous reconduirez au palace perché là-haut.

Il passa raide comme balle, convaincu qu'il en avait mis plein les yeux à ce Boniface qui prétendait jouer au chauffeur de grande maison. Il acheta le cierge le plus gros, l'alluma, alla le piquer sur un des portecierges et reconnut sa femme, en prières, faisant joindre les mains à Rose et à Fernand. Quant à Bernard il observait curieusement l'assistance, très nombreuse, composée surtout de femmes monégasques et de quelques hiverneurs et hiverneuses de Nice. L'écolier ébouriffé qu'il était à Paris persistait dans le gamin proprement habillé qu'il était devenu. Galupin, en l'apercevant, se dit que son fils serait comme lui, inadaptable aux belles manières, d'ailleurs si conventionnelles. Il regretta de s'être laissé embarquer dans ce pari. Le tout n'est pas d'avoir de l'argent plein ses poches. Il y a une manière de porter la richesse, comme de porter un smoking ou une toilette. Ceci, pour se placer au point de vue mondain exclusif, bien entendu, car, dans l'ordre social chrétien, la richesse a d'autres privilèges correspondant à d'autres devoirs.

Ernestine aperçut son mari, à la lueur du cierge. Il lui parut sombre. Elle lui fit signe qu'elle allait sortir. Et dehors, elle lui dit :

—Quoi donc, petit, ça ne va pas?

—Peuh!... fit Galupin. Et vous autres?

PLACEMENT RECOMMANDÉ

\$300,000 d'Obligations

5%

1ère hypothèque

HOTEL-DIEU de CHICOUTIMI

Autorisation de cet emprunt pour agrandissement accordée par l'Evêque de Chicoutimi et ratifiée par Rome.

GARANTIES: 1ère hypothèque sur des propriétés évaluées à \$1,800,000, transport d'un octroi de \$100,000 du gouvernement provincial et de \$300,000 d'assurances contre l'incendie.

PLACEMENT ABSOLUMENT DE TOUT REPOS

PRIX: 100 et l'intérêt couru.

La CORPORATION de PRÊTS de QUÉBEC

Frs LETARTE, Gérant

132, rue St-Pierre -- Tél. 2-1121 -- Québec

Diplômé A. A., P. Q.
Membre I. R. A. C.

Tél.: Résidence: 2-0992
Bureau: 8984

E.-GEO. ROUSSEAU

ARCHITECTE-EVALUATEUR

59, RUE ST-JOSEPH, - - - QUEBEC

Bandage herniaire perfectionné

"LA MAIN"

Si vous souffrez de hernie, procurez-vous ce bandage.
Homme d'expérience au bureau.

J.-B. MORIN, Enrg.

Tél.: 2-1071 412 1/2, St-Jean QUEBEC.

ENSEIGNES ELECTRIQUES

DE TOUS GENRES

Construction en métallique et approuvée.—Lettrage

Enseignes de tous genres

Demandez nos quotations

"LEPAGE SIGN SYSTEM"

42, AVE JACQUES-CARTIER -- -- Tél. 2-2513

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Bureau, Tél.: 2-4576 Résidence, Tél.: 2-0567 s. 3

J.-F. TASCHEREAU

IMPRIMEUR-PAPETIER

12, ST-NICOLAS -- -- QUEBEC
(Pied de la côte du Palais)

Fondée en 1872

O. Chalifour Inc.

Bois et Menuiserie de Qualité

126, rue Prince-Edouard, -- -- QUEBEC.

LOUIS LEMAY, Avocat

de LEMAY & CHALOULT, avocats

105, Côte de la Montagne -- -- QUEBEC

Téléphone 2-4225

Résidence: 50 avenue Lamontagne, tél. 2-7661w

SPECIALISTES

CLINIQUE TOUSIGNANT

Yeux, nez, oreilles et gorge
par les Docteurs

J. A. Tousignant et Léo Côté

525, RUE ST-JEAN, -- -- QUEBEC

HEURES DE CONSULTATIONS:

10 à 12 heures A.M. — 2 à 4 heures P.M.

7 à 8 heures les lundi, mercredi et vendredi soirs

J.-ROBERT TALBOT, B.S.

VIOLONISTE-COMPOSITEUR

Professeur et Secrétaire de l'école de Musique de l'Université Laval
Membre de la Société Française de Musicologie (Paris)
Brevet d'enseignement de l'Académie de Musique.

192, RUE ST-CYRILLE - QUEBEC

Robert Tavaras

Professeur de chant

695, RUE ST-VALIER,

Nilly Tavaras

Professeur de piano

QUEBEC

Téléphone: 3-2877

—Nous autres, on en a fait, une jolie promenade!

—Le chauffeur me l'a dit.

—J'en ai vu, des petites maisons et des jardins!... Tiens!... J'hésite, à présent, entre les hauteurs et le bord de la mer... Quel bon air, là-haut, à la Turbie! Et quel panorama!...

—Oui! Mais le choix est tout fait!... déclara Galupin.

—Tu en as choisi une? Tant mieux! Allons la voir... A propos, tu vas être content de moi!... Je m'habitue un peu à la dépense.

—Tant mieux! Ah! Tant mieux!... Qu'est-ce que tu as dépensé?

—J'ai mis 50 francs dans le tronc de sainte Dévote!

—50 francs!... Ma pauvre vieille, t'as fait preuve de bonne volonté; t'as fait un effort; c'est méritoire, je ne dis pas non!... Mais qu'est-ce que c'est que ça à côté de ce qu'il faudrait donner, verser, dépenser!... Si tu savais la tuile qui m'est tombée ce matin sur le crâne!...

—Il t'est arrivé quelque chose de désagréable?

—J'ai gagné 25 000 francs, et plus, en cinq minutes!

—25 000 francs! fit-elle sans avoir l'air de comprendre.

L'énormité de la somme lui échappait un peu. 2 000 francs eussent constitué, à ses yeux, un chiffre plus à sa portée et l'eussent impressionné davantage.

—C'est pas un sou! lui expliquait Galupin. Et il faut, si je veux être à jour, les avoir dépensés ce soir.

—A quoi?

—Je me le demande!... J'achèterai une auto ou un yacht, ou peut-être les deux!... Mais tu comprends, ma bonne, que ce n'est pas le moment de songer à la petite maison, au petit jardin, à la petite vie bien douce, bien tranquille, sans tralala!... Non! Non! C'est la grande vie, plus que jamais!

Ernestine poussa un soupir. Tous les Galupin remontèrent dans l'auto qui gravit la rampe du vieux Monaco et les déposa sur la place d'armes, devant le palais du prince, à tournure encore féodale et gardé par des carabiniers dont l'uniforme est celui de gendarmes coloniaux.

—Voilà! déclara Galupin en montrant les canons et les tas de boulets qui ornent la place comme autant de trophée. Si ce palais était à vendre, je l'achèterais, avec le yacht qui est dans le port, et les chevaux et les autos! Comme ça, j'arriverais peut-être à être à jour... Ernestine, tu serais princesse!

—Manquerait plus que ça! fit-elle. Je te demande une maisonnette, tu m'offres un palais! Pourquoi pas le Trocadéro et la tour Eiffel, tout de suite?

Ernestine en devenait presque spirituelle!

Un quart d'heure après, ils étaient de retour à l'Américana, et s'attablaient devant un déjeuner comportant d'abord comme hors-d'oeuvre, entre autres, des champignons à l'italienne, tellement vinaigrés et pimentés qu'Ernestine déclara qu'au bout de huit jours de cette vie-là tout le monde serait sur le flanc, avec l'estomac à vif.

—Madame la comtesse, préfère-t-elle des sardines à l'huile? proposa le maître d'hôtel qui avait écouté.

—Ah! pour sûr! fit-elle.

Tout bas à Galupin, elle demanda :

—Ah! ça!... Tu n'es pas plutôt dans un endroit

qu'on te prend pour un comte, comment que ça se fait ?

—M. Colchester nous fait inscrire comme comte et comtesse Galupine et leurs enfants. N'en faut pas plus. Et comme il prononce Galoupine, les autres répètent, comme des andouilles. Et ça m'oblige à donner des pourboires plus forts.

A table Galupin mangeait toujours solidement. C'était un des rares bonheurs que la vie riche lui avait apportés. Il était porté sur sa bouche et aimait à avoir du vin à discrétion. Mais après chaque repas, il commençait à payer ces joies chèrement de digestions pénibles et de douleurs d'estomac qu'il n'avait jamais ressenties auparavant. Il n'y attachait aucune importance, pensant que ça se passerait tout seul.

—Faut que mon estomac fasse comme les camarades, disait-il, et qu'il s'habitue à la vie riche.

Comme voisins de table, les Galupin avaient un général bolivien et sa fille, un toréador célèbre et sa soeur, un maharadjah et ses deux femmes, un gratin d'hiverneurs, quoi !

Comme on servait, après plusieurs plats coûteux et qui avaient assouvi des appétits encore plus exigeants que celui de Galupin, une salade russe vraiment superflue, Bernard disparut de la table. Au café, le bruit d'une discussion lointaine s'éleva. Le portier de l'hôtel, en habit bleu de roi, galonné, avec des clés d'or brodées au collet et sur ses parements, accourut, visiblement ému, et s'adressant à Galupin.

—Monsieur le comte, j'en suis au regret, mais ça passe la mesure. Je viens demander à Monsieur le comte de vouloir bien mettre fin aux agissements de M. le vicomte.

—M. le vicomte?... questionna Galupin, un gros cigare au bec.

—Oui, Monsieur le comte... Actuellement, M. le vicomte est en train de se prendre aux cheveux avec le groom préposé à l'ascenseur. Il prétend faire le service de l'ascenseur à la place du groom pour avoir des pourboires.

Ernestine déclara :

—C'est bien mal de la part d'un vicomte !

—N'est-ce pas, Madame la comtesse ? fit le portier.

—D'accord, approuva Galupin. Mais pourquoi venez-vous nous raconter ça ? Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Je ne suis pas chargé de surveiller ce vicomte.

—Tout de même, Monsieur le comte, on est responsable de son fils.

—Ah ! bon !

Galupin ne savait pas que dans les palaces, le fils d'un comte est toujours nécessairement vicomte : il ne savait pas non plus, d'ailleurs, que cela est parfois vrai dans la vie courante.

Il murmura :

—Non. Ce qu'il me donne du fil à retordre, ce loup-à-là !

Se levant, il frappa sur l'épaule du portier :

—Mon vieux, lui dit-il, si tu veux voir un vicomte ajouter un peu de sauce à ses pourboires, tu n'as qu'à me suivre.

Il s'élança furieux, dans le hall grandiose de l'Américana où les tziganes attaquaient le prélude d'une valse viennoise. Il aperçut, devant l'ascenseur dont la cage était ouverte, le groom en veste à boutons de cuivre ronds, le calot à élastique sur le coin de l'oreille,

Holt, Rensfrew & Co. Limited

LE MAGASIN APPROUVE PAR
HOMMES ET FEMMES QUI
CONNAISSENT LA QUALITE ET
LA VALEUR DANS LA FOUR-
RURE ET HABILLEMENT. ::

RUE BUADE,

QUEBEC, P.Q.

Bureau: Tél. 2-5510

Résidence: Tél. 4729

P.-R. LECLERC

Ancien Comptable de Naz. Turcotte & Cie

Comptable & Syndic - Liquidateur de Faillites
Collection de comptes

Propriétés et terres à vendre - Argent à prêter
sur première hypothèque.

Bur.: 92, St-Pierre Rés.: 135, Aberdeen

LA CAISSE D'ECONOMIE

de NOTRE-DAME de QUEBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne
à la Caisse d'Economie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance
de l'épargne régulière, qui seule conduit
à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit
pour vos économies.

La seule Banque d'Epargne à QUEBEC

ETABLIE EN 1921

GAULIN-TANGUAY, Ltée

MARCHANDS

d'Instruments de Musique

Rarios, Appareils de Vues Animées et Films
REPRESENTANTS OFFICIELS DES MAISONS
COLUMBIA, STARR GENNETT,
RADIO SPARTON et PHILCO.

371, rue St-Joseph

Tél. 9387

-:-

Québec

Salle de démonstrations le soir à 383, rue St-Joseph
TEL.: LE SOIR 9988

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

\$1.50 et plus.
Plan Européen

Téléphones:

Bureau: Harb 4511
Hôtel: Plateau 0752
Hôtel: Plateau 0693

**Quand vous
passerez à
Montréal,**

inscrivez-vous à

**L'HOTEL
PLAZA**

146-448, PLACE
JACQUES - CARTIER
MONTREAL

Entièrement à
l'épreuve du feu.
Licencié

**REPAS A TOUTE
HEURE**

50 chambres avec bain.
Service courtois et
rapide

**ALEX. JULIEN,
Propriétaire**

La Banque CANADIENNE NATIONALE

Capital versé et
Réserve . . . \$ 11,000,000
Actif . . . \$150,000,000



**La grande banque
du
Canada français**



255 succursales au
Canada. 215 dans la Pro-
vince de Québec, 12 dans
la Cité de Québec.



Filiale à Paris:

**La Banque
Canadienne
Nationale**
(FRANCE)

14, RUE AUBER
PARIS

Notre personnel est
à vos ordres.

occupé à boxer avec Bernard qui avait déjà le nez tuméfié.

Il obligea son fils à se retourner à l'aide d'un coup de botte, puis l'apercevant de face, il lui prit l'oreille et le tira vers la salle à manger, lui disant :

—Venez donc, vicomte! Et sans rouspétance, si vous ne voulez pas recevoir une de ces dégelées. . .

La rentrée du père irrité, tenant par une oreille son fils indiscipliné, provoqua dans l'immense salle à manger aux plafonds de stucs moulurés et dorés, aux murs peints fresques, un scandale sans précédent.

Ce, d'autant que Bernard, pleurant à chaudes larmes, se mit à jeter 12 francs de pièces blanches sur la nappe de la table où sa famille venait de déjeuner, et vociféra entre deux sanglots :

—Quoi! . . . J'ai fait 12 francs de pourboires! Les voilà! Je voulais pas les garder! . . .

Prenant à témoin Colchester, qui fumait son cigare d'un air humblement gêné, Galupin s'écria :

—Voilà un gamin qui, au temps de ma mouise, n'aurait pas été fichu de rapporter quatre sous à la maison! . . . Il attend que j'aie de l'argent à ne pas savoir qu'en faire pour me rapporter encore 12 francs! Et vous croyez que j'ai de la chance? . . .

Il remit les 12 francs au portier avec l'ordre de les donner au groom. Mais il est infiniment probable que le portier garda 6 francs pour lui, si ce n'est plus.

Dédaignant de vérifier ce léger détail, Galupin déclara qu'il avait irrévocablement soupé de Monte-Carlo et que le général bolivien devait avoir le mauvais oeil. Il déclara qu'il voulait aller coucher à Nice pour étudier les ressources que cette ville offrait en matière de dépenses inconsidérées. Il paya 600 francs pour l'autobus, les déjeuners et les chambres qu'il avait retenues pour le soir, mais dont il n'userait pas, et aussi pour la location de l'auto à la journée qui ne les avait pourtant promenés qu'une matinée.

Puis il déclara qu'il voulait acheter une auto. A présent, il voulait "taper dans le tac". Il trouva, dans une maison d'automobiles du boulevard des Moulins, une vaste limousine couleur jaune d'oeuf, qu'il paya 30 000 francs. Il engagea un chauffeur à 150 francs par mois, et cria :

—A Nice!

—Quel hôtel? demanda le chauffeur.

—Biancesco! . . . fit M. Colchester.

—C'est le plus cher? demanda Galupin.

—Le plus cher! . . . Celui où sont descendus M. Peter Golden et sa famille et aussi son associé, M. John Durand.

M. Colchester avait l'air ravi d'aller à Nice. Nous savons pourquoi.

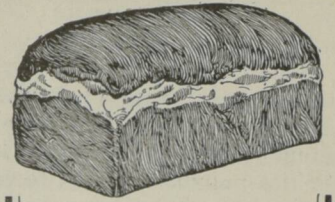
—Prenons par les hauteurs, conseilla-t-il. C'est plus joli!

—C'est plus cher? . . . demanda Galupin.

—Ca dépense peut-être un peu plus d'essence! . . .

—Alors! N'hésitons pas!

L'auto suivit donc la pittoresque route de la Turbie, plana sur Eze, gravit les rampes du mont Bastia. On se restaura plantureusement à l'auberge de la Drette. Il était 4 heures environ quand les voyageurs découvrirent à leurs pieds Nice toute blanche, baignée par la mer bleue. . . .



Boulangerie Modèle

HETHRINGTON

PAINS et
PETITS PAINS

Biscuits,
Pâtisseries, Gâteaux

GROS ET DETAIL

Livraison de ville et de
campagne

Demandez nos listes
de prix

T. HETHRINGTON

— Limitée —

358-364, rue St-Jean

Tél. 2-6636 -- Québec

LES OBLIGATIONS D'UTILITÉS PUBLIQUES

SONT LES

PLACEMENTS

DU JOUR

Valeurs de choix

Rendement

Intéressant

Demandez notre liste

**LE PRÊT
MUNICIPAL**

Limitée

Banquiers en Valeurs
de Placements

72, Côte de la Montagne
Tél. 2-3300. QUÉBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

VI

LES MYSTERES DE L'HOTEL BIANCESCO

L'hôtel Biancesco est situé au bout de la promenade des Anglais, face à la mer, sur l'emplacement du jardin dépendant d'un couvent : *les Soeurs fidèles*, je crois. La création du palace Biancesco témoigne ainsi d'une conquête de l'esprit laïque sur la superstition.

A l'endroit où priaient des nonnes françaises et italiennes, les épouses diamantées de marchands de bestiaux millionnaires de l'Amérique du Sud et les élégantes de ce qu'on appelle le Tout-Paris tangotent avec des nègres, des fils de rajahs ou des neveux de lords anglais. Le hall où l'on sert la barbe sauce câpres du déjeuner et le potage à la reine du dîner remplace le réfectoire où les saintes filles mangeaient leurs lentilles et leurs pommes de terre. Le terrain leur a été vraisemblablement volé à l'aide d'une loi. Il a été utilisé pour supporter la plus formidable et plus stupéfiante pièce de pâtisserie de toute la Rivière qui en compte tant. Ce ne sont que clochetons, campaniles et minarets hérissant un septième étage qui couronne une superposition affolante de tranches de styles ramassés dans tous les pays et dans tous les siècles. Le rez-de-chaussée serait volontiers "chalet normand" et l'entresol "Trianon". Sur ce fragment d'architecture Louis XVI, déborde un premier qui est un véritable morceau de pagode, et qu'écrase un second qui serait volontiers gothique, si le haut de ses fenêtres, empiétant sur le 3e étage qui tire sur le style mauresque, n'avait arrondi son ogive de cathédrale en arceau de mosquée. Le quatrième est massif comme une maison munichoise, et le cinquième, avec ses balcons contournés comme les ferronneries du Métro de Paris, s'affirme nettement modern-style.

Sur les clochetons, minarets, dômes du toit, des oriflammes de toutes les nations, des banderoles-réclames font claquer au vent du large le nom éclatant de Biancesco. Ces drapeaux de fantaisie ne visent qu'à multiplier les couleurs et à donner à l'énorme bâtisse couleur crème de Saint-Honoré et ripolinée du haut en bas, reluisant comme une énorme pièce de faïence, une apparence d'exposition universelle en perpétuelle fête d'inauguration.

Biancesco occupe un quadrilatère de rues nouvelles. Bordé par devant par la promenade des Anglais, il est côtoyé par une voie perpendiculaire à la mer et où le vent souffle en trombe. Le long de cette voie, de petits magasins fort élégants, auxquels on accède par des perrons de trois ou quatre marches de pierre, ont été ménagés au rez-de-chaussée du palace lui-même. Loués à des commerces de luxe de Paris, ils ont une autre entrée qui donne directement sur le grand hall de l'hôtel. Les vitrines de ces jolies boutiques tentent directement les riches étrangères, à peine débarquées dans le luxueux caravansérail. Elles ont à leur portée, avant même d'être sorties en ville, des bijoux, des fourrures, des robes, des chapeaux, le tout portant la marque parisienne.

L'une de ces boutiques avait été louée par la maison Belewski-Samuel. Une demoiselle de magasin niçoise avait ouvert la boutique le 1er janvier. Mais, une quinzaine de jours après l'ouverture, un beau matin, le parisianisme du couturier Belewski-Samuel s'était affirmé, dans sa petite succursale du Biancesco, non seulement par une exposition de robes et manteaux

FAITES DE L'AVIATION

— A —

L'ÉCOLE AÉRONAUTIQUE

— DE —

QUÉBEC

408, rue ST-JEAN

Téléphone: 2-2834

— Sous la direction du —

Dr Louis Cuisinier

PROSPECTUS SUR DEMANDE

Fondée en 1867

*Fourrure de qualité à prix moyens.
Rayon moderne d'articles pour hommes.
Coiffures pour petits garçons.*

Demandez notre catalogue
DE FOURRURE

J.-B. LALIBERTÉ (limitée)

145, RUE ST-JOSEPH, 145
QUÉBEC

Téléphone: 2-4509

LE NOUVEAU
RADIO - KOLSTER
1930

CONTROLE-AUTOMATIQUE
En vente chez:

J. M. E. COUTURE
290¹/₂, rue St-Jean, - QUÉBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Maladies de la peau et du cuir chevelu

Dr RAYMOND PAQUIN

Ex-élève de l'Hôpital St-Louis, Paris
Médecin de l'Hôpital du St-Sacrement

17, rue St-Jean Tél.: 2-5843 QUEBEC

Bureau 2-7595 Développement, Impression
Téls.: Rés. 2-1011 et Agrandissement

W. B. EDWARDS

PHOTOGRAPHE COMMERCIAL

225, rue St-Jean et 9 rue Buade - QUEBEC
Photographie panoramique Illustration de catalogue

Téléphone: 2-0146

ZICAT ENRG.

FOURRURES DE LUXE

Marchands et manufacturiers de Fourrures

101, rue St-Jean, - QUEBEC

Tél.: Bureau 2-2621 Tél.: Rés. 2-1604

JOBIN & PAQUET, Limitée

Chauffage, Plomberie, Electricité
Spécialité: Chauffage central

94 COTE D'ABRAHAM

R.-ERNEST LEFAIVRE, L.I.C.L.A.

Successeur de Lefavre & Gagnon

Bureau: 147, COTE DE LA MONTAGNE, Québec.
Syndic Autorisé, Comptabilité.
Liquidateur de Faillites, Etc.

Un livre sur un sujet d'actualité : l'agriculture et la jeunesse rurale.

Nous présentons à tous les amis de l'agriculture un **"Guide des Jeunes Agriculteurs"**. Nous exposons, dans ce livre, la manière d'intéresser et préparer, au moyen de l'Association, le jeune cultivateur à son travail et à la vie paroissiale en général.

Ce volume se vend 75 sous l'unité, en librairie et chez l'auteur. Ajoutez 8 sous, pour l'envoi par la poste.

Adrien DESAUTELS,
16, ave. Murray, Québec.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

"dernier cri", dans ses vitrines regardant le hall, mais par la présence de la plus jolie vendeuse de la maison de Paris, déléguée tout exprès pour lancer la succursale.

La bijouterie Aaron-Chapardin de la rue de la Paix, la modiste Clémence de la rue Royale, la maison de fourrures Rebecca soeurs de la rue Auber, la parfumerie fameuse de l'ibis rose, du boulevard de la Madeleine et de Nuremberg, créatrice de l'essence bien connue : *Frais zéphir des oasis*, virent soudain leurs vitrines délaissées pour celle de la succursale Belewski-Samuel.

Dès 9 heures du matin, les habitants du Biancesco, qui s'apprêtaient à faire leur petit tour sur la promenade, notamment un général japonais, deux millionnaires du Sud-Amérique, un baron et une baronne russe, un Prussien, officier en civil, un lot de barons juifs, deux chefs du parti socialiste de Paris — le Biancesco fut toujours apprécié par les chefs du prolétariat — parurent s'intéresser aux apprêts de l'exposition de Belewski-Samuel.

La vendeuse niçoise installait des mannequins de ciré. La vendeuse arrivée de Paris les habillait, drapait des étoffes, plaçait des chaises ça et là et laissait, comme négligemment, des lingeeries fines traîner sur leurs dossiers, au hasard. Un beau désordre, là aussi, est un effet de l'art.

Les curieux, tous riches, et en majorité exotiques, n'avaient-ils donc jamais vu de robes de Paris ni de brimborions féminins? Il est probable que si. Il est également évident qu'ils n'avaient pas vu souvent une aussi agréable vendeuse.

Tout de noir vêtue, d'une robe tunique un peu flottante, aux manches larges, elle était brune, mince, élancée, sérieuse d'allure et même quelque peu hautaine. Elle n'honora ni d'un regard ni surtout d'un sourire le troupeau masculin qui, bien certainement, l'admirait. Son teint mat, ses yeux noirs, splendides de vie et d'expression, son nez un peu retroussé, ses cheveux opulent masquant la moitié du front, séparés par une raie de côté et ramenés en arrière en lourde moisson, tendaient à faire croire qu'elle était d'origine espagnole. Mais les gestes étaient parisiens, discrets. Elle était vive, coléreuse même. Elle semonça visiblement l'autre employée, et l'on vit frémir les narines nacrées de son nez à la Watteau. A un autre moment, contente d'un arrangement de draperie, elle se mit à rire, et l'on vit deux fossettes se creuser dans ses joues rosies par l'animation.

C'est juste à ce moment-là qu'un jeune homme vêtu comme pour aller jouer au polo, et qui venait d'arriver avec un nez enflé et violacé, un oeil exorbité et cerclé de noir, le front orné de deux petites bandes de taffetas gommé, entra dans le magasin. Il avait considéré silencieusement la vendeuse pendant un bon quart d'heure.

Elle lui demanda, étonnée :

—Monsieur?

—Mademoiselle! répondit le jeune garçon, je boxe dans huit jours, sitôt guéri, contre le nègre Badada-Courtow, de Baltimore, Voulez-vous des places près du ring?

—Non! Monsieur! Je vous remercie! fit-elle d'un air de reine offensée.

(A suivre)

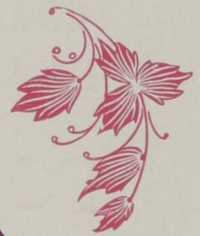
Aux pages 4 et 5, plusieurs recettes utiles sont publiées avec lesquelles l'on peut faire des mets délicieux en employant les essences "SUPREME".



ESSENCES EXQUISISSIMES SUPREME

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE
Employez les Essences "SUPREME",
DANS LE :
Sirop, Sucre à la crème, Crème Glacée,
Gâteaux, Gelées, Blanc Manger.

Les Essences
Fabriquées par
"SUPREME" Enr., Québec.



Avec l'essence d'érable "SUPREME" vous ferez un sirop de table délicieux, équivalent sinon meilleur au vrai sirop d'érable et à un prix très économique.